

LE
RADIEUX

PAR
ADRIEN ROBERT



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}.
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—
1867

Droit de traduction réservé

**LE
RADIEUX**

PAR

ADRIEN ROBERT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

Droit de traduction réservé

**A
MON AMI ALBÉRIC SECOND**

I. — Les Argonautes.

Il y avait cinq couverts sur la table, et l'amphitryon, qui était arrivé une demi-heure avant ses invités dans le salon bleu du *Café Anglais*, mirait les bouteilles posées sur une étagère, tout en donnant ses instructions au premier maître d'hôtel au sujet de certain homard bordelaise pour lequel il avait retrouvé la fameuse recette du feu grégeois.

Cet amphitryon était né le 25 octobre 1787, ce qui lui donnait, à cinq jours près, soixante-sept ans le 20 octobre 1854, à l'heure où il causait truffes et Rudesheim en attendant ses invités.

Il se nommait Alexandre de Montarnal, et de 1820 à 1828 avait escorté casque en tête, sabre au poing, la voiture de S. M. Charles X, de Paris à Saint-Cloud, et de Saint-Cloud à Paris ; c'était alors le plus beau garde du corps de la compagnie de Noailles.

Comme les carpes deux fois centenaires des étangs de Fontainebleau et les grands chênes de la Forêt-Noire, Alexandre de Montarnal n'avait eu aucun démêlé fâcheux avec le temps, et il regardait les vieux calendriers tomber dans l'éternité, un sourire de défi sur les lèvres.

Sa haute taille n'avait pas fléchi d'un millimètre ; sa démarche conservait toute son élégante désinvolture.

Les années ne pouvant buriner aucune ride sur ses traits de marbre, y avaient jeté seulement un voile de pâleur qui ne faisait qu'ajouter un fleuron à leur aristocratique distinction. Il avait des dents superbes, la main blanche et longue, et l'œil bleu tendre, un peu dur peut-être, mais brillant et fier.

C'était déjà une belle somme de dons, mais dame Nature avait voulu le combler et en faire une curiosité humaine, une manière de phénomène pour la stupéfaction de ses contemporains ; elle lui avait laissé sa rayonnante chevelure d'Apollon, sans y glisser un seul fil d'argent. Cette chevelure blonde et bouclée était jadis la perle rare de l'écrin de beauté du bel Alexandre de Montarnal. On l'eût dit tissée de soie et d'or pâle, car elle mettait comme une éclatante auréole autour de son front ; elle éclairait, pour ainsi dire, toute sa personne, et il semblait si bien le reflet vivant de l'aurore d'un jour d'été, qu'on l'avait surnommé *le Radieux*.

Les belles stries lumineuses de cette superbe chevelure s'étaient bien un peu éteintes sur cette tête de soixante-sept ans, mais les cosmétiques lui redonnaient encore un reflet et des ondes juvéniles :

Alexandre de Montarnal portait toute sa barbe, et sa moustache à la cavalière se retroussait en pointes effilées. C'était une mode un peu bien jeûne, mais qui n'était nullement en désaccord avec l'ensemble de sa personne et de son caractère, si l'on peut donner ce nom à la nichée de papillons roses qui s'ébattaient dans son cerveau.

Il ne devait presque rien à la fontaine de Jouvence pour cette merveilleuse conservation, mais il avait tari, jusqu'à la dernière goutte, une source moins mythologique. Il était embaumé dans un égoïsme surfin, aussi solide, aussi inaltérable que les résines qui tannent le cuir des Pharaons.

Le travail, les préoccupations de la vie et les douleurs humaines altèrent plus la machine faite à l'image de Dieu que l'incessante pluie du sablier du Temps : or le bel Alexandre n'avait jamais ressenti que la fatigue du plaisir, et quand la branche craquait sous son poids, il sautait comme un linot sur la ramille voisine en caquetant et en lissant ses plumes. Sur ce cœur de sardoine, l'outil aigu et tranchant de la douleur s'était émoussé sans même rayer le poli de la pierre.

Ne possédant pour toute fortune que son épée de garde du corps et sa mine de prince allemand, Alexandre de Montarnal avait inspiré une passion des plus vives à une jeune et jolie veuve, la comtesse Mathilde d'Arnouville, qui lui avait apporté, en dot un château sur les coteaux de Vernon, une forêt, deux fermes, un moulin, et cent cinquante mille livres de rentes.

C'était un couple magnifique ; Mme de Montarnal, de sang espagnol, était aussi brune que son mari était blond ; mais la pauvre belle comprit bientôt que la possession légale du Radieux ne lui assurait nullement la possession absolue et unique de la chose acquise. Sa forêt était bien à elle, et cependant les braconniers ne se gênaient pas pour prendre ses lièvres au collet et tirer sur ses chevreuils. M. de Montarnal, qui n'avait alors que trente-trois ans, était une bien belle pièce pour les braconnières d'amour ; et Mathilde les vit s'éparpiller sur ses terres comme un vol de corneilles.

Sa jalousie avait beau veiller et battre le bois comme un bon garde, *le Radieux* recevait de la cendrée dans les ailes et se prenait de gaieté de cœur dans les pièges amorcés de beaux jeux noirs ou bleus. A cette guerre de buissons, Mme de Montarnal perdit le repos et le bonheur ; les galantes

défections du châtelain de Vernon doubleraient l'audace de l'ennemi. Elle se sentait vaincue d'avance sur tous les champs de bataille où la vanité personnelle, l'impitoyable égoïsme et le vide d'une tête sans cervelle livraient toujours la place à l'ennemi.

M. de Montarnal aimait sa femme autant qu'il pouvait aimer ; il la trouvait plus belle et plus spirituelle que les rivales qu'il lui donnait, mais il était *le Radieux*, le beau Montarnal, c'est-à-dire un être né pour plaire et être adoré : or, comme cette mission était douce à remplir, il laissait aller sa barque à la dérive sur le fleuve qui berçait si doucement sa vanité.

Nature calme et concentrée, grande dame d'esprit et femme de cœur, Mme de Montarnal avait préféré vivre dans un coin de son château, entre le berceau de sa fille et son chevalet de peintre, que d'aller disputer dans le monde un morceau de cette affection qui devait lui appartenir tout entière. Sa santé, fort altérée depuis quelques années, était d'ailleurs une excuse plus que suffisante.

Le Radieux, qui ne voulait pas voir la cause réelle de cette souffrance et de cet isolement volontaire, s'en fit une excuse à son usage personnel ; il était si aimable, si charmant, si étincelant sous les lustres d'un salon, que tous se prirent à le plaindre d'être rivé à la chaîne d'une jalouse qui lui rendait la vie si amère, et d'être enfin le mari bien portant d'une femme nerveuse, exigeante jusqu'au ridicule.

Un matin, Mme de Montarnal se plaignit d'un violent mal de tête ; le soir, elle avait le délire, et huit jours après son mari et sa petite Automine, alors âgée de cinq ans, portaient son deuil.

Montarnal eut un grand désespoir de ce malheur. Mathilde était une bonne mère, un cœur généreux qui jamais ne lui avait reproché de dépenser un peu trop largement ses revenus, et puis elle n'avait que trente ans ! Il y avait réellement bien de quoi s'affliger et réfléchir.

L'affliction fut sincère, la réflexion égoïste ; il avait maintenant charge d'âme et songeait que l'éducation de la petite orpheline allait devenir un grand embarras pour lui, qui jamais ne s'était occupé de sa fille et ignorait complètement les soins, la tendre sollicitude et l'affection expansive du père.

Il était tout disposé à faire son devoir, coûte que coûte, seulement il ne savait comment s'y prendre.

Il se renseigna auprès de ses amis, et Antonine fut mise au Sacré-Cœur, où elle resta jusqu'à vingt ans. La fille était encore moins gênante que la

mère.

Antonime de Montarnal avait alors vingt-quatre ans et était l'unique héritière de la fortune de sa mère. C'était un parti d'autant plus recherché qu'elle était charmante, mais le Radieux ne se pressait pas de se donner un gendre.

Pendant que nous portons la loupe sur les craquelures morales de ce portrait, le plus important de notre galerie, les convives attendus ont pris place autour de la table, et M. de Montarnal leur verse le premier verre de vin du Rhin.

C'est un déjeuner de garçon et de vieux garçons, car les quatre invités sont camarades de jeunesse du beau garde du corps. *Le Radieux* a à sa droite son vieil ami le comte Charles Duplessier, un gentilhomme de l'école de Richelieu, possesseur d'un château aux portes de Rouen, et de deux cent mille livres de rentes. A sa gauche, le général, de Jonchère, un ex-camarade des gardes, la plus fine lame des quatre compagnies, tête blanche et moustache d'ébène, qui a commandé le feu sur vingt champs de bataille, depuis le beau temps où, dans la caserne de Saint-Germain, il jouait, avec son ami Montarnal, au fleuret démoucheté, à qui payerait, l'Opéra.

L'égratigné s'exécutait de la meilleure grâce du monde : or, comme nous écrivons une page d'histoire dans ce chapitre, nous devons déclarer que le Radieux, si fin tireur qu'il fût, avait fait connaître à son ami de Jonchère tout le répertoire de Nourrit, de Laïs, de Fanny Bias et de Bigottini.

De Chatenois et Blangy, les deux cadets de la compagnie, faisaient vis-à-vis à ce trio.

Le premier, ex-garde de Grammont, avait suivi le roi Charles X à Goritz, après la révolution de 1830, et n'était rentré en France qu'à la mort de ce roi. C'était un fidèle serviteur des Bourbons, si fidèle, qu'il serait plutôt mort de faim que de prendre du service sous le gouvernement d'un autre souverain que le fils de ses rois.

Il avait hérité, fort heureusement, d'une vieille amie, de six mille livres de rentes, ce qui lui permettait de cultiver ses convictions politiques, de prendre chaque soir son café à Tortoni, et de piquer une fleur de lis d'émail blanc sur sa cravate. C'était un parfait honnête homme, tout à fait inoffensif et d'une exquise distinction.

Blangy n'avait jamais porté l'épée qu'il adorait, de par la volonté de son père qui le destinait au barreau. Étudiant en droit, il s'était mis à la remorque des gardes de Louis XVIII et de Charles X, comme les gamins

suivent la musique d'un régiment. Joyeux compagnon, brave cœur, on l'avait admis, sur la présentation de de Jonchère, dans le cercle de ces beaux officiers qu'il admirait de la chenille du casque aux éperons.

C'était une manière de chien du régiment, mais un chien sur la patte duquel il ne fallait pas marcher, car il était de Rennes et tirait comme le chevalier de Saint-Georges.

Blangy offrait l'exemple parfait de la vocation contrariée ; il voulait être militaire et était devenu le modèle des avoués ; il aimait les blondes vaporeuses, et une grosse brune avait fait un paradis de son ménage ; il espérait un héritier mâle, pour lui voir porter cet uniforme qui lui avait fait pousser de si grands hélas, et cinq grandes filles brunes devaient se partager un jour les sept ou huit cent mille francs qu'il avait gagnés au milieu des sacs à procès. C'était l'homme le plus heureux du monde en temps de paix, car dès que les armées françaises se mettaient en marche, il disait, en poussant de douloureux soupirs : « Sans le père Blangy, je serais général de division à présent, et je commanderais l'expédition de Kabylie. »

Ces cinq compagnons, Duplessier et Blangy hors cadre, formaient jadis la *Société des Argonautes*, laquelle avait donné beaucoup de soucis aux maris de Saint-Germain-en-Laye, mené grand tapage au *Rocher-de-Cancale*, et incendié bien des cœurs sous les ombrages de Tivoli et du Ranelagh.

Le Radieux était le Jason de cette horde galante, mais ce n'était pas toujours lui qui décrochait la précieuse toison. Duplessier, et sa clef d'or, de Jonchère, avec sa chevelure aile de corbeau, et le beau rire ouvert de Blangy, le tenaient souvent en échec.

Mais le 20 octobre 1854, c'est-à-dire trente-deux ans après la dernière expédition des Argonautes, Jason Montarnal était bien réellement le roi de l'ex-association. Duplessier, sec et tanné par le temps, s'abstenait de tout geste un peu développé, pour ne pas contrarier les rhumatismes qui figeaient ses articulations ; de Jonchère, gris d'étain et ventripotent, devenait plus rouge qu'un piment au troisième verre de madère ; de Chatenois avait une gastrite chronique qui le rendait sobre et sérieux comme un bénédictin, et le crâne poli et luisant de Blangy, ses lunettes d'or et sa cravate de batiste blanche, ne rappelaient absolument plus le chevalier breton si héroïque aux tournois d'Amadis.

Les *Argonautes* fêtaient le retour du général, qui venait de passer quatre ans en Afrique. C'était une belle occasion de leur conter ses campagnes,

mais de Jonchère était trop du monde pour parler bataille à des soldats qui n'avaient vu que le feu des cheminées des Tuileries.

On causa opéra, chevaux, romans, chasse et actrices, sans toucher un mot de politique, pour ne pas désobliger de Chatenois et sa fleur de lis.

Montarnal rayonnait plus que jamais ; ces souvenirs de jeunesse le rafraîchissaient et lui donnaient la vivacité du poisson qui frétille dans une eau renouvelée.

Ce n'était pas le plaisir de se retrouver avec ses vieux camarades qui le mettait en belle humeur, mais son impitoyable égoïsme qui jubilait sournoisement.

« Tu es plus fort, mieux portant, plus joli conteur, plus beau, plus jeune, dix fois plus jeune que tous ces gens-là, » lui criait-il aux oreilles ; et le Radieux, les yeux mi-clos, le cigare aux lèvres, mollement accoudé sur les coussins du divan, soufflait des petites bouffées de fumée en se disant : « Comme ils sont vieux, miséricorde... comme ils sont vieux ! »

La conversation, fort animée, avait sautillé jusque-là d'un sujet à un autre, sans offrir aucun point intéressant pour nous ; nous ne transcrivons donc le dialogue des Argonautes qu'à partir du moment où de Chatenois, que la fumée du cigare incommodait, prit le prétexte d'une visite d'adieu pour s'esquiver.

« Ce pauvre de Chatenois a diablement baissé depuis quatre ans, dit le général quand le fidèle bourbonnien eut quitté le salon ; on lui compterait les côtes à travers son gilet. A-t-il quelque chagrin, que vous sachiez ?

— Il a sa gastrite, répondit Blangy tout en sirotant un verre de chartreuse, et puis il y a près d'un an qu'il n'est allé voir son roi, et la nostalgie du panache blanc commence à le prendre.

— Honnête garçon ! fit laconiquement M de Montarnal.

— J'espère, dit le comte Duplessier en s'adressant à l'avoué, qu'il n'est pas gêné ; vous qui connaissez ses affaires, Blangy, vous pouvez nous renseigner.

— Pardieu ! oui, continua le général, nous ne laisserions pas un vieux camarade, un Argonaute dans l'embarras.

— Rassurez-vous, messieurs, répondit Blangy, de Chatenois, avec ses six mille livres de rentes, est plus riche que vous tous. Il vit huit mois de l'année dans les châteaux de la féodalité, et comme il n'a aucune dette, ne boit que de l'eau sucrée et va plus souvent au sermon qu'au théâtre, il place

tous les ans quinze cents francs dans mon étude, et en donne cinq cents aux pauvres.

— Sacrebleu ! j'aime mieux ça, s'écria le général tout en caressant ses moustaches ; sa mine de cédrat m'avait laissé un poids sur l'estomac. Mille tonnerres de bigres ! j'en ai vu de toutes les couleurs depuis trente-cinq ans que je traîne le sabre par tous les sacrés chemins où l'on échange des torgnolles ; mais, si j'ai le cuir tanné, le cœur est resté aussi jeune et aussi chaud qu'à l'époque où je flanquais des gilets à Montarnal, à la salle d'armes des gardes.

— Ne dirait-on pas que nous avons un champignon sous la mamelle gauche, répliqua le Radieux, vexé de ce dernier souvenir ; d'abord je tirais aussi bien que toi, et si tu veux venir un de ces matins chez Pons, je te prouverai que l'élève pouvait en remontrer au maître.

— Tu fais encore des armes ! dit le général avec un étonnement naïf.

— Il faut bien s'entretenir la main ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— C'est juste ; tu es un jeune homme, toi. Eh bien ! mon cher Alexandre, je ne ferai plus ta partie, reprit de Jonchère en se levant avec effort, attendu qu'entre autres dragées, j'ai conservé dans la jambe droite une chevrotine fondue derrière la barricade Saint-Jacques.

— Vilain souvenir ! dit Montarnal ; moi, j'ai failli être boulé comme un lièvre en 48, en traversant le boulevard Montmartre.

— Et cela eût été d'autant plus fâcheux, fit observer le comte Duplessier en échangeant un sourire avec le général, que tu ne te mêlais pas des affaires de ces gens-là. »

Montarnal ne comprit pas la réflexion, car il répliqua avec une naïveté pleine d'abandon :

« D'abord les événements politiques ne me touchent plus ; et peu m'importe que ce soit Paul ou Jacques qui gouverne.... J'en ai tant vu !

— Du moment où Paul ou Jacques ne touchent pas à ton château et à tes rentes, tu n'as rien à leur réclamer, dit Blangy tout en allumant un cigare.

— Ah ça ! dit le comte, qui voulait faire diversion pour ne pas laisser la conversation s'engager sur le terrain de la politique, venez-vous chasser chez moi dans quinze jours ? J'ai reçu une lettre d'Athaud, mon garde, qui m'écrit que les chevreuils du marquis de Gherchy font invasion dans mes bois de Saint-Sauve, et que nous avons des bouquins gros comme des terre-neuve.

— Il est bien possible que j'aïlle tirer quelques perdreaux sur tes terres vers la fin de novembre, dit le général, si je ne suis pas chargé, comme je le crains bien, d'une satanée inspection.

— Et toi, Blangy ?

— Moi, je ne prends mes vacances qu'en août, et je vais pêcher avec Mme Blangy et ma tribu, dans mon étang du Vernier.

— Il pêche.... à la ligne, il est complet ! s'écria Montarnal en éclatant de rire.

— A la ligne et à la *mouche artificielle*, reprit l'avoué, et je prends des truites superbes et des perches d'une espèce inconnue des naturalistes.

— C'est toi qui es superbe et inconnu des naturalistes, continua le Radieux en lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Pauvre ami, répliqua l'avoué avec bonhomie, tu en es encore à la vieille plaisanterie d'almanach, qui définit ainsi la pêche à la ligne : une gaule avec une bête à chaque bout. Mais, mon cher, les plus grands hommes de tous les siècles ont ferré le barbillon et la tanche. Lord Byron pêchait dans les lacs d'Écosse ; Mazarin dévastait les étangs de Fontainebleau ; l'empereur Kia-king avait un bassin rempli de dorades, et l'histoire affirme....

— Grâce ! s'écria le comte Duplessier ; de Jonchère et moi n'avons rien dit, et il n'est pas juste que nous subissions le supplice de la monographie de Kia-king.

— Soit, d'autant mieux que, comme saint Thomas, je prêcherais devant les Parthes. A propos d'Athaud, sais-tu qu'il est bien heureux d'être tombé sur un jury bon enfant et un président de mes amis !

— Oui, répondit Duplessier, et le brave garçon sait ce qu'il te doit. Il a fait ses trois mois de prison, et, comme il a eu plus de chagrin de l'accident que la mère et les frères du défunt, on l'a laissé tranquille là-bas.

— Qu'est-ce que cette affaire ? demanda Montarnal au comte.

— Une affaire qui m'a donné de grands ennuis. Athaud, qui est le garçon le plus calme et le plus doux que je connaisse, s'est pris un soir de querelle, dans le cabaret du village, avec un camarade d'enfance, qu'il m'avait prié d'employer au château, mais dont je n'avais pas voulu, parce que je savais qu'il se grisait souvent, et que son ivresse était mauvaise.

Frappé par cet homme qui n'avait plus alors sa raison, Athaud se contenta de le repousser et sortit ; mais l'autre, exaspéré par les rires des brutes qui assistaient à la querelle, saisit un pichet vide et s'élança dans la rue. La nuit

était noire ; Athaud ne vit pas venir l'effroyable coup qui lui fendit la tête ; mais, avant de perdre connaissance, il fit un moulinet de son bâton ferré, et l'ivrogne roula dans la boue, la tempe ouverte, mort avant de tomber. Ce n'était pas une grande perte pour le pays, ce fut une poignante douleur pour le pauvre Athaud.

Ils avaient joué tout petits à l'ombre du vieux clocher, communié le même jour et tiré au sort à la même urne. Voilà, mon cher ami, pourquoi mon garde a fait trois mois de prison pour blessure ayant causé mort d'homme. Si tu viens au Val-Joli, comme j'y compte bien, ne parle pas de cette malheureuse affaire à ce pauvre diable, si tu ne veux pas le faire pleurer comme une bonne femme.

Au moment où le comte entamait cette histoire, Blangy le tirait par la manche, pour tenter de l'arrêter, mais il n'avait pas compris.

Quand il cessa de parler, il vit de Jonchère et Blangy qui, le visage sérieux, le regardaient fixement.

Montarnal, la tête penchée sur la poitrine, dessinait du bout de sa canne des arabesques sur le tapis.

Il se fit un grand silence, pendant lequel le comte ressentit comme un choc douloureux au cerveau : c'était un tiroir fermé de sa mémoire qui se rouvrait subitement.

Comme Athaud, Montarnal avait tué un camarade d'enfance.

C'était dans un souper ; le comte Charles de Maubert, un tout jeune homme, étourdi par les fumées du Champagne, avait raillé sans pitié le beau des beaux, le Radieux, et fait rire à ses dépens les demi-déeses de l'Opéra. Une heure après, frappé au cœur dans un duel à l'épée, Charles de Maubert expirait sous le réverbère d'une ruelle de la Butte-des Moulins. Le combat avait été loyal, à cela près que Montarnal était de première force et que son adversaire tirait comme un écolier.

« On étouffe ici, dit enfin le général qui venait de prendre son chapeau et son pardessus ; allons faire un tour de boulevard.

— Oui, tu as raison, dit Montarnal d'une voix légèrement altérée, cette fumée me donne le vertige....» Il se leva brusquement, but un verre d'eau, et prit le bras de Duplessier, qui l'attendait à la porte.

Il chancelait un peu en descendant l'escalier, et son visage était d'une pâleur cireuse.

« Je suis fatigué, dit-il au comte : montons dans ta voiture, tu me reconduiras chez moi. »

Les Argonautes échangèrent de cordiales poignées de main et se séparèrent en se disant : « A bientôt ! »

« Voyez-vous, mon cher, fit le général en posant ses deux mains sur les épaules de Blangy, presque aussi ému que le vieux beau, quand je songe à ce brave Maubert, qui était bien le plus gentil garçon du monde, je voudrais n'avoir jamais touché un fleuret de ma vie. C'est moi qui avais enseigné à Montarnal ce *coupé* endiablé avec lequel il l'a jeté sur le carreau à la troisième passe. Voilà à quoi sert l'escrime. Exterminez les brochets du Vernier, fusillez les lièvres du comte, cela ne vous empêchera jamais de dormir, au contraire. Sur ce, mes hommages à Mme Blangy.

— Pauvre Maubert ! murmura tristement l'avoué, il m'aimait comme un frère. »

II. — Où l'abbé Sabourdin, membre correspondant de la Société géologique de Rouen, fait commerce d'amitié avec Vesper et Lucifer.

Saint-Aubin (Seine-Inférieure) est un petit village, planté comme un vert pommier, à la porte de Dieppe ; c'est la dernière station du chemin de fer, et, quand le vent souffle du nord, il y apporte les âcres effluves de la marée.

Quinze jours après le déjeuner des Argonautes ; le facteur de Saint-Aubin sonnait à la grille d'une belle maison de briques, avec assise de galet noir, et remettait au domestique une lettre portant le timbre de Paris, et adressée à l'une des maîtresses du logis, la baronne Flore de Chalonnès.

Mme de Chalonnès et sa sœur jumelle Aurore Pourchel étaient les tantes maternelles de Mlle de Montarnal. Elles avaient, à parts égales, cent quarante-quatre ans à elles deux.

Les deux vieilles sœurs, qui ne descendaient que vers neuf heures prendre leur chocolat dans la salle à manger, reposaient encore.

La matinée était claire et fraîche, mais de cette fraîcheur semi-piquante qui invite à la locomotion, ouvre l'appétit et fait croiser sur la poitrine les revers du paletot.

Une petite cour sablée, flanquée de plates-bandes, précédait la maison ; le jardin, ou, pour mieux dire, le parc, montait en amphithéâtre, derrière le bâtiment principal et les communs ; ce parc, d'aspect un peu sauvage, renfermait des arbres superbes et des fourrés impénétrables, où le lierre et la clématite étendaient leurs réseaux en toute liberté.... Cette masse de verdure, vernie par la rosée, étalait alors en éventail les couleurs les plus vives et les plus variées de la palette de la nature ; toutes les espèces de vert, depuis le vert antique du sapin jusqu'au vert d'aigue-marine des gynyrium : toute la dégradation des jaunes, depuis l'or pur du genêt jusqu'aux tons de brique des poiriers sauvages.

Ici, des feuilles rouges de sang, doublées d'argent ; là, des feuilles d'or pâle avec des mouches de velours noir ; dans une zone plus élevée, les bouleaux blancs, détachaient leurs colonnes nacrées sur un rideau roussâtre,

et les grands cèdres noirs étendaient leurs longs bras décharnés, comme pour bénir les saules courbés sous leur ombre.

Enfin, tout au bas, les tribus nomades de l'Inde et de l'Amérique, grelottant le long des espaliers : les unes tordues comme les serpents dont elles ont pris la peau ; les autres courtes, grasses, renflées, épineuses ou velues, horribles comme les crabes terrestres sur lesquels elles semblent moulées.

Dans un angle de ce tableau, à mi-côte, une carrière de craie, coupée presque à angle droit, émergeait de ces ondes de verdure.

Quelques minutes avant que le clocher du village sonnât neuf heures, un petit homme, tout de noir habillé, descendait en courant une allée transversale du jardin et se dirigeait vers la maison.

Ce personnage, qui n'était autre que l'abbé Sabourdin, curé de Saint-Aubin, portait sous son bras gauche un objet de forme oblongue, couleur de rouillé. Il arriva tout essoufflé devant le perron de la maison, et se précipita dans la salle à manger, où les deux vieilles jumelles assises en face l'une de l'autre commençaient à beurrer leurs tartines.

« Victoire ! je l'ai trouvé ! » s'écria l'abbé, en brandissant au-dessus de sa tête l'objet qu'il rapportait du jardin.

Les deux vieilles, surprises par cette invasion soudaine, bondirent sur leur chaise, et la baronne Flore de Chalonnès, qui avait alors la bouche pleine, faillit étrangler de saisissement.

« Je l'ai trouvé ! continua, l'abbé Sabourdin, au paroxysme de l'exaltation, et j'ai déjà extrait ce superbe fémur de la fouille n° 16.

C'est l'*anoplotherium* (du grec *anoplos*, sans armes), un des animaux les plus curieux du monde antédiluvien.... Il avait le pied fourchu comme le cerf, et était de la taille des grands éléphants de l'Inde. C'est d'après la conformation de ses dents que les zoologues l'ont classé parmi les pachydermes. (Nous trouverons des dents avant quarante-huit heures.) Sa forte queue rappelle celle du kangaroo, mais il a les pattes de devant beaucoup, plus longues. Il possédait une crête au-dessus des épaules, et peut-être même avait-il une bosse comme le chameau.... Moi, j'ai toujours penché pour la bosse. Le grand *trochanter* est un peu effrité, comme vous allez voir, mais les *condyles* sont dans un état parfait de conservation. »

Après avoir débité tout d'une haleine cette notice géologique, l'abbé déposa avec précaution sur la table, et entre les deux tasses de chocolat, un os fossile d'une taille gigantesque et tout couvert de terre et de sable.

Les deux sœurs poussèrent à l'unisson un cri d'effroi, et Aurore Pourchel eut un brusque mouvement de buste qui indiquait clairement que la vue de cette pièce antédiluvienne lui coupait radicalement l'appétit.

« Voulez-vous bien enlever cette horreur, l'abbé ! » s'écria Flore avec un geste de dégoût.

A demi renversée sur sa chaise, Aurore, les yeux mi-clos, faisait une affreuse grimace.

« Josquin, criait-elle d'une voix stridente, mon flacon ; de sel... vite ! je sens venir la syncope. »

L'abbé, subitement interloqué, voila le fossile de son mouchoir à carreaux, et alla le cacher sous le buffet.

« Pas là ! pas là ! » glapit Aurore en agitant vivement sa main gauche.

L'abbé transporta l'*anoplotherium* dans l'antichambre et le roula dans son manteau.

« Ça ! l'abbé, lui dit la baronne quand il rentra, si vous continuez à fouiller et farfouiller le jardin comme un blaireau, sous prétexte de déterrer vos abominations de fossiles, la maison descendra dans la cave un de ces matins.

— Voyez dans quel état il se met ! » reprit Aurore en se levant et en prenant l'abbé par le bras, pour le faire tourner sur place, comme un soldat prussien à l'inspection.

M. Sabourdin avait la figure et les mains couvertes de terre, et sa soutane était maculée de sable humide ; la poche droite, bourrée de pierres et de coquilles, pendait comme une besace, et le bec d'acier bruni d'un marteau de géologue sortait de la poche gauche.

« Voyons, dit M. Sabourdin avec humilité, ne troublez pas ma joie, mes chères dames. Job était encore plus mal brossé que moi, et cela ne l'a pas empêché de vivre cent quarante ans. »

La baronne, qui venait de remplir une tasse de chocolat, dit à l'abbé en lui indiquant une chaise d'un geste impératif :

« Mettez-vous là et écoutez la grande nouvelle du jour. Vous nous avez entendu souvent parler de M. de Montarnal et de sa fille ?

— Oui, répondit le géologue en cherchant à dissimuler ses mains derrière sa tasse.

— Eh bien ! continua Mme de Chalonnès, le train de six heures trente-cinq nous amène le beau garde du corps et notre charmante nièce, qui vient passer un mois à Saint-Aubin.

— Le train de six heures trente-cinq ! répéta l'abbé distrait.

— Or, comme nous tenons à vous présenter à M. de Montarnal, vous laisserez là votre géologie aujourd'hui, vous passerez votre soutane neuve et vous viendrez dîner avec nous. »

L'abbé, qui songeait à son *anoplotherium*, ne répondit que par un léger mouvement de tête.

« Décidément, fit la sœur Aurore sur un ton aigre-doux, votre *pierraille* vous tourne la tête, l'abbé ; on dirait que vous ne comprenez plus le français.

— Pardonnez-moi, dit-il, tiré brusquement de sa rêverie, je suis très-flatté de l'honneur que vous voulez bien me faire ; j'ai le plus grand désir de faire la connaissance de M. de Montarnal, dont j'ai, en effet, entendu parler bien souvent ; et il ajouta mentalement : et surtout chaudement. »

Il ne se souvenait que trop hélas ! de ce nom de Montarnal qui, depuis cinq ans qu'il connaissait les deux jumelles, avait toujours roulé entre elles deux comme une pomme de discorde.

Si le nom seul soufflait la tempête, quel typhon des Antilles la présence du personnage annoncé n'allait-elle pas déchaîner ? Le pauvre abbé, qui avait déjà bouleversé une partie du parc des deux jumelles pour y chercher des fossiles, comptait leur demander la permission de retourner une butte entière pour y compléter sa collection d'*ammonites* et de *nautilus*. Or, il tremblait de voir tout à coup l'aiguille barométrique de leur humeur du beau fixe tomber à tempête. Dans ce cas, plus de fouille, plus d'*ammonites*, de *nautilus*, de *trilobites*, et aussi plus de notice géologique et d'envoi de pièces en double au muséum de Rouen.

Il lui sembla que le front de la baronne se plissait d'une façon menaçante, et que la lèvre inférieure d'Aurore prenait une avance d'un centimètre sur son menton, ce qui présageait infailliblement une bordée de menus propos acidulés et de répliques tranchantes comme verre.

L'abbé Sabourdin, petit, myope, chétif et rougissant, était du nombre de ces êtres prédestinés à vivre sous la domination et la protection des autres. Trop préoccupé de combattre un blésement ridicule qui faisait sourire ses auditeurs, il n'avait pas l'éloquence sacrée, mais il rédigeait en revanche avec une facilité surprenante, et son style avait une énergie et une élégance de forme des plus remarquables ; il eût fait le modèle des secrétaires.

Passionné pour les sciences naturelles, il partageait son temps entre les devoirs de son ministère et l'étude de la géologie. Cœur pétri de charité, il

allait toujours la main ouverte ou tendue pour ses pauvres, ne gardant que ses livres, ses pierres et ses os antédiluviens.

Les deux châtelaines, de Saint-Aubin étaient de tièdes pénitentes, mais des prodiges de charité ; il y avait là une place de grand aumônier à prendre : M. Sabourdin la prit, et devint, en moins de deux ans, l'inséparable des deux vieilles sœurs ; une manière de meuble de salon, de salle à manger et de jardin, qui devait être à telle ou telle place, selon le jour, l'heure et le temps.

Cette amitié absolue d'un côté dans ses volontés et ses exigences, soumise et résignée d'autre part, avait ses moments difficiles pour cette autre part ; mais l'excellent abbé s'immolait à ses pauvres et se laissait tenailler et griller, le sourire sur les lèvres, comme un missionnaire dans une pagode chinoise.

La découverte de l'*anoplotherium* et l'annonce de l'arrivée de M. de Montarnal lui ayant coupé l'appétit, il laissa sa tasse à moitié pleine et se leva pour retourner au presbytère et se donner la joie d'examiner à la loupe tous les détails de son précieux fossile.

« Vous êtes bien pressé ce matin, monsieur l'abbé, dit Aurore en le regardant par-dessus son pince-nez d'or : ce n'est cependant pas votre jour de catéchisme.

— Non, mais j'ai de nouvelles notes à ajouter au remarquable travail de mon ami Barginet : *Essai sur la physionomie des serpents*.

— Laissez vos serpents tranquilles, reprit Aurore Pourchel, et faites-nous le plaisir d'aller *prier* à dîner notre voisin M. Bourquin.

— Non ! s'écria la baronne, nous inviterons M. Bourquin et son fils, dimanche prochain, je ne tiens pas à le présenter à Montarnal. »

L'abbé voulut répondre, mais Aurore fut plus prompte que lui.

« Et pourquoi ? je vous prie, dit-elle sèchement à sa sœur.

— Parce que j'ai mes motifs pour cela, répliqua la baronne d'un ton rogue.

— Je les devine, vos motifs, reprit Mme Pourchel en arrêtant d'un brusque mouvement l'abbé qui allait intervenir. C'est parce que vous craignez que M. Bourquin ne se souvienne trop bien de la fable du *Renard et du buste*.

— Votre ami, M. Bourquin, qui possède si parfaitement son la Fontaine, doit connaître aussi la fable du *Renard et des raisins*, et toutes celles où il est question de singes, dit la baronne avec un sourire moqueur.

— Pardon ! s'écria l'abbé en s'avancant si vivement qu'Aurore ne put répondre avant lui, M. Bourquin est parti hier au soir pour Rouen, et ne reviendra qu'à la fin de la semaine.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ! s'écria la baronne avec un mouvement d'épaules très-significatif.

— Mais, fit l'abbé....

— Allons, c'est bon ! l'interrompt Mme Pourchel, vous êtes un petit saint, saint Tranquille II, et vous arrivez toujours assez à temps pour ramasser les os des martyrs. »

L'abbé leva vers le ciel un œil colombin, comme pour le prendre à témoin de son innocence et de son évangélique patience.

« Tâchez au moins de ne pas vous faire attendre, lui dit la baronne en le congédiant d'un petit geste protecteur, et d'être brossé ! »

Sabourdin salua les deux sœurs et s'en alla reprendre son fémur dans l'antichambre. Un quart d'heure plus tard il corrigeait le troisième *placard* des notes explicatives de l'*Essai sur la physionomie des serpents*.

Le bon abbé connaissait mieux l'esprit des bêtes que le cœur humain, et, bien heureusement pour ses pauvres, il n'avait jamais eu la curiosité de pratiquer la moindre fouille dans le passé de deux jumelles de Saint-Aubin.

Du reste, ce n'était pas un géologue qu'il fallait pour reconstituer ce passé biographique, mais bien un astronome.

Or, voici ce que ledit astronome eût consigné sur ses tables, en braquant sa lunette sur les vieilles planètes de l'an de grâce 1814 :

« *Vénus* n'a jamais été aussi brillante que cette année ! Son éclat égale vingt fois celui d'une étoile de première grandeur ! Comme elle paraît suivre le soleil sous l'horizon et le précéder le matin, on a cru longtemps que c'était deux étoiles différentes qu'on nommait *Vesper*, étoile du soir ou du berger ; *Lucifer*, ou étoile du matin. Les observations que je viens de faire avec une excellente lunette parallactique de huit mètres, amplifiant deux cents fois, me permettent d'affirmer que *Vesper* et *Lucifer* sont, en effet, deux planètes distinctes.

La première est visible dans les salons du faubourg Saint-Germain, de minuit à trois heures du matin ; ses admirateurs la nomme quelque fois Flore de Chalonnes.

Cette planète circule autour du soleil que l'on désigne dans lesdits salons sous le surnom du *Radieux*, et elle s'en est tellement approchée dans la nuit

du 6 août 1814, où elle s'est subitement éclipsée, qu'elle semble avoir emprunté depuis de nouveaux rayons à l'astre du jour.

Lucifer, sa sœur jumelle, blonde cendrée comme elle, n'apparaît dans tout son éclat que le matin ; il faut la voir en plein air, dans la campagne, pour bien juger de sa vaporeuse beauté. Comme elle est plus modeste que sa sœur, elle a reçu le nom tout à fait bourgeois d'Aurore Pourchel. Elle a évolué aussi autour du *Radieux*, mais dans un orbite beaucoup plus grand, et elle est restée stationnaire à 29°.

« Les admirateurs de ces deux étoiles sont partagés en deux camps : les uns font des sacrifices de fleurs à Vesper de Chalonnès ; les autres, gens diurnes, se lèvent dès l'aurore pour aller débiter les plus doux compliments au petit lever de la belle *Lucifer* Pourchel. »

Cette notice astronomique, explique de reste l'aigreur que les deux châtelaines de Saint-Aubin apportaient dans la discussion, lorsqu'il était question du *Radieux*.

En l'an de grâce 1854, les deux étoiles de la Restauration ne jetaient plus de feux, soit de nuit, soit de jour. Mieux conservée que sa sœur, la baronne avait cependant encore à certaines heures, la lueur fauve et mystérieuse de ces lanternes de corne qui veillent dans l'étable, et cette lueur vague et opaque témoignait de sa splendeur passée, auprès des naturels de l'endroit, qui disaient : « Mame la baronne a dû être une belle femme tout d'même... dans son temps. »

Quant à Aurore Pourchel, il ne restait même plus une colonne de son temple de beauté ; son échine avait plié sous le poids des années, et plié de travers, si bien ou plutôt si mal, qu'elle profitait de la rondeur de son épaule droite pour avoir l'esprit endiablé des bossus, et un plein carquois de viretons de malice qui ne manquaient jamais le but.

Inséparables compagnes, même avant d'avoir fait leur première grimace en ce monde, elles ne pouvaient plus se quitter pour une seule journée, depuis qu'elles vivaient sous le même toit, c'est-à-dire depuis vingt ans. Dieu met toujours le remède auprès du mal : les sorties virulentes d'Aurore, en fouettant le sang de la baronne prédisposée à l'embonpoint, lui servaient de tonique, et sa sœur Lucifer, colérique et nerveuse, considérait avec raison ses épanchements criards et acidulés, comme indispensables à l'équilibre de sa santé.

La journée se passa en préparatifs et en installations pour la réception des hôtes attendus.

La baronne mit près de deux heures à sa toilette, et lorsqu'elle descendit au salon en robe de soie émeraudine, la tête couverte d'un bonnet de malines à barbes flottantes, Lucifer, en douillette gorge de pigeon, observa de son petit œil malin, que les cheveux gris-poivre de Vesper de Chalonne venaient subitement de remonter de quatre tons dans la gamme des couleurs : ils tiraient sur la cannelle tendre.

A six heures un quart, Josquin, le domestique jardinier, endossa sa livrée des dimanches et se rendit à la station avec une grande brouette, pour recevoir les voyageurs et prendre leurs bagages.

Il ne connaissait pas M. de Montarnal ni sa fille, mais la baronne les lui avait si bien dépeints, qu'il ne pouvait se tromper.

Comme la demie de six heures sonnait au clocher de Saint-Aubin, le sifflet du train de Paris jetait son cri d'orfraie dans les futaies, et la locomotive s'arrêtait haletante quelques minutes après devant la station.

Deux douzaines de paysans descendirent avec des paniers et des parapluies rouges des voitures de troisième classe ; le chef de train lança sur le quai de la station cinq ou six paniers d'où s'échappaient, des gloussements de volailles, et la lourde machine de fer et de cuivre fit un brusque mouvement de recul comme pour reprendre son élan. Le vent emporta un petit cri d'effroi, échappé d'une bouche féminine, et une belle demoiselle, en élégante toilette de voyage, tomba du marchepied d'un wagon de première classe sur le sable du quai.

Les paysans étaient trop affairés autour de leurs paniers pour s'inquiéter de cet accident, mais un jeune voyageur s'élança vers la belle demoiselle, et la releva avec une vivacité qui prouvait qu'il comprenait quel danger courait la pauvre enfant, dont le pied droit avait glissé sur un des rails de la voie.

La jolie voyageuse jeta un second cri, mais un cri de douleur cette fois ; elle essaya de faire un pas, mais la souffrance fut telle, qu'elle dut s'appuyer sur le bras du jeune homme. La femme de chambre qui accompagnait la voyageuse était descendue la première, pour aller en tête du train remettre leur bulletin de bagages au conducteur, et n'avait rien vu de l'accident.

Lorsqu'elle vint la rejoindre, elle la trouva au bras d'un inconnu, les traits décomposés, mais souriante malgré cela.

« Ma bonne Germaine, lui dit sa maîtresse, je crois que j'ai le pied brisé ! il m'est tout à fait impossible de marcher.

— Seigneur mon Dieu ! s'écria Germaine en jetant autour d'elle un regard effaré, car elle voyait qu'elle allait perdre connaissance.

— Il faut faire prévenir tout de suite ma tante de Chalonnnes.

— Mme de Chalonnnes ! dit vivement le jeune homme, je la connais, c'est une amie de mon père, sa maison touche à la station : vous êtes sans doute mademoiselle Autonine de Montarnal ?

— Oui, monsieur, répondit-elle, et je vous prie... elle ne put achever ; sa tête se renversa sur son épaule, ses yeux se voilèrent et elle s'évanouit. »

Le jeune homme l'enleva dans ses bras, et, tout en marchant rapidement vers la sortie de la station, il cria à la vieille dame de compagnie : — Hâtons nous !

Germaine le suivit, ahurie par le saisissement.

Les deux jumelles faisaient subir dans la cuisine, un interrogatoire à Josquin, lorsque, sur l'indication du jeune voyageur, Germaine carillonna à la grille du jardin.

« Ce sont eux ! s'écria Flore en accourant sur le perron.

— Monsieur Bourquin ! ma nièce blessée ! reprit Aurore en reconnaissant Antonine, que l'on venait de déposer avec précaution sur une chaise. Elle avait repris ses sens pendant le trajet.

— Ce n'est rien, mes chères tantes, dit-elle en s'efforçant de sourire, je me suis foulé le pied en descendant de wagon.

— Et Montarnal ? clamèrent en même temps Vesper et Lucifer.

— Mon père est resté au Val-Joli, chez le comte Duplessier ; il viendra vous voir dans quelques jours ; il vous a écrit un mot pour s'excuser, je vous le remettrai tout à l'heure. »

Un nuage avait subitement obscurci le front de Flore de Chalonnnes, et les petits yeux bleu d'acier d'Aurore transpercèrent d'outre en outre la baronne d'un trait barbelé d'impertinence, et trempé dans le vinaigre de la moquerie.

L'abbé Sabourdin, en soutane de gala, apparut à l'instant précis où l'orage allait crever ; ce pauvre abbé était prédestiné !

« Enfin le voilà dit la baronne en le prenant brusquement par le bras ; parbleu ! c'est la première fois que votre science va servir à quelque chose, l'abbé ; ma nièce vient de se massacrer le pied ; voyez ce que c'est. »

Pendant qu'elle parlait, Aurore causait à voix basse avec le jeune homme, qui s'était reculé discrètement de quelques pas.

« Mon cher monsieur Paul, lui disait-elle tout en le ramenant vers la grille du jardin, je vous remercie du petit service que vous venez de rendre à

notre nièce ; mais je ne vous retiens pas plus longtemps, attendu que la baronne aura certainement ses nerfs ce soir, et que je ne veux pas que vous receviez quelques grêlons de la bourrasque qui va fondre sur l'abbé. Je vous prie de présenter mes compliments à monsieur votre père.

— Voulez-vous que je reprenne le train de huit heures et que j'aille au Val-Joli prévenir M. de Montarnal de l'accident arrivé à sa fille ? dit M. Paul Bourquin au moment de prendre congé.

— Bien inutile, mon cher monsieur Paul ; laissons M. de Montarnal en paix ; l'abbé est un excellent rebouteur, avant huit jours Antonine courra après les merles du parc.

— Alors je n'ai plus qu'à vous demander la permission de venir prendre des nouvelles de Mlle de Montarnal, répondit M. Paul en saluant respectueusement Aurore Pourchel.

— Mais j'y compte bien, dit-elle, vous seriez tout simplement un sauvage, si vous négligiez de remplir ce devoir. »

III. — Qui prouve qu'il est plus dangereux de glisser sur le galet que sur l'herbe nouvelle.

Aurore n'avait pas trop présumé de l'habileté de l'abbé. Huit jours après son accident, Antoine se promenait dans la grande allée du jardin, en s'appuyant sur le bras de son ami Sabourdin.

Nous avons dit, au premier chapitre de ce roman, que Mlle de Montarnal était charmante : or nous pensons que le moment est tout à fait bien choisi pour dire comment et pourquoi cette jeune personne méritait cet adjectif.

La tâche est difficile, et il nous faut tout d'abord réclamer l'indulgence du lecteur, et lui déclarer franchement que le beau antique, taillé en plein marbre de Paros, le lis élancé des poètes et la ligne ronde et moelleuse de l'Orient, ne sont pour rien dans la question.

Antoine de Montarnal était.... Allons, il n'y a décidément qu'un moyen de tourner la difficulté, moyen renouvelé du bon Perrault. Pourquoi, d'ailleurs, ne parlerait-on pas dans certains cas aussi naïvement aux grands enfants qu'aux petits ? Donc, il était une fois une mignonne petite fée, si petite et si mignonne, qu'elle ne paraissait avoir que la moitié de son âge, c'est-à-dire douze ans. Elle était si légère que, placée dans le plateau d'une balance avec deux belles poupées de Nuremberg comme contre-poids, les poupées l'eussent emporté de cent grammes pour le moins. Ses mains et ses pieds semblaient avoir été sculptés par un de ces maîtres ivoiriers qui découpent tout un bas-relief dans une touche de piano.

Elle avait la gentille tournure des bergères de vieux Saxe, mais elle n'était pas blonde comme elles ; sa chevelure, qui luisait de reflets bleuâtres comme le corselet d'un scarabée, ondulait sur son front aussi blanc, aussi doux qu'une fleur de camélia. Elle avait le nez droit, le menton effilé, et sa bouche en forme de petit cœur était un bijou taillé dans une ramifie de corail rose, sous laquelle le joaillier avait serti deux rangs de perlettes choisies dans l'écrin d'une ondine.

Était-ce une condition de la donatrice ou un caprice de l'artiste ? mais on ne voyait que bien rarement ces précieuses perles : la bouche de la fée Antonine ne riait presque jamais ; c'étaient ses yeux qui reflétaient les joies

et les afflications de son âme, comme le cristal d'un lac réfléchit l'image de l'oiseau qui passe, du nuage qui roule.

Ils étaient bleus, ces doux yeux, de ce bleu violeté et lumineux des myosotis des forêts, et dans l'ombre ils semblaient d'un brun sombre, car ils étaient bordés de longs cils noirs, recourbés comme les pétales d'une marguerite. Sa voix avait des modulations si câlines et si douces, qu'on l'écoutait avec le cœur, et qu'on souhaitait de lui entendre formuler un désir, une volonté, pour lui obéir sans tarder. Elle n'avait pas de baguette, la fée Antonine, mais le charme s'exhalait de toute sa petite personne, et sa magie vous pénétrait par ce défaut qui se trouve toujours à l'armure des bons et des forts, la sympathie pour la faiblesse et la gentillesse enfantine.

Ne fallait-il pas que ce rayonnement de douceur et de bonté fût bien puissant, pour avoir rétabli, presque subitement, le calme et l'union sous les girouettes du manoir de Saint-Aubin ?

Vesper et Lucifer, ces deux ressorts toujours amorcés et toujours prêts à partir, demeuraient détendus, satisfaits, placides, revernés de frais par ce baume de douceur qui enivrait tout ce qui l'approchait.

Depuis huit jours qu'elle était arrivée à Saint-Aubin, l'abbé avait engraisé, et achevé en toute liberté d'esprit la correction de ses notes explicatives pour l'*Essai sur la physionomie des serpents*.

Antonine était devenue son inséparable compagne ; ils herborisaient ensemble dans le parc, et l'abbé avait commencé à lui faire chaque matin un petit cours de géologie au bas de la carrière de craie dans laquelle il avait trouvé son précieux fémur d'*anoplothérium*.

Cette leçon, qui lui faisait oublier ses chagrins démêlés avec Lucifer et Vesper, avait encore pour auditeur M. Paul Bourquin, ce jeune voisin qui était descendu si à propos à la station de Saint-Aubin, pour rendre service à Mlle de Montarnal.

M. Paul Bourquin était un solide garçon de vingt-huit ans environ, doux et timide comme une novice des Carmélites, au visage ouvert et bon, quand le nuage de tristesse qui assombrissait souvent son front venait à se dissiper. Il avait les traits énergiques et fiers, hâlés par la bise, et une grande aisance de manières sous ses habits un peu campagnards.

Au premier abord, son aspect semblait rude et sauvage, mais, dès qu'il parlait, le son de sa voix sonore et franche, et le sourire affectueux que reflétaient ses prunelles d'un bleu foncé, causaient une impression aimable et profonde à la fois. C'était un de ces visages sur lesquels l'âme rayonne

comme le soleil sur les flots. Rayons joyeux, ou sombres nuées, tous pouvaient y lire comme dans un livre de vérité.

L'histoire de sa vie n'était pas bien romanesque, mais, lorsque l'abbé l'avait contée à Mlle de Montarnal pour lui expliquer l'intimité qui existait entre ce jeune homme et les deux châtelaines de Saint-Aubin, Antonine était demeurée sérieuse et pensive.

Comme elle, il avait à peine connu sa mère ; comme elle, il était resté pendant de longues années éloigné de la maison paternelle, cloîtré dans une pension où aucun parent, aucun ami n'allait le voir.

Il avait fait d'excellentes études, et aurait pu se distinguer dans une carrière libérale, si son père ne l'avait condamné à l'inaction. Pourquoi ? c'était un secret que les plus habiles ne pouvaient deviner : mais ce que tous avaient vu, c'est que M. Bourquin n'aimait pas son fils et qu'il semblait trouver une joie cruelle à le tenir sous sa domination, et à lui rendre l'existence amère. Moitié paysan, moitié clerc d'huissier, Bourquin laissait à son fermier la direction des quelques morceaux de terre qu'il possédait, et s'occupait activement d'affaires contentieuses, de ventes de biens, de recouvrements de créances et de poursuites judiciaires ; affaires assez véreuses pour la plupart, et qui n'étaient pas de nature à lui concilier l'affection et l'estime des gens du pays.

Paul ne se mêlait jamais de ces trafics de basoche malsaine ; il aimait la mer et il avait passé au Havre ses examens de capitaine au long cours, mais M. Bourquin s'était brusquement opposé à son départ. Respectueux et soumis aux volontés de son père, Paul était resté à Saint-Aubin, découragé et désœuvré, sans autres ressources que l'étude, la chasse et la pêche.

Les deux vieilles sœurs et le bon abbé Sabourdin, les confidents et les consolateurs de ses tristesses, l'aimaient comme un fils, et s'efforçaient de lui montrer l'avenir sous un aspect moins désolé. Comme il était bon et croyant, ces ondées d'espérance le ranimaient et il attendait avec patience et résignation. M. Bourquin voyageait alors, et il passait une partie de ses journées auprès des deux châtelaines de Saint-Aubin.

Son caractère sérieux et sa timidité un peu sauvage le rendirent bientôt sympathique à Mlle de Montarnal, qui, dans sa raison de grande demoiselle, jugea qu'elle devait suivre le charitable exemple de ses tantes, et lui accorder un peu de cette amitié protectrice dont il avait tant besoin.

Depuis huit jours qu'elle était à Saint-Aubin, Antonine avait écrit trois fois à son père, mais le Radieux, qui n'aimait pas à *prendre la plume*, avait

trouvé plus commode d'expédier à Saint-Aubin un des domestiques du comte Duplessier, porteur d'une bourriche de gibier contenant deux lièvres, douze perdreaux, un faisan, six cailles, et une petite bande de papier toute maculée de sang, sur laquelle il avait crayonné ce télégramme :

« Compliments à Flore et à Aurore ; Duplessier et moi en parfaite santé ; temps gris, pas de vent, chasse médiocre ; passé une journée à Rouen ; bon déjeuner et bon dîner à l'*Hôtel d'Angleterre* ; vu le soir, au théâtre, une demoiselle qui te ressemble comme deux gouttes d'eau ; entendu un acte du *Val d'Andorre* et pris la fuite ; Duplessier, garçon charmant, château princier ; t'en reparlerai bientôt.

Ton père qui t'aime,
ALEXANDRE DE MONTARNAL. »

« J'irai dans quinze jours à Saint-Aubin — mangez d'abord le lièvre qui a une ficelle à la patte. »

L'abbé, qui avait encore à expliquer à ses deux élèves les différents modes de formation de l'écorce terrestre, se réjouit de ce retard, qui lui permettait d'achever ses leçons avant l'arrivée de l'ex-garde du corps.

Toutefois, comme Antonine n'était pas venue à Saint-Aubin seulement pour y apprendre l'histoire de l'Ichthyosaure, des Ptérodactyles et des Plésiosaures, l'abbé eut l'idée un matin d'organiser une excursion dans les environs. Mlle de Montarnal ne connaissait pas Dieppe et avait le plus grand désir d'aller saluer la patrie d'Ango et d'y acheter, pour ses amies, quelques échantillons d'ivoirerie.

La baronne de Chalonnès et sa sœur Aurore n'étaient plus assez ingambes pour faire une promenade aussi lointaine, mais, comme elles mettaient une certaine coquetterie à montrer à leur jeune nièce les beautés de la Normandie, elles délèguèrent d'un commun accord leurs pouvoirs à l'abbé.

Germaine devait accompagner sa jeune maîtresse, et la veille du départ, M. Paul Bourquin demanda à la baronne s'il ne lui déplairait pas qu'il suivît l'expédition, ce à quoi elle consentit gracieusement, en lui octroyant le titre de cicérone en chef.

Ils partirent par le premier train du matin, et arrivèrent à Dieppe vers huit heures ; l'abbé était en habit bourgeois. Ils commencèrent par visiter les églises, puis les bassins, et ils allèrent ensuite regarder les vitrines des

ivoiriers dans la grande rue. Antonine fit quelques emplettes et l'on déjeuna à l'*Hôtel Royal*. Le vent soufflait du large et la mer se ridait de longues bandes d'écume. Antonine ne pouvait se lasser d'admirer ce spectacle, et lorsque le déjeuner fut achevé, elle courut sur la plage et s'assit sur les galets, au pied du vieux château.

Elle battait des mains comme un enfant, et poussait des exclamations joyeuses, quand une vague, plus haute que les autres, venait se briser devant elle, en la couvrant de pulvérin d'écume.

Elle n'avait jamais vu la mer qu'au Havre, un jour de calme plat ; ce mouvement éblouissant, ce rauquement du galet traîné sur la grève, et ces détonations de la vague emprisonnant l'air sous une volute de cristal vert, lui donnait le vertige de l'admiration ; elle s'écriait :

« Que c'est beau, la mer ! que c'est beau ! »

L'abbé, qui causait avec Paul, et semblait faire un calcul mental, tout en regardant le cadran de sa montre, se pencha vers elle et lui dit :

« Êtes-vous fatiguée, ma chère enfant ?

— Non, monsieur l'abbé, répondit-elle en se levant, et je suis toute prête à me remettre en route, quand il vous plaira. »

L'abbé réfléchit encore un moment et dit :

« Le train de Paris ne repart qu'à neuf heures, nous avons donc huit heures à nous. Nous allons louer une voiture, qui nous conduira à Pourville, où vous verrez une des plages les plus sauvages de la côte normande et les ruines d'une chapelle qui fut élevée, dit-on, en l'honneur de Thomas Becket.

Nous monterons à pied jusqu'au vieux château et nous reprendrons la voiture sur la route de Caude-Côte, qui longe la falaise et descend à Pourville.

— Parlons, fit résolûment Mlle de Montarnal en jetant un dernier regard sur la mer ; tout ce que je vois ici est si admirable ; que je me sens capable de marcher aussi bravement que M. Paul, ce chasseur infatigable. »

Ils longèrent le vieux château et entrèrent à l'*Hôtel du Chariot-d'Or*, au bas de la route de Rouen, où ils trouvèrent non pas une voiture, mais un escadron d'ânes tout sellés et attendant pratique, le nez contre la muraille.

L'abbé semblait fort déconfit, n'osant pas proposer une semblable monture à Mlle de Montarnal, mais Antonine déclara en riant que ce serait doubler le plaisir de l'excursion que de lui permettre de la faire à âne.

Paul loua les trois meilleures bêtes, et, après s'être assuré que la monture de la jeune fille était bien bouclée, il alla aider la brave Germaine, fort embarrassée, à se hisser sur le dos du grison qu'elle avait choisi.

La gaieté d'Autonine avait gagné l'abbé, qui s'était décidé, après bien des objections, à enfourcher un petit âne roussâtre et pelé.

Quant à Paul Bourquin, il préféra faire la route à pied, étant plus libre ainsi de ses mouvements pour surveiller les évolutions de la caravane et lui donnerai de au besoin.

Nos touristes s'engagèrent dans le charmant petit chemin ombreux qui conduit à la ferme de Caude-Côte et, au bout d'un quart d'heure de montée, ils débouchèrent sur le plateau de la falaise »

Le panorama qui se déroula alors sous leurs yeux causa à Antonine l'admiration la plus profonde, et elle demeura pendant quelques secondes immobile et muette, en face de cette splendide immensité.

Sous ses pieds, les anfractuosités de la falaise, couvertes de végétations multicolores, le vide et, tout au fond de l'abîme, la plage semée de roches sombres, tapissées d'algues couleur de bronze veinées de rose, — puis les premières rides de vagues elle grand manteau d'émeraude de l'Océan, remontant à perte de vue à l'horizon. Sur cette immense plaine mouvante, des taches d'ombre et des trouées de lumière ; des traînées d'argent en fusion à la crête des vagues du large ; des bandes d'un violet pur sur les bas-fonds — enfin, tout au milieu de la nappe verte, et pas plus gros qu'un jouet d'enfant, le paquebot anglais, courant des bordées, et dévidant après lui un long panache de fumée noire qui salissait l'azur du ciel.

A gauche, c'était la terre et ses trésors, moins brillants, mais plus réels : des coteaux boisés, déchirés çà et là par une ravine de sable rouge ; une vallée coupée en deux parties égales par un ruban de métal damassé : la rivière de Scie, et, sur le velours constellé de la prairie, des toits bleuâtres ou couleur de rouille et des vaches couchées à l'ombre des saules.

Comme ils longeaient un fourré de pins marins, tout près de l'endroit où la route descend à la plage, un bruit de roues résonna derrière eux. Paul fit ranger les ânes dans un petit enfoncement de terrain qui formait comme une anse de refuge, et l'on attendit ; c'était une charrette traînée par une haridelle crottée, qui flottait dans ses harnais.

Un garçon de douze à quatorze ans, et une jeune femme au teint mat, aux cheveux de jais, aux yeux noirs et brillants, étaient assis sur le devant du véhicule.

Le garçon, en blouse grise et à la tête couverte d'un mauvais chapeau de paille, conduisait ; la femme, vêtue d'une robe de laine noire, portait un petit bonnet de paysanne, mais en belle dentelle, et orné d'une large cocarde de soie noire.... Elle semblait de grande taille, et le large foulard noir à fleurs blanches jeté sur ses épaules et noué au-dessus de ses hanches, se collait sur sa poitrine en modelant des formes rondes et élégantes.

Son pied gauche s'appuyait sur la planche de devant de la charrette, pour arc-bouter le corps et l'affermir sur la banquette mobile ; la robe, un peu relevée, dégageait une bottine bien cambrée et un bas de jambe que l'orchestre de l'Opéra eût jugé une perfection du genre.

« Tiens ! c'est vous, monsieur l'abbé, dit la belle paysanne, lorsque la charrette, que le garçon avait misé au pas, passa devant la petite caravane ; de loin je n'étais pas sûre ; bonne promenade, et à vous aussi, monsieur Paul ; un temps superbe, ni pluie, ni vent, ni soleil ; un vrai temps de demoiselle. »

En reconnaissant une de ses paroissiennes de Saint-Aubin, Sabourdin était devenu cramoisi, et il courbait le front comme un écolier qui ne sait pas sa leçon.

La rencontre ne semblait pas d'ailleurs plus agréable à Paul Bourquin, car son visage s'assombrit subitement, et il répondit d'une voix brève et sèche :

« Merci ! madame Armet, et bonne promenade également.

— Oh ! je ne suis pas ici pour mon plaisir, moi. Je vais au petit Appeville, pour voir si les Paluzeau veulent me payer ou laisser vendre leur bicoque et leurs guenilles de meubles par l'huissier-priseur, le dimanche qui vient. »

Pendant qu'elle parlait, ses prunelles rondes et brillantes, s'attachaient avec une impertinente fixité sur Mlle de Montarnal.

Antonine, qui regardait avec assurance ce visage de marbre, régulier et beau, mais sur lequel se peignait une expression moqueuse et méchante, se pencha vers l'abbé et lui dit quelques mots à voix basse.

« Si j'avais de l'argent, à moi, reprit Paul d'un ton résolu, je vous éviterais la peine de descendre au petit Appeville, madame Armet.

— Vous me donneriez les cinquante écus que je vais réclamer aux Paluzeau ?

— Avec les intérêts des intérêts.

— C'est d'un bon cœur, ça. Eh bien, mon cher monsieur Bourquin, il faut vous dépêcher de faire fortune.... Bast ! ça n'est pas si difficile que ça pour un joli garçon comme-vous.... Il suffit de trouver une demoiselle qui ait une grosse dot.

— Ou seulement une belle veuve qui vous apporte de bons sacs d'écus, cinquante arpents de terre, et, tout au fond du sac, une dose de cinq aunes d'expérience !... répliqua le jeune homme sur le même ton narquois.

— C'est tout ce que je vous souhaite pour le mal que je vous veux, monsieur Paul, » dit-elle.

Et, poussant du coude le garçon assis à ses côtés :

« Hue ! *allume*, Chérubin ! » reprit-elle à mi-voix.

Sanglée d'un vigoureux coup de fouet, la rosse lança une ruade dans les brancards et dévala la côte au grand trot.

« Monsieur Paul, dit Mlle de Montarnal quand ils se remirent en marche, je suis une demoiselle très-volontaire, quand il s'agit d'une bonne œuvre, et qui ne souffre pas la contradiction.... Je ne veux pas que Mme Armet fasse vendre les meubles de ces pauvres gens.... Tous entendez bien ? je ne veux pas.... Je vous remettrai ce soir quinze louis, avec lesquels vous irez faire demain le sauvetage des Paluzeau.

— Merci, mademoiselle, dit simplement le jeune homme, dont la voix trahissait l'émotion.

— C'est une longue course, mais la joie que vous apporterez là-bas vous payera trop largement de vos peines pour que je m'apitoie sur votre sort.

— Vous avez bien raison, mademoiselle : c'est si bon de faire des heureux et de sécher des larmes ! Mais soyez tranquille, je vous rapporterai bien fidèlement toute la moisson de bénédictions que je recueillerai.

— Vous ne me rapporterez rien du tout, attendu que je veux que ce secret reste entre nous. Mme Armet, qui semble se faire une fête de désoler ces pauvres gens, trouverait certainement mauvais qu'une demoiselle de Paris se permette de lui couper un plaisir aussi vif, par esprit de contradiction, et je suis un trop petit personnage pour une ennemie de la taille de cette superbe veuve.

— Aie ! fit l'abbé, nous allons mordre sur le prochain.

— Oh ! dit malicieusement Antonine, la pièce est assez belle pour qu'un petit morceau emporté ne paraisse pas. »

Cette réflexion, qui fit rire de bon cœur l'abbé, parut causer un peu d'embarras à Paul, qui regarda tour à tour Mlle de Montarnal, M.

Sabourdin, et rougit légèrement.

Ils traversaient en ce moment la passerelle de fer jetée sur la Scie, pour gagner la plage.

Ils attachèrent leurs montures à la cabane des bains, et Antonine courut sur le galet, légère comme une gazelle.

La mer montait et des vagues énormes poussées par le vent du large s'écrasaient sur la plage avec un fracas assourdissant.

L'abbé n'avait pas trop vanté la sauvage grandeur du tableau... Antonine resta en extase devant cette plage désolée, encaissée entre deux hautes falaises, et qui, malgré ses rides de galet étagées, semblait plus basse que la mer.

Un vol de goëlands tournoyait à deux cents mètres du rivage, en déchirant l'air de ses cris aigus.

« Un aigle de mer ! » cria l'abbé en montrant à Antonine un grand oiseau brun qui planait à vingt pieds au-dessus du cercle mouvant, qui se détachait en blanc, sur le ciel gris de plomb.

C'était le prologue d'un drame !

Après être resté immobile pendant quelques secondes, comme un grand cerf-volant, l'aigle se laissa tomber sur la victime qu'il avait choisie, et disparut avec elle derrière une vague.

Le crime était consommé !... Antonine, qui suivait avidement toutes les péripéties de cette lutte, se retourna alors vers l'abbé et lui dit sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

« Les goëlands mangent les petits poissons, n'est ce pas ?

— Oui, mademoiselle, mais ils préfèrent la chair morte, et se régalent plus volontiers des noyés rejetés par la mer, après un naufrage.

— La cause est entendue, dit-elle en se faisant un abat-jour de sa main gauche, pour ne rien perdre des évolutions de l'aigle, qui s'amusait à soulever à sept ou huit pieds au-dessus de la mer le corps de sa victime, pour le laisser retomber et plonger dans la vague.

— Si j'avais eu mon fusil, dit Paul Bourquin, M l'abbé aurait empaillé ce corsaire, pour l'offrir à monsieur votre père, en souvenir de la plage de Pourville.

— On dirait que l'on entend comme le bruit d'une cascade, reprit Antonine en prêtant l'oreille.

— C'est la petite rivière de Scie que vous venez de traverser et qui se jette dans la mer à cent pas d'ici, répondit Paul.

— Allons voir ; d’abord je veux tout voir pour revenir à Paris aussi savante que M. l’abbé.

— Prenez garde de glisser, leur cria M. Sabourdin, les galets s’éboulent sur les bords de ce torrent ; mais ils couraient comme des écoliers échappés, et le vent emporta ses paroles.

— Venez, madame Germaine, dit-il en prenant la brave femme par le bras.

Germaine poussait un gémissement et faisait une grimace à chaque pas.

Ah ! je comprends, reprit-il en cessant de la traîner à la remorque : vous avez les pieds malades, et la promenade sur le galet est un supplice chinois.

— Hélas ! monsieur l’abbé, et j’ai mis des souliers de peau de daim... ; c’est pour en mourir.

— Eh bien, asseyez-vous là et reposez-vous. »

Et il repartit seul sur ce terrain sonore et mouvant.

Du haut d’une ride de galet, il vit Paul et Antonine arrêtés sur le bord de la rivière et qui regardaient la barre que la marrée formait à l’embouchure de la Scie.

La mer déferlait avec furie dans cette petite baie, dont la pente était plus rapide.

En moins de vingt secondes il fut auprès des deux jeunes gens.

La rivière, qui creusait son lit à travers le galet, n’avait pas plus de trois pieds de profondeur, et ses eaux limpides et transparentes couraient à la mer comme un torrent en roulant des pierres énormes, des branches mortes et des amas d’herbes. Antonine rayonnait de joie ; elle avait ramassé un petit morceau de bois et semblait chercher du regard l’endroit où elle allait le jeter.

Tout à coup et avant que ses deux compagnons eussent pu la retenir, elle courut vers une petite pointe de terrain, qui s’avançait en promontoire dix pas plus bas, à l’endroit où le courant était le plus rapide.

Comme elle étendait le bras, on entendit le galet croasser lugubrement sous ses pieds, et elle disparut en jetant un cri.

D’un bond, Paul franchit la distance qui le séparait de l’endroit où elle venait de tomber, et se lança dans le torrent.

Son élan fut si violent, qu’en frôlant seulement M. Sabourdin, il le jeta sur les genoux.

Lorsque l’abbé se releva, et qu’il se dépouilla de sa redingote pour s’élancer à son tour au secours des deux jeunes gens, il vit tout au bas de la

plage, au milieu d'un îlot de galet, Paul, courbé sûr Antonine évanouie, et cherchant à l'enlever, et par-dessus ces deux têtes aimées une montagne d'un vert glauque, frangée de blanc.

Il ferma les yeux en jetant un cri de terreur, et, se jetant à son tour dans la rivière, il roula jusqu'à la grève, trébuchant à chaque pas, meurtris, brisé, mais résolu à lutter jusqu'à la mort contre ce géant aux colères aveugles.

Quand la vague se replia de nouveau sur la grève, elle emprisonnait trois cœurs amis.

« Courage, me voilà ! » avait crié l'abbé avant que la voûte d'eau se fût écroulée sur eux ; mais dans cette seconde suprême il avait vu comme une auréole sanglante autour du front de Paul.

Lorsque les deux sauveteurs revirent la clarté du ciel, ils jetèrent un cri de triomphe, et, ruisselants d'eau, chancelants, ils remontèrent sur la plage, où ils tombèrent épuisés.

Germaine accourut clopin-clopant à l'appel de l'abbé, et poussa des cris d'effroi à la vue de sa jeune maîtresse sans connaissance.

Agenouillé près d'elle, l'abbé, plus pâle qu'un mort, s'efforçait de la ranimer.... — Paul épongeait avec son mouchoir le sang qui coulait de son front.

Quand elle ouvrit les yeux, Antonine regarda autour d'elle avec une sorte d'étonnement inquiet et curieux. Mais la mémoire lui revint aussitôt, et, en voyant l'abbé pâle et tremblant, Paul le visage ensanglanté, un gémissement s'échappa de ses lèvres et elle fondit en larmes.

IV. — Où l'abbé Sabourdin commence à regretter de ne pas être resté sous l'onde amère.

Ce n'était pas chose facile que de trouver un toit hospitalier sur cette grève. Très-heureusement les douaniers établis dans le poste bâti à mi-côte de la falaise avaient vu de leur observatoire toutes les péripéties de ce petit drame ; ils dépêchèrent un de leurs camarades aux naufragés.

Un quart d'heure après ils étaient réunis autour de la cheminée du poste, devant un grand feu de sarment.

La blessure de Paul, qui saignait beaucoup, n'offrait aucune gravité ; cependant le coup avait été si rude, qu'il se sentait pris de vertige lorsqu'il voulait essayer de se lever et de marcher. L'abbé n'avait que des contusions, mais ses genoux passaient au travers de son pantalon, sa chemise pendait en loques sur ses bras, et, pour comble de désolation, sa redingote, dont il s'était débarrassé pour être plus libre de ses mouvements, en se jetant à l'eau, avait disparu, emportée par le vent ou le courant de la rivière.

Mlle de Montarnal en était quitte pour la peur et le froid, qui la faisait grelotter sous la couverture que la femme du douanier avait jetée sur ses épaules, pendant que Germaine faisait sécher sa robe devant la flambée.

Depuis qu'elle avait repris connaissance, elle ne répondait aux questions qu'on lui adressait que par monosyllabes, et de profonds sanglots soulevaient encore sa poitrine.

Assise à l'angle de la cheminée en face de Paul, elle regardait avec une affectueuse compassion le bandeau de toile qui lui serrait le front.

On eût dit que sa pensée faisait un pénible effort pour chercher la solution d'un problème.

Pour la tirer de sa douloureuse préoccupation, l'abbé lui dit, en lui prenant la main :

« Ce bain forcé n'était pas sur le programme de la fête, mais prenons que nous ayons reçu une averse d'eau douce en pleine campagne, et faisons contre fortune bon cœur.... Hélas ! le désastre n'est pas dans le présent, mais dans l'avenir ! C'est le retour à Saint-Aubin qui va être la plus rude

épreuve, la croix d'angoisse ! Le supplice du chevalet pour ce pauvre abbé Sabourdin. Que dire ? Que faire, mes pauvres enfants ? »

Antonine n'eut pas l'air de l'entendre, et s'adressant à Paul, elle lui dit d'une voix faible et douce :

« Je n'ai rien vu, sinon que j'allais mourir ; mais je comprends tout maintenant ; dites-moi comment vous avez été blessé, monsieur Bourquin ?

— Ce n'est rien, répondit-il, la vague, en déferlant, m'a jeté la tête la première sur le galet où je me suis écorché le front, voilà tout.... Du reste, mademoiselle, ce petit accident est assez fréquent sur notre plage. Vous voyez que M. l'abbé a été aussi malmené que moi.

— Oui, reprit-elle, M. l'abbé a voulu partager votre généreux dévouement.... Enfin cette pauvre Germaine a failli revenir seule à Saint-Aubin, et.... voilà tout, » ajouta-t-elle à mi-voix en se tournant vers Paul.

Elle se leva sur ces mots et leur tendit ses deux mains qu'ils serrèrent en échangeant un sourire.

« Je n'aurai plus rien à ajouter, reprit-elle, quand je vous aurai dit : Je suis heureuse de vivre : merci !

— Mademoiselle, répliqua le jeune homme, on m'accuse d'être une nature sauvage, et c'est un peu vrai ; ces six mots que vous venez de prononcer m'ont fait plus de plaisir que de beaux remerciements tournés en façon de compliment. Ce que j'ai fait pour vous, je l'eusse fait pour la première *traîneuse de grève*^L venue, et l'abbé aussi, j'en répondrais ; ce n'est donc pas une action bien superbe ; seulement, comme ce n'est pas non plus une méchante conduite, je vous prie de n'en pas parler à Saint-Aubin.

— Je ne vous comprends pas, fit Antonine ; mais, si vous avez quelque raison de me demander le secret, je vous jure qu'il sera bien gardé.

— Je crois deviner la pensée de M. Bourquin, reprit l'abbé à mi-voix ; il pourrait y avoir à Sainte-Aubin quelques bonnes âmes, comme celle que nous avons rencontrée sur la ronte.

— La belle Mme Armet.

— Or, comme ces bonnes âmes, qui supposent le mal neuf fois sur dix, seraient très-capables de conjecturer que M. Paul Bourquin et le bon abbé Sabourdin, qui ont plus de bonne volonté que d'écus, ont opéré ce petit sauvetage dans un intérêt tout personnel....

— Ce serait odieux ! interrompit Mlle de Montarnal.

— Je crois que, dans le doute, le mieux est de s'abstenir.

— Tu entends, Germaine, fit Antonine en posant un doigt sur ses lèvres... pas un mot, même à mes tantes.

— Surtout à vos tantes, dit vivement Paul,

— A présent, continua M. Sabourdin en exhalant un grand soupir, occupons-nous du retour, ou, pour mieux dire, de la retraite.... » Il tira sa grosse montre d'or et la posa sur la table ; mais une buée opaque voilait le cadran, et le mouvement était arrêté.« Autre désastre, » dit-il en la remettant dans sa poche.

Le coucou accroché contre la muraille marquait quatre heures.

« Nous disons, continua-t-il, les yeux fixés sur les aiguillés, une heure pour ramener les ânes à Dieppe, une demi-heure pour trouver une voiture fermée, la faire atteler et reprendre le chemin de Pourville ; retour à Dieppe, trois quarts d'heure, ce qui nous conduit à sept heures moins un quart, mettons sept heures. Visite à l'abbé Maillet pour lui emprunter une vieille soutane ; rentrée à Saint-Aubin à huit heures et demie, si saint Roch, patron des voyageurs, veut bien le permettre.

— Je vais me mettre en route, dit Paul en se levant.

— Non, fit Antonine, vous êtes trop souffrant pour faire une aussi longue course ; je ne veux pas ; c'est-à-dire, je vous prie de ne pas vous exposer à cette fatigue.

— Mlle de Montarnal a raison, affirma l'abbé, ce serait une grave imprudence. Je vais m'informer auprès de nos hôtes, et tâcher de trouver un messenger intelligent et zélé. »

Le messenger intelligent et zélé avait déjà chaussé ses souliers, quand l'abbé s'adressa au brave douanier qui leur avait donné l'hospitalité.

« Je pensais bien que vous auriez besoin d'envoyer le petit à Dieppe, dit-il, tout en secouant les cendres de sa pipe, et le v'là prêt à faire vos commissions. ».

Après s'être fait répéter cinq ou six fois ses instructions, le fils du douanier sauta sur le dos d'un des ânes, et prit les deux autres à la *traîne*, comme on dit dans le langage marin.

Deux heures plus tard, nos quatre voyageurs reprenaient la route de Dieppe, enfermés dans une vieille berline qui roulait de bâbord à tribord dans les ornières de la route, comme une péniche désarmée.

L'abbé était enveloppé dans le châle écossais de Germaine, ce qui lui donnait une physionomie si grotesque, que Paul et Antonine n'osaient le regarder, de peur de ne pouvoir garder leur sérieux.

A la ferme de Caude-Côte, Paul, qui avait la fièvre, demanda à ses compagnons de voyage la permission de descendre pour boire une tasse de lait ; Antonine et Germaine, qui souffraient également de la soif, entrèrent avec lui.

L'abbé demeura seul dans la voiture, taciturne et somnolent.

Mlle de Montarnal entra la première dans le bâtiment principal de la ferme et s'arrêta brusquement sur le seuil de la porte de la salle commune.

Debout contre la cheminée, Mme Armet causait avec la maîtresse de Caude-Côte et deux garçons de ferme qui l'écoutaient bouche bée.

A première vue, Antonine comprit aussitôt ce qui s'était passé ; en revenant du Petit-Apperville, Mme Armet avait rejoint sur la route le fils du douanier et sa suite d'ânes, et l'avait fait parler en ce moment elle conta l'événement aux gens de la ferme.

En se retournant vers Germaine, son regard se croisa avec celui de Paul, dont les traits s'étaient assombris à la vue de la belle veuve.

Ils entrèrent, et le jeune homme, prenant aussitôt la parole, dit :

« Bonjour, ma bonne madame Grenier ; pouvez-vous nous faire servir trois tasses de lait ?

— Et M. l'abbé, s'écria la fermière, est-ce qu'il n'est pas avec vous ?... Seigneur Dieu ! c'est pourtant vrai que vous êtes blessé, monsieur Paul !

— M. l'abbé, un peu fatigué de notre excursion, est resté dans la voiture, répliqua-t-il, tout en prenant deux chaises de paille, et en les offrant à Mlle de Montarnal et à Germaine, et c'est vrai que j'ai la tête fendue.... Vous savez, la mer n'est pas toujours de bonne humeur, et quand elle est en colère, il ne fait pas bon jouer avec elle.

— Pour ça, c'est certain ; v'là deux ans bientôt que le maître a quasi failli être enlevé par une *vague sourde*, en coupant le varech du côté de Puy, » dit la fermière, qui était allée prendre trois tasses à fleurs bleues dans une armoire et les avait posées en ligne sur la table.

Un des garçons de ferme apporta une grande jarre de lait dans laquelle il puisa, avec une pinte de fer-blanc, pour remplir les tasses.

Après avoir bu, Mlle de Montarnal dit en s'adressant à la fermière, qui ne la quittait pas des yeux :

« Je suis charmée d'apprendre que la généreuse action de M. Bourquin et de M. l'abbé Sabourdin vous soit connue, madame ; pour peu que vous teniez à avoir la version exacte de l'événement, je vous le conterai en quelques mots : je marchais tout près du bord de la rivière, à l'endroit où

elle se jette dans la mer ; le galet s'est éboulé sous mes pieds, j'ai été entraînée par le courant ; M. Paul, qui le premier avait vu l'accident, s'est jeté dans le torrent, puis M. l'abbé, et nous avons reçu tous les trois sur la tête un déluge d'eau salée. M. Paul s'est écorché le front en tombant sur la grève ; M. l'abbé s'est meurtri les genoux et a perdu son habit, et moi je n'ai eu que le mal de la peur.

M. Paul se mettra, en arrivant à Saint-Aubin, une compresse d'arnica qui cicatrisera sa blessure en vingt-quatre heures ; l'excellent M. Sabourdin achètera une autre redingote, et je donnerai cinq cents francs à de pauvres gens dont j'ai entendu parler aujourd'hui. Voilà, ma chère dame, ce qui s'est passé et ce qui se passera.... Votre lait est excellent, et si les médecins m'ordonnent jamais un traitement de laitage, je me souviendrai de la ferme de Caude-Côte. »

Pendant qu'elle parlait, Paul observait avec une secrète joie l'expression de désappointement qui se peignait sur le visage de Mme Armet, et il remerciait du fond du cœur Mlle de Montarnal de l'initiative qu'elle venait de prendre.

Du moment où le secret du sauvetage était connu de la veuve, il n'y avait pas de meilleur parti à prendre que de proclamer bravement la vérité.

Mme Armet comprit parfaitement de quels pauvres gens la demoiselle de Paris voulait parler, mais elle n'osa pas lui demander de s'expliquer sur ce sujet. La fermière de Caude-Côte était une excellente femme qui eût certainement approuvé cette charitable action. Or, comme d'autre part elle venait d'éprouver un premier échec, en donnant comme un secret important un événement que les intéressés contaient dans ses moindres détails, elle s'abstint de toute réflexion et joua l'indifférence.

N'ayant aucune raison de demeurer plus longtemps, Paul, Antonine et Germaine regagnèrent leur voiture, après avoir payé la fermière, et quelques minutes, après ils rentraient à Dieppe.

La berline alla stationner au bas de la route de Rouen, pendant que Paul, porteur d'un petit mot de l'abbé, se rendait chez le curé de Saint-Remy pour lui emprunter une soutane.

La rencontre de la ferme de Caude-Côte ayant changé du tout au tout leur plan de campagne, ils partirent aussitôt pour Saint-Aubin, où ils arrivèrent à la nuit tombante.

L'abbé tremblait de tous ses membres en entrant dans le salon, où les deux sœurs faisaient leur partie de tric-trac en attendant le retour de leur

nièce.

Ce fut Antonine qui, après avoir embrassé ses tantes, prit la parole, et leur raconta rapidement l'événement de Pourville.

Pendant qu'elle parlait, l'abbé, qui était tombé sur le canapé, s'y recoquillait comme Chérubin sur le fauteuil de la comtesse dans la scène du manteau.

« Où est-il ? où est-il ? s'écria Flore de Chalonnès en se levant si brusquement qu'elle renversa la table de tric-trac. »

L'abbé ferma les yeux ; la victime voyait étinceler au-dessus de sa tête le couteau du sacrifice.... Mais, ô surprise ! deux bras se nouèrent autour de son cou, et deux baisers retentirent sur ses joues empourprées.

Après Flore, vint le tour d'Aurore, qui lui secoua les mains à la manière anglaise, en lui criant :

« C'est bien ! c'est très-bien ! l'abbé. Vous venez de gagner là six mois d'indulgence ! La géologie vous a détraqué la cervelle, c'est un fait patent mais le cœur ne s'est pas encore momifié. Je vous revaudrai cela à l'occasion.

— Amen ! » dit le petit homme en s'épongeant les tempes avec son mouchoir à carreaux.

Le lendemain, Antonine, selon sa promesse, lui remit cinq cents francs, qu'il se chargea de faire porter aux Paluzeau par le messenger de Saint-Aubin, M. Paul Bourquin étant encore trop souffrant pour faire ce petit voyage.

Tout en se remémorant ses souvenirs et ses impressions de la veille, Mlle de Montarnal cherchait vainement à se rendre compte de la profonde antipathie qu'elle éprouvait pour Mme Armet ; antipathie qui lui faisait alors considérer cette femme comme une ennemie personnelle.

Elle se sentait blessée de la familiarité avec laquelle la belle veuve avait parlé à M. Bourquin ; et les réflexions de l'abbé au sujet des conjectures possibles, sinon probables, des gens de Saint-Aubin, la préoccupaient et l'inquiétaient.

Tout en se disant, après avoir réfléchi, qu'elle n'avait aucun droit d'être curieuse, elle voulait savoir.

Aurore Pourchel, qui ne demandait pas mieux que de faire un peu de biographie contemporaine, du moment où cette biographie pouvait donner prétexte à une critique mordante, lui apprit que la belle Mme Armet avait été fort coquette du vivant de son mari, et que l'on ne la regardait pas tout à

fait comme un modèle de fidélité conjugale ; ce qui n'empêchait pas M. Bourquin père de déclarer hautement qu'elle deviendrait bientôt sa belle-fille.

Ce projet de mariage n'était plus un secret pour personne, et, malgré les observations et les objections qui lui avaient été faites, il avait affirmé qu'il était résolu à imposer sa volonté à son fils, et que, galante ou non, Mme Armet serait Mme Paul Bourquin avant six mois.

V. — Dans lequel le Radieux voyage avec un Monsieur très-déplaisant, et fait le lendemain une rencontre qui le surprend fort.

Cependant, un matin que toutes les cataractes du ciel crevaient sur les toits de Val-Joli, et que le comte Duplessier, qui avait prédit l'orage la veille, faisait frictionner secrètement par son domestique le rhumatisme barométrique qui le clouait sur son divan, Montarnal s'avisa de songer qu'il serait peut-être temps de monter dans le train de Dieppe et d'aller passer quelques jours à Saint-Aubin.

Il avait beaucoup de peine à prendre une résolution ; mais, une fois décidé, rien ne pouvait plus l'arrêter. La résolution devenait caprice de vieil enfant gâté : coûte que coûte, il fallait qu'il fût satisfait.

Il était dix heures du matin, lorsque l'idée lui poussa d'aller voir ses vieilles amies ; il sonna son domestique, lui donna l'ordre de faire sa malle, et descendit chez Duplessier en tenue de voyage.

Ce dernier connaissait de trop longue date ses fantaisies lunatiques pour chercher à le retenir, et d'ailleurs il avait eu avec lui, l'avant-veille, la conversation qu'il voulait avoir. En somme, il n'était pas fâché de se reposer un peu de ses chasses et de ses excursions à cheval avec l'ex-argonaute.

Or, comme il est intéressant pour le lecteur de connaître le secret de l'entretien des deux amis, nous lui dirons qu'après avoir montré à son hôte ses propriétés et lui avoir énuméré toutes ses autres richesses, Duplessier lui avait dit en forme de conclusion :

« J'ai soixante-six ans ; je suis, comme tu le vois, encore très-vert. S'il convenait à Mlle de Montarnal de devenir châtelaine de Val-Joli et autres lieux, je serais heureux et fier de lui offrir, avec le titre de comtesse, une fortune princière. »

Ce à quoi le Radieux, qui avait déjà songé à l'affaire, répondit :

« Mon cher comte, les hommes de notre génération n'ont en réalité que la moitié de leurs années : par conséquent la différence d'âge lui existe entre toi et ma fille est une question sans importance. Antonine a une fortune

particulière considérable, elle est fort jolie personne, son esprit est dès plus distingués, et son éducation parfaite ; à mon sens, elle apportera tout autant que toi en mariage. Rien ne me serait plus agréable que de te nommer mon gendre, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que cela soit. Sur ce, mon cher Duplessier, tu peux compter sur ton féal argonaute. »

Vers quatre heures, le comte fit atteler sa chaise de voyage, qui conduisit Montarnal à Rouen, à l'embarcadère de la rue Verte. Le train venant de Paris était en gare ; il monta dans un wagon de première classe, occupé par un seul voyageur, et, quelques minutes après, la locomotive reprit sa course.

Le Radieux n'avait pas écrit à sa fille pour la prévenir de son arrivée, et il commençait à le regretter, n'ayant qu'une médiocre confiance dans l'ordinaire des deux jumelles.

Le temps s'était remis au beau, et par les portières la brise lui jetait au passage les senteurs parfumées des bois.

Montarnal respirait à pleine poitrine cet air vivifiant, tout en admirant le splendide paysage de la vallée de la Scie.

Mais son compagnon de route, que le vent fatiguait, releva les glaces de son côté et se rencogna pour dormir.

Le Radieux poussa un soupir et tira son briquet de poche pour allumer un cigare, mais à la troisième bouffée, le voyageur, qui craignait les courants d'air, se tourna vers lui et lui dit sèchement :

« Monsieur, la fumée de tabac m'incommode. »

Montarnal le regarda avec un étonnement un peu moqueur et lança son cigare sur la voie.

Il prit un journal, s'allongea sur sa banquette et se mit à lire. Mais à la vingtième ligne la feuille lui tomba des mains.

N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à examiner son compagnon de voyage qui, les bras croisés, le buste roide, regardait courir le paysage d'un air ennuyé.

C'était un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, anguleux et maigre, vêtu d'habits de drap noir, râpés et luisants. Son visage chafoin, complètement imberbe, et ses mains osseuses étaient criblés de taches de rousseur. Les cheveux, légèrement crépus et grisonnants, formaient comme une demi-couronne d'un jaune sale, de l'occiput aux tempes. Il portait de grosses lunettes d'écaille à branches d'argent, à verres teintés, dits *verres fumée de Londres*.

Le regard sec, mobile et faux jetait de temps en temps des éclairs blanchâtres derrière cet écran transparent. Une cravate de batiste fripée et nouée de travers, et un chapeau mécanique de mérinos noir, achevaient de donner à ce personnage l'apparence d'un ex-huissier-priseur, tenant présentement un cabinet d'affaires contentieuses et autres.

Comme tous les officiers de la base chicane, il avait cette gravité grotesque et sinistre à la fois, qui est l'enseigne de ces oiseaux de mauvais augure. Il sentait le protêt et la saisie.

Montarnal eut un frémissement de dégoût après avoir fait cet examen, et il mit la tête à la portière pour reposer son regard de cette vue déplaisante. Il songeait à la demande de son ami Duplessier, et se disait que sa fille serait bien sotte de refuser un parti aussi avantageux, lorsqu'il fut distrait de ses réflexions par un ronflement canard des plus désagréables.

C'était l'homme aux lunettes *fumée de Londres* qui se livrait à cette symphonie nasale, la tête appuyée sur l'accotoir du wagon.

Du pommeau de sa canne, Montarnal effleura l'épaule du dormeur, qui se réveilla en sursaut.

« Monsieur, lui dit gravement le Radieux, vous ronflez d'une façon insupportable ; cela me fatigue beaucoup. »

Le voyageur lui jeta un regard oblique et deux plaques blafardes s'étendirent sur ses joues.

« Monsieur, répondit-il d'une voix aigre que la colère faisait un peu trembler, je ne sache pas qu'il soit défendu par les règlements de police de dormir en chemin de fer.

Monsieur, reprit le beau Montarnal sur le ton d'un prince du sang qui réprimande son aide de camp, le règlement des gens comme il faut dit qu'on ne doit pas gêner ses voisins. La fumée de tabac vous incommodait, j'ai jeté mon cigare, par égard pour vous, et non pour obéir aux règlements de police fort tolérants d'ailleurs en pareille, matière. Vos ronflements sont intolérables : à votre tour, monsieur, épargnez-moi une impression pénible ; soyez homme du monde.

— Monsieur, je pense que vous voulez plaisanter, reprit le voyageur en haussant le ton.

— Je ne plaisante qu'avec mes amis, et je trouve votre réflexion de fort mauvais goût, » répliqua M. de Montarnal, qui commençait à perdre patience.

Le ronfleur comprit qu'il allait s'engager sur un mauvais terrain, et, pour couper court à la discussion, il prit dans le filet des bagages une serviette de cuir vert, qui contenait de volumineux dossiers, qu'il se mit à compulser.

« Je l'aurais parié, » fit Montarnal entre ses dents.

Il descendit à la station de Malaunay et monta dans un autre wagon où il put fumer tout à son aise, dans la compagnie de deux jeunes gens, deux frères qui allaient prendre à Dieppe le bateau de New-Haven.

Ceux-là étaient du monde, expansifs et gais. Montarnal, toujours jeune et sémillant, leur conta des aventures de danseuses, et leur posa les grands principes de la règle de conduite à suivre en amour.

Cette petite conférence eut un succès d'enthousiasme ; le Radieux, enchanté de l'intelligence de ses disciples de rencontre, les quitta à Saint-Aubin en leur souhaitant une heureuse traversée et des conquêtes de toutes couleurs, leur recommandant spécialement cette nuance de cheveux noir roux que les Anglais nomment *auburn*.

On se mettait à table, quand il fit son entrée chez les deux jumelles.

On le reçut à bras ouverts, à joue tendue ; Antonine, qui commençait à s'inquiéter de ne pas recevoir de ses nouvelles, l'accueillit avec une joie enfantine.

On eût dit que la baronne avait eu comme un pressentiment de l'événement, en avançant de vingt-quatre heures son jour de teinture, et en mettant sa robe de soie vert émeraude.

« Encore un orage qui ne crèvera pas, » se dit à part lui l'abbé après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les deux jumelles.

Antonine l'avait présenté à M. de Montarnal avant qu'on se mît à table, et après le potage, le Radieux savait que le bon, l'excellent, le savant M. Sabourdin était l'ami intime de sa fille, et qu'il lui avait appris de bien belles choses sur les fossiles de la *période tertiaire*.

En dehors de sa géologie, l'abbé n'était pas un brillant causeur ; le Radieux fit à lui seul tous les frais de la conversation ; galant pour la baronne qui prenait des poses gracieuses, tout en l'écoutant, affectueux pour Aurore, dont les yeux, plissés en coulissés par un sourire narquois, suivaient tous les mouvements de la blonde Flore, il trouvait encore moyen de dire un mot aimable à l'abbé et de dévider à Antonine tout un chapelet de tendresses enfantines. Il fut proclamé à l'unanimité roi de la grâce et de l'esprit.

Cependant, comme il était un peu fatigué de son voyage, il demanda la permission de se retirer de très-bonne heure ; Antonine le conduisit dans la chambre qu'on lui avait fait préparer, et l'aida à chercher dans sa malle les objets nécessaires à sa toilette de nuit.

Quand ils furent seuls et que le vieux beau eut entendu les portes des appartements de Flore et d'Aurore se refermer, il se laissa tomber dans un fauteuil et porta son mouchoir à ses lèvres, pour étouffer les éclats d'une hilarité folle.

« Deux fées ! disait-il tout en se roulant sur son fauteuil : la fée *Carmin de Rose* et la fée *Colinette* !

— Mon père ! fit Antonine d'un ton de doux reproche, elles sont aussi bonnes....

— Qu'épouvantables ! interrompit le Radieux, qui suffoquait. Non, il faut les voir et les toucher pour croire que la chose est possible ! C'est le sublime du grotesque ! Tu ne peux pas comprendre ça, toi ! deux boutons de rose, deux perles fines, deux déesses blondes, métamorphosées en sorcières.

— Mais, reprit Antonine, peinée des réflexions peu charitables de son père, vous oubliez qu'elles ont soixante-douze ans passés et qu'à cet âge vénérable....

— Il est défendu d'avoir des prétentions, continua le Radieux, tout en s'éventant avec son mouchoir.

Tu ne vois donc pas que ces deux bonnes femmes ont une teinturerie complète dans leur cabinet de toilette ! Flore mastique ses rides au blanc gras, comme les vieilles cabotines, et se frotte les joues avec du rouge liquide, ce qui lui donne l'air d'une betterave tombée dans la farine. Aurore est plus modeste, je le reconnais, elle se contente de se teindre les cheveux en jaune, ce qui la fait ressembler à une pivoine cassée par l'orage. Ah ! les bonnes marionnettes ! »

Pendant qu'il drapait ainsi ses vieilles amies, Antonine le regardait avec une sorte de stupéfaction. Il osait parler de la teinture des autres, lui qui avait tout au fond de sa malle, dans un nécessaire à secret, tout l'arsenal du *maquillage* ! Eaux, poudres, pommades, cosmétiques, brillantines, floridiennes, essences, extraits, crème, laits, mixtures, lotions, brosses, houppes, pinceaux, crayons, estompes et pattes de lièvre.

Ils échangèrent encore quelques mots, et Montarnal congédia sa fille, après l'avoir embrassée.

Il n'avait pas l'habitude de se coucher d'aussi bonne heure ; il dormit six heures tout d'un somme et se réveilla à cinq heures du matin avec des anxiétés nerveuses dans les jambes et la tête lourde. Ne pouvant se rendormir, il se leva, endossa son costume de chambre, prit son chapeau et descendit pour fumer un cigare dans le jardin.

Le jardinier, qui transportait du terreau dans la serre, avait ouvert les deux battants de la grille d'entrée ; Montarnal traversa la rue et s'engagea dans un sentier ombrueux, qui côtoyait une petite rivière, dont le courant allait s'engloutir sous la roue moussue d'un moulin.

Une vapeur transparente roulait sur les prairies qui s'étendaient à l'autre bord et donnait au paysage ces reflets bleuâtres et ces glacis blancs des paysages de Jean Breughel. Déchiré çà et là par le vent, le rideau de vapeur laissait voir une vache couchée dans l'herbe, ou un toit de chaume dont la fumée ardoisée montait lentement vers le ciel zébré de bandes d'or.

Le Radieux n'était ni poète ni peintre, et ce tableau ne lui inspira que cette pensée :

« On doit périr d'ennui au bout de huit jours dans ce trou. »

Il alluma un cigare, regarda pendant dix minutes le fretin cabrioler au-dessus de l'eau, pour éviter la dent du brochet en chasse, et reprit sa promenade, les mains croisées sur les reins.

Au détour d'une haie, deux chiens vinrent gambader autour de lui, en secouant leurs oreilles mouillées de rosée. Comme il aimait les chiens, il s'arrêta pour les caresser. Un bruit de pas lui fit relever la tête ; c'était le chasseur qui débouchait à son tour dans le sentier : Paul Bourquin,

A sa vue, Montarnal recula de deux pas, et son visage, qui pâlit subitement, exprima la plus anxieuse stupéfaction. Son regard semblait comme rivé sur celui du jeune homme, qui, lui-même, n'avait pu dissimuler un mouvement de surprise à sa vue.

« Vous avez là deux beaux chiens, dit Montarnal après un moment d'hésitation et d'une voix légèrement altérée.

— C'est surtout de bonnes bêtes, » répondit Paul en désarmant son fusil.

Le son de sa voix parut redoubler le trouble de l'ex-garde du corps, qui balbutia quelques mots, mais si bas que Paul ne put les comprendre. Mais, s'il n'entendit pas, il vit du moins son interlocuteur passer ses deux mains sur son visage et chanceler comme un homme pris de vertige.

« Vous sentez-vous indisposé, monsieur ? dit-il vivement en faisant un pas en avant pour le soutenir.

— Non, non ! répliqua Montarnal, un éblouissement causé par la surprise.... Pardonnez-moi, monsieur, mais vous ressemblez si extraordinairement à une personne, un ami de ma jeunesse, que je n'ai pu dominer mon émotion.... Jamais... oh ! jamais pareille ressemblance ne s'est vue.

— Monsieur, reprit Paul en souriant, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais je crois vous connaître, moi, tant vous ressemblez au portrait qu'on m'a fait de M. de Montarnal.

— Je suis en effet M. de Montarnal.

— Je me nomme Paul Bourquin, et je devais vous être présenté aujourd'hui par Mme la baronne de Chalonnès.

— Paul Bourquin, répéta le Radieux sans cesser de le regarder ; pardon ! avez-vous encore votre père ?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes né dans ce pays ?

— Je suis né à Paris ; nous n'habitons Saint-Aubin que depuis quelques années seulement.

— En vérité, j'ai tout l'air de vous faire subir un interrogatoire, dit le Radieux en s'efforçant de sourire, mais, comme je vous l'ai dit, vous ressemblez si parfaitement à un ami que j'ai perdu... que j'éprouve une émotion joyeuse, et douloureuse tout à la fois, à chercher de nouveaux rapprochements entre vous et lui. Quel-âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans... J'avais trois ans quand ma mère est morte, et j'ai le chagrin de ne plus voir revivre son image dans ma mémoire.

— Antonine aussi n'a pas connu sa mère, reprit M. de Montarnal. Mais pardon ! monsieur, vos chiens perdent patience et me rappellent que je ne saurais sans indiscretion prolonger cet entretien. Au revoir, monsieur Paul, et bonne chasse : ce sera le jour des présentations, car je compte bien vous présenter à mon tour ma fille. »

Paul hésita un moment avant de répondre.

« J'ai l'honneur de connaître depuis un mois Mlle de Montarnal.

— Ah ! fit le Radieux un peu surpris ; alors, comme je tiens pour bonne et valable la présentation de ce matin, je vais dire à la baronne que nous sommes de vieilles connaissance. A bientôt. »

Le jeune chasseur s'inclina de nouveau en prenant la main que lui tendait M. de Montarnal, et, franchissant la rivière d'un bond, il rejoignit ses chiens qui grimpaient un rideau de sainfoin.

Le Radieux le suivit du regard, tant qu'il fut en vue, et dit à mi-voix :
« Mon pauvre Charles, j'ai cru que c'était toi ? et il ajouta en secouant la tête : Ou je me trompe fort, ou ce garçon-là a quelque chagrin secret. »

VI. — Qui prouve que le dicton, tel père, tel fils, n'est pas toujours exact.

A son retour, M. de Montarnal trouva Antonine qui interrogeait le jardinier, inquiète d'une promenade matinale si peu dans les habitudes de son père.

Il passa son bras sous celui de sa fille et entra avec elle au salon, car il commençait, à trouver que la matinée était un peu fraîche.

« Vous avez pris froid, mon père, lui dit affectueusement Antonine, voilà tout pâle ; quelle imprudence de sortir aussi matin sans prendre un double vêtement !

— Oui, répondit-il ; j'ai eu un peu froid, mais c'est ma faute : je me suis arrêté pour causer, au lieu de marcher.

— Causer ! fit-elle étonnée, je ne savais pas M. l'abbé aussi matineux.

— Ce n'est pas l'abbé que j'ai rencontré ; voyons, tâche de deviner...

— Mais, mon père, je ne sais, en vérité...

— Vingt-huit ans, œil bleu sombre, aspect de puritain, pas trop causeur, et tout l'air d'un garçon qui a des larmes dans le cœur.

— M. Paul Bourquin ! dit vivement Antonine.

— Diable ! c'est plaisir de te faire deviner des rébus. »

Elle baissa les yeux et parut toute honteuse de l'élan de sa réponse.

« Pardieu ! je ne vois pas de mal à cela, reprit Montarnal : tu connais M. Paul Bourquin depuis un mois, et comme je présume que c'est, après l'abbé, la seule personne qu'on t'ait présentée, tu ne pouvais te tromper. C'est sans doute le jeune châtelain du pays.

— Non, mon père, M. Bourquin n'a aucune fortune.

— Ah ! que fait-il alors ?

— Rien, mon père.

— Comment, rien ?

— Il a été reçu capitaine au long cours, mais son père n'a pas voulu le laisser partir.

— Que veut-il donc qu'il fasse ?

— Il veut qu'il reste désœuvré et malheureux.

— Oh ! oh ! fit le Radieux sur un ton sérieux, c'est donc un père barbare... Enfin, il a probablement ses raisons pour en agir ainsi ?

— On dit que c'est pour le forcer à faire un mariage peu honorable.

— Vertudieu ! on voit bien que nous sommes en Normandie, te voilà informée comme une commère de village.

— Mon père !...

— Je ne trouve pas cela mauvais, ma chère enfant, au contraire, et cela par la raison que M. Paul Bourquin m'est on ne peut plus sympathique ; et que je serai charmé de lui rendre un bon office à l'occasion.

— Ce serait une généreuse action, mais je crains que votre bienveillance ne se brise contre des obstacles insurmontables.

— Bast ! je suis assez bon cavalier pour franchir les obstacles et sauter les barrières. Et puis, que diable ! nous ne sommes plus au temps où les parents mariaient de force leurs enfants. Je causerai de ce mariage avec M. Paul, et, s'il a raison de résister à la volonté de son père, je lui conseillerai de tenir bon jusqu'au bout ; après quoi je verrai ce père féroce.... Cela m'occupera.

— Vous aie ferez pas cela, reprit Antonine avec calme.

— Et pourquoi ?

— Parce que nous n'avons aucun droit d'intervenir dans une question de ce genre. M. Paul doit prendre seul l'initiative et la responsabilité de cet acte de soumission ou de désobéissance.

— Alors pourquoi viens-tu me parler de ses affaires ? qu'est-ce que cela me fait, en somme, qu'il épouse ou n'épouse pas ?

— Rien n'est plus simple à vous expliquer, mon père. Si M. Paul Bourquin prend le parti de résister à la volonté paternelle, ce qu'il fera peut-être, il quittera ce pays pour chercher à se créer des ressources, un état. C'est alors que votre intérêt lui sera précieux, car il aura besoin de protecteurs et d'amis.

— Nous tâcherons de le caser le mieux possible, » fit le Radieux, que cet entretien commençait à fatiguer, n'ayant pas l'habitude de causer longtemps d'un sujet sérieux....

Entre les deux mon cœur balance ! dit certaine romance troubadour : le Radieux, qui jadis avait balancé entre Flore et Aurore, et ne s'était décidé à accorder la pomme à la première, que parce que l'occasion avait tranché la question, le Radieux ne balançait plus entre ces deux vieux pastels décolorés, qu'il trouvait également grotesques. Mais, ô ingratitude humains

! l'image de Flore lui était plus désagréable que celle de sa sœur, car elle lui donnait alors à ses propres yeux une sorte de ridicule — lui, le beau des beaux ! il avait ployé le genou devant cette marionnette de bois ! Il avait juré un amour éternel (abomination !) à ce masque de bismuth et de cochenille ! Ses lèvres s'étaient posées avec passion sur ces mains courtes, bouffies et luisantes ! il n'était, certes, pas méchant ; et bien ! si elle avait eu le malheur de lui dire en soupirant : « Vous m'avez bien aimé, jadis, mon cher Alexandre ! » il se serait porté à quelque extrémité.

Dans ces dispositions d'esprit, il évita avec le plus grand soin de se trouver en tête-à-tête avec la baronne, et se fit le cavalier ordinaire d'Aurore, dont l'esprit caustique l'amusait.

Cette préférence subite et inexplicable exaspéra la baronne, qui, toujours jeune de cœur, s'abandonna à toutes les fureurs de la jalousie.

Ce revirement prodigieux surpassait sa raison : quel agrément Montarnal pouvait-il trouver dans la compagnie de la veuve Pourchel, de ce Triboulet femelle ?

Montarnal était arrivé le vendredi soir et ne devait demeurer que quatre jours à Saint-Aubin.

Antonine lui avait demandé comme une grâce de passer avec lui deux, jours à Dieppe, avant de retourner à Paris, ce à quoi Montarnal avait consenti de grand cœur, désirant revoir le souvenir historique qu'il avait laissé dans cette ville en 1827, à un des voyages de la duchesse de Berry.

Ces mots de *souvenir historique* intriguaient fort Antonine, mais Montarnal avait refusé de satisfaire sa curiosité ; c'était, disait-il, une surprise qu'il lui réservait.

La baronne, selon sa promesse, présenta M. Paul Bourquin à son hôte, et Montarnal et sa fille passèrent avec lui une partie de la journée.

Au dîner, le Radieux déclara que c'était un garçon charmant sous tous les rapports, mais qu'il était fort mal habillé, ce qui lui faisait perdre un bon quart de ses avantages physiques. Les deux jumelles trouvèrent que cette critique était très-juste et la baronne déclara qu'elle en dirait quelques mots à son jeune protégé, à la première occasion.

Antonine, qui avait échangé un signe d'intelligence avec l'abbé pendant que sa tante faisait cette dernière réflexion, prit alors la parole :

« Je vous ferai respectueusement observer, ma bonne tante, dit-elle, que M. Paul a fort peu d'argent à dépenser pour son entretien, et qu'en abordant ce sujet vous pouvez blesser sa fierté et l'affliger.

— Antonine a raison, reprit à son tour Aurore, le pauvre garçon est déjà assez malheureux de vivre comme il vit, sans qu'on lui enfonce une nouvelle flèche dans le cœur ; bast ! il est toujours assez beau pour les naturels de Saint-Aubin, et la veuve Armet voudrait bien l'avoir tout comme.

— Soit ! répliqua la baronne sur un ton rogue ; il m'est fort indifférent après tout que ce garçon reste paysan toute sa vie....

— Pardon ! interrompit Aurore, ne confondons pas ; la coupe de l'habit peut manquer de genre, et elle en manque, je le reconnais ; mais mon jeune ami porte cet habit avec l'aisance d'un gentilhomme déguisé en paysan, ce qui est bien, différent.

— Es-tu de cet avis, Antonine ? demanda la baronne avec un accent malicieux.

— Complètement ma tante.

— D'ailleurs, fit modestement l'abbé, M. Bourquin est un jeune homme très-sérieux qui ne s'occupe absolument pas de ces futilités.

— L'abbé, s'écria la baronne, si vous n'aviez pas vécu toute votre vie dans un trou de taupe, vous sauriez que la toilette, fait la moitié de la valeur d'un homme. »

Sabourdin courba la tête sur son assiette pour cacher l'incarnat qui incendiait ses joues.

« Futilités ! reprit Flora de Chalonnès trois tons plus haut : mais ces futilités-là ont gouverné le monde depuis sa création ! Cherchez dans l'histoire des cours, qui fait l'histoire des empires, et vous y verrez que les plus grands événements politiques ont eu le plus souvent pour cause première une question de toilette !

Les favoris et les favorites n'étaient forts et puissants que parce qu'ils étaient plus élégants, plus coquets, plus jolis enfin que les autres ! Pensez-vous que le duc de Buckingham se serait fait aimer d'Anne d'Autriche, s'il s'était présenté à elle en pourpoint de drap et en bottes ? Antoine ne s'éprit de la belle Cléopâtre et ne répudia pour elle Octavie que parce qu'elle portait de la poudre d'or dans les cheveux, des manteaux de pourpre parfumés au benjoin, et qu'elle buvait des perles à son dessert. Tenez, un exemple intéressant pour vous, l'abbé : Joseph ! Eh bien, il est prouvé aujourd'hui, que Joseph n'éveilla de coupables désirs dans le cœur, de la femme de Putiphar que parce qu'il avait la jambe bien faite et que ses cothurnes de cuir rouge faisaient valoir l'élégance de son pied.

Madame la baronne, je vous supplie, s'écria l'abbé éperdu... Joseph était un saint homme, et il m'est impossible d'entendre.... »

Un long éclat de rire couvrit le reste de sa phrase ; Montarnal se tordait sur sa chaise en trépignant ; quant à Aurore et Antonine, elles regardaient la baronne avec stupéfaction.

« Certainement, et je maintiens mon dire, continua Flore au paroxysme de l'exaltation ; laissons là votre. Joseph, qui était un pétra, et voyons ce qui se passe aujourd'hui, tous les jours, dans la société.

— Oui ! oui ! voyons, cria Montarnal entre deux éclats de rire.

— Vous osez rire, vous ! lui dit alors la baronne en l'enveloppant d'un regard fulgurant et en tendant brusquement le bras vers lui : mais, malheureux ! vous ne voyez donc pas que vous reniez votre palladium. Je n'ai eu ... c'est-à-dire, on n'a eu un sentiment pour vous, que parce que vous aviez le premier tailleur de Paris, et que vous portiez des cravates de satin bleu ! C'est ce qui m'a ... elle se reprit encore et cria à pleine voix : C'est ce qui l'a perdue ! »

Montarnal se pâmait, et le sang lui afflua si violemment aux yeux dans cet accès d'hilarité, qu'un éblouissement vertigineux le fit osciller sur sa chaise.

L'abbé, plus rouge qu'un coquelicot, s'était levé, et il balbutiait ces mots d'une voix étranglée : — Mon caractère ne me permet pas ... je ... je ... par grâce ! madame la baronne ... »

Aurore, qui avait écouté en silence les surprenantes théories de sa sœur, jugea qu'il était temps d'intervenir ; tirant l'abbé par la manche, elle le força à se rasseoir, et dit d'un ton clair et tranchant comme une lame d'acier :

« Calmez-vous, l'abbé ; c'est encore là de l'histoire ancienne. »

Ces mots cinglèrent la baronne comme un coup de cravache, elle sauta sur sa chaise d'un mouvement électrique, et ses prunelles lancèrent deux traits de feu dans les yeux d'Aurore.

Josquin, qui apportait en ce moment le café sur un grand plateau de tôle rouge à étoiles d'or, s'approcha de la baronne et lui dit à l'oreille que MM. Bourquin étaient au salon.

— Faites-les entrer, dit-elle à haute voix, ils prendront le café avec nous.
»

Josquin, après avoir posé sur la table un *cabaret* style Empire, quitta la salle à manger.

Deux minutes après, MM. Bourquin faisaient leur entrée sans aucune annonce.

« Mon cher monsieur Bourquin, dit la baronne en se levant et en allant à leur rencontre, vous êtes bien aimables de venir prendre la café avec nous.... L'abbé, faites une petite place à M. Paul ».

Et, prenant M. Bourquin père par la main, elle le fit gracieusement asseoir à la place qu'elle occupait, entre Montarnal et M. Sabourdin.

Nous dirons bientôt pourquoi l'étoile du soir faisait tous ces frais d'amabilité avec M. Bourquin.

Montarnal et sa fille se penchèrent en même temps d'un mouvement rapide, désireux de connaître ce personnage dont on avait tant parlé.

« Vilain, hein ? » fit Montarnal bas à l'oreille de sa fille.

Il venait de reconnaître l'homme aux lunettes *fumée de londre*, avec lequel il avait fait si mauvais ménage en chemin de fer.

Avant de reprendre place à la table, la baronne fit une triple présentation :

« M. Bourquin, un de nos bons-amis et voisins ; M. de Montarnal, notre neveu par alliance, notre chère nièce Antonine. »

M. Bourquin salua gravement le père et la fille et dit :

« J'ai eu l'honneur de voyager avec Monsieur.

— De Rouen à Malaunay, acheva le Radieux.

— Ah ! fit Aurore : alors la connaissance est toute faite.

— Oh ! toute faite, répéta Montarnal avec un sourire ironique, et, se tournant vers Paul, il lui fit de la main un petit salut amical.

Êtes-vous satisfait de votre tournée, monsieur Bourquin ? reprit Mme de Chalonnès tout en servant le café.

— Très-satisfait, madame la baronne, je vous remercie.

Je comptais vous envoyer un mot ce soir par Josquin pour vous prier de venir dîner demain dimanche avec M. Paul. »

M. Bourquin s'inclina et répondit avec une prétentieuse gravité :

C'est toujours un honneur et un plaisir pour nous, madame la baronne.

— Est-ce que ce n'est pas demain que nous allons à Dieppe ? dit M. de Montarnal en poussant doucement du bout de sa botte le pied de sa fille : mais, si c'est demain.....

— Comment ! fit la baronne, vous nous quittez ?

— Oh ! nous serons de retour à six heures, répondit Antonine.

— Certainement une simple promenade ; dites-moi, Aurore, où pourrions-nous trouver une façon de chariot à louer dans le pays ?

— Il y a le cabriolet du père Plantier, répondit l'abbé.

Oui, dit Paul, ce n'est pas un véhicule bien élégant, mais le cheval est excellent ; si vous le voulez, je puis voir M. Plantier ce soir, et lui demander....

— Mais, interrompit M. Bourquin en s'adressant à son fils, vous savez bien que M. Plantier n'aime pas à prêter son cabriolet.

— Je compte pardieu bien le lui louer, déclara Montarnal ; je n'ai pas l'habitude de demander des services aux gens que je ne connais pas.

— Je me charge de cette négociation, répliqua Aurore en quittant la table. Merci ! monsieur Paul, de votre offre obligeante. Josquin, apportez-moi mon châle que j'ai laissé au salon.

— Oh ! dit ironiquement la baronne, du moment où Aurore se charge de la commission, vous pouvez être certain d'avoir la voiture, le cheval, et le maître par-dessus le marché.

— Cela ne m'étonne pas, riposta Montarnal ; son sac à la malice est toujours plein à crever. Aurore, vous êtes charmante et je vous demanderai en mariage un de ces jours.

Je l'espère bien, répliqua l'étoile du matin en lui faisant une belle révérence. Vous m'accompagnez, l'abbé ?

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, monsieur Sabourdin ? s'écria la baronne en le voyant prendre son chapeau : est-ce que vous êtes malade ?

C'est Mme Pourchel qui désirait ... pour ne pas sortir seule, » bulbutia le pauvre Sabourdin en jetant un regard de détresse sur Aurore.

Elle eut pitié de lui, et, prenant son châle des mains de Josquin, elle dit en sortant :

« Toute réflexion faite, demeurez, l'abbé ; vous marchez comme une tortue. Dans cinq minutes, je serai de retour.

— Ah ça ! reprit l'étoile du soir quand sa sœur eut quitté la salle à manger, quelle lubie vous a donc poussé d'aller à Dieppe demain, mon cher Montarnal ?

— Un souvenir de jeunesse, un souvenir des gardes.

— Ah ! M. de Montarnal est un ex-garde du corps ? dit M. Bourquin avec un mauvais sourire, en s'adressant à la baronne.

— Oui, monsieur, répliqua le Radieux, de la compagnie de Noailles : est-ce que cela vous étonne ?

— Non, dit M. Bourquin tout en mirant le verre d'eau-de-vie qu'il venait de se verser, mais je suis bien aise de l'apprendre. La conversation aurait pu

tourner du côté de la politique, et, comme nos opinions doivent différer complètement, je m'abstiendrai pour ma part.

— Oh ! reprit Montarnal, je suis de très-bonne composition en fait de politique ; et vous, monsieur Paul ? »

Le jeune homme, que ce dialogue aigre-doux embarrassait singulièrement, répondit :

« Je suis, je l'avoue, fort indifférent à toutes ces questions.

— Et à bien d'autres, » ajouta M. Bourquin en manière d'aparté.

Un sourire triste passa sur le visage de Paul, qui se tourna vers l'abbé et échangea quelques-mots à voix basse avec lui.

« Antonine, reprit la baronne, fais-moi le plaisir de préparer dans le salon la table de bouillotte, et de dire à Josquin d'allumer.

— Oui, ma tante. Elle se leva et passa dans la pièce voisine.

— Mon Dieu ! continua Flore, toutes les opinions sont respectables ; il est tout simple que M. Bourquin, qui a reçu une balle dans la jambe en 1830, sur la place du Palais-Royal, ne soit pas un ami des Bourbons.

— M. Bourquin est un héros de Juillet ? demanda Montarnal goguenard.

— On n'est pas un héros parce que l'on a *descendu* quelques gardes royaux...

— Au coin d'une rue ? continua Montarnal ; ce que c'est que le hasard ! j'ai failli entrer dans la garde royale, en 1826 : or, comme j'y serais peut-être resté jusqu'en 1830, j'aurais couru le risque d'être canardé par monsieur votre père, mon cher monsieur Paul. Il est vrai que je me serais prêté de fort mauvaise grâce à cet exercice et qu'avec ma chance proverbiale, j'aurais bien pu le faire fusiller roi de le long d'un mur... Enfin M. Bourquin a *descendu* quelques-uns de mes amis probablement, car j'en avais beaucoup dans la garde ; ils lui ont logé en revanche une balle dans la jambe, ce qui est une maladresse. A tout péché miséricorde, n'est-ce pas, l'abbé ? »

Ayant dit, il se leva et tira son étui à cigares. — Venez-vous fumer un cigare avec moi au jardin, l'abbé ? reprit-il en lui touchant l'épaule.

— Si madame la baronne veut bien me le permettre.

— Vous êtes libre, complètement libre, l'abbé, seulement, comme je déteste la fumée de tabac, vous ne trouverez pas mauvais que je ne vous invite pas à faire ma partie ce soir.

— Je reste ! oh ! je reste ! madame la baronne, dit le pauvre homme, qui retomba avec découragement sur sa chaise.

— Je sais que vous ne jouez jamais, monsieur Paul, reprit-elle ; s'il vous est agréable de descendre au jardin avec M. de Montarnal....

— Pardieu ! s'il lui est agréable, » fit le Radieux à mi-voix.

M. Bourquin fronça le sourcil et jeta un regard oblique sur son fils. Mais celui-ci, après avoir remercié Mme de Chalonnès par un salut respectueux, rejoignit M. de Montarnal, qui l'attendait sur le perron.

Ils marchèrent pendant cinq minutes côte à côte dans l'allée qui bordait la pelouse, sans se dire un mot.

Enfin, l'ex-garde s'arrêta, et, posant une main sur le bras du jeune homme :

« Mon cher monsieur Paul, lui dit-il, je comprends maintenant que vous ne soyez pas heureux, et que vous ne parliez guère. C'est la seconde fois que je me rencontre avec votre père : eh bien ! là, vrai, j'ai peur que la troisième entrevue ne tourne complètement au vinaigre. Du diable si je devine pourquoi, mais il est clair que nous nous détestons à plein cœur.

— Je ne sais que vous répondre, monsieur, dit Paul, j'ignore ce qui s'est passé entre vous et lui pendant cette heure de voyage que vous fîtes ensemble. Et d'ailleurs, il ne m'est pas permis, dans aucun cas, de juger sa conduite. Mon père ne me parle jamais de ses affaires, je suis un étranger pour lui, d'autres vous diraient peut-être un ennemi. Pourquoi en est-il ainsi ? Je n'ai rien fait pour mériter cette injuste et cruelle animadversion. Quant à ce qui vous est personnel, je ne puis douter que ses sentiments vous soient hostiles par ce seul fait que vous avez été dans les gardes du corps, et qu'il a voué une haine implacable aux officiers qui ont fait partie de ces compagnies.

— Voilà qui est curieux !

— Je l'ai souvent entendu dire qu'il n'avait fait le coup de feu en 1830 que parce qu'il avait espéré que les gardes seraient engagés à un moment de la bataille.

— Que diable les gardes lui avaient-ils fait ? se dit le Radieux en forme d'interrogation ; il faudra que j'en touche deux mots à de Jonchère, peut-être pourra-t-il me renseigner. »

Antonine vint les rejoindre en ce moment ; elle passa câlinement son bras sous celui de son père en lui disant :

« Ma tante Aurore vient de rentrer ; le cabriolet de M. Plantier sera à huit heures devant la grille.

— Huit heures ! se récria le vieux beau ; pourquoi pas avant le lever du soleil ?

— Ah ! dit-elle en regardant Paul avec une indéfinissable expression de tristesse et de bonté, c'est que moi aussi j'ai laissé un souvenir là-bas, et qu'il faudra faire du chemin dans la journée pour aller accomplir tous ces pèlerinages.

— Vous comptez quitter bientôt Saint-Aubin, mademoiselle, lui demanda le jeune homme avec une visible émotion.

— Après-demain soir, répondit Montarnal, si toutefois M. Bourquin n'a pas ajouté un ex-garde du corps à sa liste de gardes royaux.

Voyons, reprit-il sur un ton cordial, pendant que nous sommes entre amis, causons en amis. Je ne vous demande aucune confiance, j'en sais assez et j'en ai assez vu surtout pour comprendre. Vous n'êtes pas fait pour vivre au milieu de ces paysans : venez tenter fortune à Paris ; je connais Dieu et diable, et je répons de faire quelque chose de vous.

— Je vous remercie du plus profond de mon cœur, répondit Paul en serrant avec effusion la main qu'il lui tendait, je voudrais pouvoir vous dire : Je suis résolu à en finir avec cette misérable existence que je traîne ici, et j'irai bientôt réclamer cette précieuse protection que vous m'offrez si généreusement, mais je n'ai pas le droit d'en agir ainsi. Placé entre deux devoirs, j'obéis à celui qui est le plus sacré, le plus impérieux.

— Ainsi, dit Antonine, pour obéir à ce devoir, vous vous soumettez à toutes les volontés de votre père ?

— En tant qu'elles n'engageront pas mon honneur, répondit-il fermement.

— Singulier garçon ! pensait Montarnal tout en l'écoutant ; en voilà un qui n'articulera jamais une parole de plus qu'il n'est besoin. C'est incroyable comme il me rappelle mon pauvre Charles ! »

Ils rentrèrent au salon, où les deux jumelles, l'abbé et M. Bourquin, faisaient alors une bouillotte à dix centimes la fiche.

L'abbé était en veine et gagnait dix-huit sous, ce qui lui valait des volées de mauvais compliments de la part de la baronne.

VII. — Souvenirs du bel âge.

Le cabriolet du père Plantier, ferré et solide en bois comme un fourgon du train, roulait à toute vitesse, enlevé par un vigoureux percheron.

A dix heures, Montarnal et sa fille faisaient leur entrée à Dieppe et débouchaient au grand trot dans la rue de la Halle-au-Blé. Après avoir laissé le cabriolet à l'*hôtel Étrangers*, et commandé le déjeuner, l'ex-garde du corps sortit à pied avec Antonine.

Au bout de la rue, près de la mairie, il s'arrêta, examina avec attention la façade d'une vieille maison, et entra avec sa fille dans une grande cour assez mal pavée.

Il alla droit à un perron de quelques marches, et montra à sa fille un petit pied d'enfant ou, pour mieux dire, une petite semelle gravée en creux sur une des marches, au-dessus de l'inscription suivante :

SON PREMIER PAS FUT POUR DIEPPE, ET POUR DIEPPE UN BIENFAIT.

« Voila le souvenir ! dit-il.

— C'est un pied d'enfant, mais la légende n'explique pas à quel illustre personnage il appartenait.

— C'est le pied de la fille de la princesse Caroline de Naples, duchesse de Berry ; de Mademoiselle, aujourd'hui duchesse de Parme. Cette inscription commémorative rappelle l'arrivée à Dieppe de la jeune princesse Marie Thérèse, le 4 septembre 1827.

Elle n'avait alors que huit ans, et c'était bien la plus charmante enfant du royaume ; Mme de Berry, sa mère, était descendue avec elle dans cette maison qui appartenait à M. Olivier Quenouille. La duchesse, qui m'aimait beaucoup, comme tu sais, avait voulu que je fusse du voyage, et le jour où notre hôte consacra le souvenir du séjour à Dieppe de ces deux illustres voyageuses, ce fût moi qui traçai avec un crayon le contour du soulier de la jeune princesse ... un adorable petit soulier de maroquin rouge, orné d'une boucle d'or émaillée.

C'était son premier voyage, et l'inscription relate ce fait historique ... elle faisait son premier pas hors de la capitale. Quant au bienfait, il s'explique, de reste : depuis 1824 que la duchesse venait prendre les bains de mer sur cette plage avec l'élite de la cour, ces bons Dieppois faisaient des affaires d'or et la ville était en fête pendant trois mois. Hélas ! continua-t-il en soupirant, la mousse tapisse les marches, le temps a usé l'inscription, dont il ne restera plus trace dans quelques années ! L'histoire vieillit encore plus vite que les hommes.

— Ce qui est très-consolant, dit Antonine.

— Oui, fit le Radieux, tout en caressant sa barbe. Son regard se porta de nouveau sur l'inscription et un sourire malicieux retroussa les angles de ses lèvres ; il reprit en se fouettant le mollet de sa canne :

Figure-toi que cette bonne duchesse avait alors au nombre de ses femmes une Florentine, qui était bien la plus adorable créature que j'aie jamais vue... Des yeux de velours ; des cheveux qui lui pendaient jusqu'aux talons, et des dents... à croquer trois héritages... Elle se nommait Fenella... Je ne sais pas comment cela se fit, mais un soir...

— Mon père ! dit Antonine, qui voyait poindre une de ces confidences amoureuses qu'il *détaillait* avec un peu trop de complaisance.

— C'est juste, dit-il, tu n'as pas besoin de savoir... C'était une fine mouche ; malgré l'aventure elle se fit enlever par un Anglais millionnaire qui l'épousa... A présent, allons déjeuner. »

Le souvenir de la belle Fenella l'avait mis en si joyeuse humeur, qu'il ne s'aperçut pas que sa fille hâtait de telle sorte le service des garçons d'hôtel, qu'ils déjeunèrent en moins d'une demi-heure.

Quand il eut achevé de boire son café, Antonine lui dit en lui présentant sa canne et son chapeau :

« C'est à mon tour de prendre le commandement de l'expédition. Nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons être de retour à Saint-Aubin pour le dîner.

— Je me moque bien de Saint Aubin, » répondit-il en allumant un cigare.

Ils remontèrent en voiture, et Antonine, qui avait bien remarqué le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Pourville, donna à son père toutes les indications nécessaires.

« Du diable si je sais où tu me conduis, s'écria le Radieux lorsqu'ils furent engagés dans le chemin creux de Caude-Côte, et quelle idée tu as de nous faire escalader de semblables rampes.

— Je veux vous faire voir un paysage d’Écosse, répondit-elle : vous ne connaissez pas l’Écosse, mon père ?

— Non, et toi ?

— Moi non plus, mais M. Sabourdin, qui y est allé m’a affirmé que cette plage était la reproduction exacte des côtes du comté d’Argyle...

— Aimerais-tu à voyager ? reprit Montarnal après un silence.

— Beaucoup, mon père.

— Alors tu t’entendrais parfaitement avec mon ami Duplessier.

— Je me souviens que vous m’avez dit qu’il avait visité une bonne partie de l’Europe. Mais il doit se reposer maintenant de ses longues excursions.

— Le comte n’est pas si vieux, répliqua vivement Montarnal.

— Il est encore bien conservé, mais cela ne l’empêche d’avoir soixante ans sonnés et carillonnes depuis longtemps.

— Eh bien, ma chère, je puis t’affirmer, moi qui viens de passer un mois avec lui, qu’il est plus jeune que tous ces petits messieurs qui venaient t’inviter à danser au dernier bal de Mme de Valroy. Il ne faut pas se le dissimuler, la race humaine décline chaque jour, et la jeune génération est rachitique, atrophiée, abominable enfin.

— Je m’occupe fort peu de la jeune génération, reprit Antonine, mais, puisque vous me parlez de ce bal de Mme de Valroy, où se trouvait aussi le comte Duplessier, je vous avouerai franchement, que toutes les jeunes filles s’amusèrent fort de ce digne gentilhomme, qui ne pouvait s’incliner pour saluer, tant il était sanglé dans son corset.

— C’est une indigne calomnie ! jamais Duplessier n’a porté de corset ; une ceinture tout au plus...

— Avec busc d’acier, baleine et élastique,... enfin il fit une grimace si comique en se baissant pour ramasser l’éventail de Mlle de Chivray...

— Mlle de Chivray est une sottise ! répliqua Montarnal.

— Que nous avons cru un instant qu’il ne pourrait plus se relever.

— Tous les anciens cavaliers ont des rhumatismes ; moi je suis une exception.

— Voyons, ne vous mettez pas en colère et laissons en repos ce pauvre M. Duplessier, qui, à part le ridicule....

— Ridicule ! s’écria le Radieux, Duplessier ridicule ! mais toutes tes pécores d’amies qui le trouvent ridicule, seraient ravies d’être demandées en mariage par lui et de devenir comtesse Duplessier, malgré son corset et ses rhumatismes.

— Oui, dit Antonine avec ce joli sourire des yeux dont nous avons parlé en esquissant son portrait, en temps de révolution, pour arracher leur père à l'échafaud ; ou, comme dans les romans, pour sauver l'honneur du négociant intègre et malheureux.

— Eh bien ! tant pis pour ces demoiselles et ... pour toi !

— Comment ! pour moi !

— Je te croyais meilleur goût que cela, je me suis trompé.

— Je ne puis supposer que vous ayez jamais eu la pensée ... Oh ! non, ce serait par trop drôle ...

— Quelle pensée ?

— De me voir comtesse Duplessier ?

— Moi ! fit-il subitement interloqué.... En tous cas, je doute que tu trouves jamais un parti aussi riche.

— Alors vous aviez songé à ce mariage ? dit-elle en tournant la tête vers lui et en fixant ses prunelles brillantes sur son regard qui errait sur la campagne.

— Un peu, répondit-il avec une indifférence affectée : tu es en âge de te marier, et il est tout naturel que je pense à te choisir un mari dans les meilleures conditions d'honorabilité et de fortune.... Tu ne peux douter de ma sollicitude ; c'est une chose grave que le mariage, et l'on ne saurait trop bien connaître l'homme auquel on donne ce que l'on a de plus cher au monde.

— C'est parce que je ne doute pas de votre amitié, mon père, dit-elle d'une voix légèrement émue, que je vous supplie de ne plus me parler de ce projet de mariage. Il est impossible que vous ayez cru sérieusement que je consentirais à devenir la femme d'un vieillard.

— Je n'ai jamais eu l'intention de te marier de force, se récria-t-il, d'autant plus que tu as une fortune personnelle et que je n'ai rien à te donner, moi. Tu es donc parfaitement libre de refuser ou d'accepter les prétendants de mon choix, tout comme je serai libre d'agréer un jour ou d'envoyer promener le jeune et joli monsieur que tu auras remarqué, et qui viendra sur ton aveu me demander ta main.

— Vous ferez selon votre conscience, et je vous obéirai alors avec la plus entière soumission. »

La façon dont elle avait accentué le mot alors n'échappa pas au Radieux, mais il ne répliqua pas. Il s'attendait, à vrai dire, à voir la demande de son ami Duplessier rejetée sans appel, mais comme le fait lui était en résumé

assez indifférent, il se disait, pour demeurer en paix avec cette conscience qu'Antonine venait d'invoquer :

« Je suis en règle avec le comte, et il n'aura rien à me reprocher ; quant à ma fille, comme il est plus avantageux pour moi qu'elle reste demoiselle, j'aurais mauvaise grâce à la marier contre son gré ; il ne faut pas se dissimuler que Duplessier est fort ankylosé, et que son corset lui donne la roideur d'un mannequin de tailleur. »

Comme ils terminaient cet entretien, le cabriolet descendait la côté de Pourville.

Montarnal confia le cheval à la garde d'un vieux pauvre assis à la tête du pont, et il suivit Antonine, qui courait déjà sur le banc de galet.

La mer, complètement basse et unie comme un miroir, découvrait au loin ; elle venait étaler avec un doux murmure ses longues rides blanches sur la plage.

La rivière, divisée à son embouchure en plusieurs petits ruisseaux, courait vers l'Océan en faisant entendre un clapotement argentin.

Montarnal n'eut pas fait vingt pas sur le galet qu'il s'arrêta tout net et appela sa fille à pleine voix. Il était chaussé d'élégantes bottines vernies et ne voulait pas risquer de les déformer en marchant sur ces affreux cailloux qui s'éboulaient sous ses pas.

Mais Antonine était trop loin pour l'entendre. Franchissant comme une gazelle les ruisseaux de la Scie, tout au bas de la plage, elle semblait chercher à s'orienter. Lorsqu'elle eut trouvé la place du souvenir qu'elle venait revoir, elle se baissa, ramassa deux beaux galets polis et brillants, et les mit dans sa poche.

Cinq secondes après, elle était auprès de son père, qui lui criait à dix pas d'un ton goguenard :

« Il est joli, ton souvenir d'Écosse, je t'en fais mon compliment ! et c'est pour me montrer ces tas de cailloux et ces deux vilaines falaises, que nous venons de faire cette partie d'ornières et de cahots, de manquer dix fois de couronner le pur-sang du père Plantier !

— Comment, dit Antonine, les joues rouges et les yeux brillants, Vous ne trouvez pas la sauvagerie de cette nature admirable ?

— J'ai vu cent fois mieux que cela à l'Opéra, sans me massacrer les pieds.

— Bien vrai, père, reprit-elle d'un ton chagrin, vous ne trouvez pas ce tableau imposant ?

— Du diable, si l'on peut voir quelque chose d'imposant dans un banc de silex et une mer vert bouteille, plate et muette.

— Oh ! elle n'est pas toujours ainsi, fit-elle en secouant la tête.

— Bien heureusement pour elle.... Ce serait à en dégoûter les poissons.

— Alors je suis bien fâchée de vous avoir fait faire cette excursion ; et posant câlinement sa petite main sur son bras, — dites-moi que vous ne me garderez pas rancune.

— Certainement non ; seulement ne restons pas là, plantés comme des pingouins sur un îlot.

— Il n'est pas tard et nous aurons encore le temps de nous promener à Dieppe.

— Ce sera toujours plus amusant, » fit-il, en époussetant avec son mouchoir la poussière qui ternissait le vernis de ses bottines.

De loin ils virent le vieux pauvre qui causait avec un homme enveloppé dans un manteau gris.

Quand ils arrivèrent auprès du cabriolet, Antonine porta rapidement son mouchoir à son visage pour voiler ses traits ; elle venait de reconnaître dans l'homme au manteau gris, le douanier qui leur avait donné l'hospitalité après leur accident.

Lui aussi l'avait reconnue, et au moment où elle posait sa bottine sur le marchepied du cabriolet, il lui dit en touchant sa casquette :

« Ça va tout à fait bien, mademoiselle, à présent ; vous avez voulu revoir la place ... je comprends ça ; la mer n'est pas méchante aujourd'hui ; vous pouvez tout de même dire que vous devez un fameux cierge au jeune homme et à M. l'abbé ; s'ils n'avaient pas eu l'œil à la manœuvre et les bras solides ; vous ne seriez jamais revenue vous promener par ici.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Montarnal en interrogeant tour à tour du regard sa fille et le douanier.

— Je vous conterai cela tout à l'heure, mon père, dit-elle complètement troublée.

Ah ! monsieur est votre père ? reprit le douanier ; faites excuse ! Eh ben ! monsieur, si vous aviez vu la chose, j'ose dire que ça vous aurait secoué le cœur, et ferme.... Ça n'a pas duré dix secondes, mais une troisième lame de plus, et crac ! fini ! »

Se retournant alors vers Antonine, qui était remontée dans le cabriolet, il ajouta :

« Le jeune homme avait tout de même la tête fendue ; faut croire qu'il va bien à présent.

— Oui, je vous remercie, » répondit-elle à mi-voix

Une expression de mécontentement se peignait sur les traits de Montarnal, qui ne dit pas un mot, monta à son tour dans le cabriolet, jeta deux francs au pauvre et fouetta le cheval.

Lorsqu'ils eurent gagné le sommet de la côte de Pour-ville, l'ex-garde du corps dit à sa fille d'un ton sec :

« Je n'aime les cachotteries, tu le ... vous le savez.... Qu'est-ce que cette histoire à laquelle je n'ai rien compris, sinon que vous avez couru un grand danger ? »

Antonine lui conta aussi rapidement et aussi simplement qu'elle put ce qui s'était passé.

« Je suis le premier coupable, répondit le vieux beau lorsqu'elle eut terminé son récit ; je n'aurais pas dû vous laisser venir seule à Saint-Aubin. Je conçois que vous ne vous soyez pas empressée de me parler de cet événement, mais je te prie une autre fois d'en agir un peu plus franchement avec moi.

— Je reconnais que j'ai eu grand tort de vous cacher cet événement, dit-elle en courbant la tête pour qu'il ne vît pas les larmes qui coulaient sur ses joues ... j'ai craint que vous ne vous mettiez en colère en arrivant... Je vous aurais tout dit à Paris, oh ! bien certainement.

— Voyons, ne pleure pas ; est-ce que je te gronde ?... Pardieu ! il est tout simple que je ne sois pas flatté d'apprendre que tu as failli te noyer.... Enfin c'est bien heureux que M. Paul soit arrivé à temps et l'abbé aussi. Il faudra pourtant que je leur parle de cela ayant mon départ ; c'est bien le moins que je les remercie.

— Oh ! oui, par exemple ; d'autant mieux que c'est encore M. Paul qui m'a conduite, je veux dire qui m'a portée chez mes tantes, lorsque je me suis foulé le pied en descendant de wagon à la station.

— Comment ! encore un accident ! s'exclama le Radieux.

— Oh ! pas grave, celui-là.

— Et M. Paul s'est encore trouvé là tout à point pour te sortir d'embarras, comme dans les romans dont tu parlais ? »

Elle ne répondit pas et baissa la tête.

« Eh bien, mais tu as eu pas mal de mésaventures comme cela en un mois, » continua-t-il sur un ton railleur.

Antonine continua à garder le silence, et Montarnal, après avoir ajouté encore quelques réflexions plaisantes sur M. Paul, passé à l'état de jeune Cid, reprit le sujet de sa conversation du matin : Mme la duchesse de Berri et sa cour, la belle Fenella et ses galantes équipées.

Comme il poussait beaucoup le cheval, ils mirent fort peu de temps pour revenir.

Montarnal voulait dîner à Dieppe, mais Antonine lui fit observer que ce serait faire une grave injure à ses tantes que de ne pas rentrer dîner à Saint-Aubin, devant partir le lendemain.

« Puisqu'il le faut, dit-il en soupirant, résignons nous... C'est égal, nous aurions joliment mangé à l'*Hôtel Royal*.

— Consolez-vous, reprit Antonine, je sais que ma tante Aurore a eu hier une longue conférence avec la cuisinière, au sujet de deux plats fins commandés tout exprès pour vous.

— Leur cuisine n'est pas mauvaise.... Si encore l'affreux M. Bourquin avait pu être empêché ... cet homme-là m'est odieux ! Enfin je tâcherai de me souvenir que son fils a mérité toutes sortes de médailles de sauvetage sur terre et sur mer. »

VIII. — Conseils d'un père à sa future belle fille.

M. Bourquin, qui mettait toujours en pratique cet axiome : *Il vaut mieux faire envie que pitié*, avait dit à la baronne qu'il était très-satisfait de ses affaires, mais cette assurance était loin d'être sincère. Il rapportait des nouvelles désastreuses de sa tournée. Les deux spéculations sur lesquelles il tablait depuis un an manquaient simultanément et menaçaient de le ruiner complètement.

Exaspérée par les dédains de Paul et les propos moqueurs des gens de Saint-Aubin, qui pariaient que le gars tiendrait bon dans sa résolution, Mme Armel s'était juré qu'elle serait la femme du fils Bourquin, coûte que coûte.

Or, Bourquin, qui savait quels orages grondaient dans le cœur de la belle veuve, était allé lui rendre visite le lendemain de sa rentrée à Saint-Aubin, décidé à jouer cartes sur table avec elle.

C'était un marché mais un marché dans lequel l'homme d'affaires donnait à la partie contractante des facilités d'une étrange nature.

« Voyons, madame Armet, dit-il avec un indéfinissable sourire, après que la veuve lui eut conté que Paul était de plus en plus froid avec elle, voyons, parlons comme deux bons amis ! Vous savez que j'ai de l'affection pour vous, et que je ne suis pas un lourdaud comme tous ces paysans qui clignent de l'œil en vous tirant leur chapeau ; je comprends les choses, moi, et ne me pose pas en saint de cire. Vous étiez mariée à un homme toujours malade, une manière d'infirme éreinté, qui n'avait que le souffle faut pas s'étonner qu'une belle fille qui a le sang riche s'amuse un brin dans ces conditions-là.... La nature parle, que diable ! Le pauvre Jérôme Armet est parti à cinquante ans : or, comme vous étiez libre, à l'âge où une femme ne peut pas rester toute seule ... vous avez fait ce qui vous convenait de faire, en vous moquant des propos des vieilles pimbêches qui, n'ayant plus de dents pour croquer la noisette, ne veulent pas que les jeunes aillent au bois. C'est-y pas un grand crime ?... Je sais bien, reprit-il-après un temps, et tout en fixant son regard sur la fermière, qui l'écoutait le front penché, tout en faisant tourner ses bagues dans ses doigts, je sais bien qu'il y a dans le pays des pères qui n'oseraient point risquer leur fils, malgré vos écus ; mais moi, je vois les choses autrement.

— Ah ! dit-elle en relevant sur lui ses prunelles sombres, qui avaient alors une expression moqueuse et provoquante ... et pourquoi ça, monsieur Bourquin ?

— Parce que j'ai mes idées sur le mariage. En donnant à mon fils la plus belle femme du pays et une des plus riches, je fais mon devoir de bon père ... le reste le regarde ; tant pis pour lui, s'il n'est pas ce qu'il doit être ; tant pis pour vous, si vous ne savez pas le dresser dès le commencement ! C'est un beau et solide gars, celui-là, et il ne sera pas toujours comme une carafe d'orgeat, allez !

— Faut espérer que non, ça ne serait pas gai tout d'même, dites donc ! reprit la belle fermière avec un sourire qui mit à découvert une double rangée de petites dents blanches et serrées. Oui, faudrait pas avoir de chance de tomber sur un second Jérôme Armet.

— Diantre non ! répliqua l'homme d'affaires tout en puisant dans sa tabatière de corne ; car ça se passerait alors tout comme du temps de votre défunt ... et que vous auriez raison, pardine ! de ne pas vous gêner.

— Oui, mais celui-là serait moins commode.

— Lui ! fit Bourquin avec un petit rire nerveux accompagné d'un brusque mouvement d'épaules... Une femme tant soit peu rouée lui ferait compter les étoiles en plein midi. Réglez-vous là-dessus pour votre gouverne, ma petite.

— Ah ça ! dit-elle en se levant et en allant se planter devant lui, savez-vous que vous êtes un drôle de papa, monsieur Bourquin ! Vous parlez comme si vous souhaitiez que votre fils soit un jour ... ce que vous savez bien.

— Moi ! fit Bourquin en pâlisant.

— Oui, et il ne faut pas être bien futée pour comprendre la chose.... Pourquoi donc que vous détestez comme ça vot'garçon ?

— Madame Armet ! répliqua l'homme d'affaires avec un air de dignité blessée.

— Après tout ... c'est votre affaire, et je n'ai pas besoin de savoir pourquoi ça se passe comme ça chez vous ... Seulement je vous dis : faudrait pas compter sur moi pour faire de la peine à Paul ; je ne suis pas méchante, voyez-vous ? et si je veux être sa femme, c'est pas pour le rendre malheureux. Je n'ai pas été éduquée, moi, et quand le pied m'a glissé... C'était pas pour le plaisir de mal faire. Sans vanterie, monsieur Bourquin, j'suis encore la plus belle femme du pays ; eh ben, à moins que votre

fiéraud de fils soit en bois, je vous réponds qu'il sera amoureux de moi au bout de huit jours de ménage ... et solidement encore.

— Je n'en doute pas, madame Armet, et c'est ce que je lui souhaite de tout mon cœur, pour le mal que je lui veux ; ajouta-t-il avec un sourire faux.

— A la bonne heure ... quant à l'affaire qui vous occupe, mon petit père Bourquin, je m'en charge ; vous aurez les fonds que vous m'avez priée de vous prêter pour votre échéance. Le marquis de Merville, votre client, vous les comptera en beaux écus sonnants.

— Comment cela ? fit Bourquin étonné.

— Dame ! reprit-elle, le marquis a envie de mon bout de futaie qui fait enclave dans son bois ; voilà deux ans qu'il me propose vingt mille francs de ces manches à balais, et que je me fais prier.

— Eh bien ?

— Eh bien, comme il vous a dit de m'en offrir quarante mille pour en finir ... vous garderez pour vous quinze mille francs en me faisant quatre billets payables en deux années, avec intérêt à 9 du cent, et l'affaire sera bâclée.

— Ah ! vous saviez ! répliqua Bourquin en se mordant les lèvres ...

— Depuis six mois l'intendant du marquis me fait la cour, et je l'ai laissé marcher pour savoir.

— Alors c'est convenu ... comme ça, madame Armet.

— Les écus après la noce, s'entend.

— Après la noce, » répéta Bourquin en reprenant son chapeau.

Elle inclina sa tête sur son épaule gauche et lui dit en lui tendant son cou brun et fort :

« Embrassez-moi, papa Bourquin. »

Bourquin s'exécuta de la meilleure grâce du monde, et remarqua que la peau de sa belle-fille avait ce parfum naturel de violette qui est le signe certain d'une grande ardeur de sang.

Il rentra chez lui la tête basse, les sourcils froncés. Il avait compté n'offrir que vingt-cinq mille francs de l'enclave.... C'était d'une part quinze mille francs que lui faisait perdre l'amoureux intendant, et d'autre part, Mme Armet ne lui prêtait que la moitié de la somme dont il avait besoin.

Cependant son humeur chagrine se dissipa promptement, et lorsqu'il s'assit à son bureau pour fouiller dans des liasses de papier timbré, un sourire sinistre vint tout à coup illuminer son visage.

« Oui, dit-il en suspendant pour un instant son travail, cette créature est admirablement belle ! il est impossible que ses sens ne parlent pas.... Il l'aimera par les sens, le plus implacable de tous les amours ; il sera jaloux du passé et il subira les mêmes tortures, les mêmes angoisses.... Maurin, son dernier amant, celui qu'elle a le plus aimé, est placé à Rouen, je le ferai revenir à Saint-Aubin... »

Tout en parlant, son regard devenait torve et sa main se crispait en s'étendant dans le vide, comme pour broyer un être invisible.

La porte s'ouvrit et Paul entra.

Bourquin se leva brusquement, et, marchant à la rencontre de son fils, il lui expliqua d'une voix brève et en quelques phrases ce qu'il attendait de lui.

« Mon père, répondit Paul avec fermeté, je travaillerai comme un manœuvre, s'il le faut, pour vous aider à payer ce que vous devez. Je vous donnerais ma vie avec joie, si ce sacrifice pouvait vous sauver ; mais je ne vous abandonnerai pas mon honneur pour en trafiquer.

— Monsieur ! l'interrompit Bourquin, frémissant de colère.

— Pour la dernière fois, je vous déclare que je ne veux pas devenir le mari d'une créature indigne.

— Misérable ! » s'écria l'homme d'affaires en saisissant un bâton de cornouiller posé près de son bureau, bâton oublié là par quelque paysan.

Paul para le coup de son bras gauche, et lui serra le poignet avec tant de force, que ses doigts bleurent autour des ongles et que le bâton roula à terre.

Les deux hommes se regardèrent face à face pendant deux secondes, les prunelles flamboyantes, les lèvres tremblantes.

« Vous me faites mal, vous me faites mal ! » répéta par deux fois Bourquin d'une voix sourde.

Paul lui lâcha le poignet, et posant le pied sur le bâton, il dit en contenant la colère qui gonflait les veines de son front :

« Enfant, vous m'avez frappé lâchement et sans pitié, et je suis souvent resté huit jours au lit, meurtri, sanglant, moulu.... C'est un miracle que je ne sois pas estropié aujourd'hui. Un soir, dans un accès de folie furieuse, vous m'avez jeté, la tête la première, dans la cheminée de la cuisine sur un chaudron de lessive bouillante. ... Ma chair s'en est allée par lambeaux, collée à mes habits. Pendant quarante jours, j'ai souffert les tortures des

damnés, et, joignant mes pauvres mains brûlées, je priais le bon Dieu de me reprendre avec lui. Je n'avais que huit ans alors et j'étais déjà las de la vie !

— Eh bien, après ? s'écria Bourquin en se croisant les bras, est-ce qu'un père n'a pas toujours le droit de corriger son fils ?

— Ah ! Vous appelez ça corriger.... La loi, que vous devez bien connaître, qualifie autrement ces actes là et les punit sévèrement. Enfin, si je suis vivant, ce n'est pas de votre faute, ajouta-t-il avec un sourire amer.

— Où voulez-vous en venir avec toutes ces histoires-là ?

— Je veux que vous n'ignoriez plus que je sais depuis longtemps pourquoi vous m'avez exécré depuis le jour de ma naissance. »

Devant ce regard brillant qui le perçait comme l'épée flamboyante de l'Archange, Bourquin recula jusqu'à son bureau et se laissa tomber sur son fauteuil.

« Vous vous étiez tellement habitué à me traiter comme un esclave, comme un chien, que vous n'avez pas compris qu'il fallait que l'homme eût un motif bien puissant pour supporter ce que l'enfant avait subi.

— Et quel motif ? dit Bourquin avec une hésitation inquiète.

— Je ne puis m'expliquer là-dessus ; je me suis résigné à tout parce que je devais tenter de vous faire oublier les torts d'une autre.... Vous êtes resté implacable ! A présent, je suis à bout de force et de patience, oui, de patience. Dieu nous jugera un jour ; je ne veux plus de ce pain que je ne gagne pas, et de ces violences que je n'ai jamais méritées.

— Dis-moi seulement comment tu as su ... demanda Bourquin en l'observant attentivement ... comment tu as su que j'avais le droit de te haïr ?

— Vous avez laissé mourir à la prison de Clichy un pauvre diable qui avait été le compagnon de votre jeunesse, et plus tard votre associé dans les affaires...

— Brunet ! dit Bourquin en fronçant le sourcil.

— Oui, M. Brunet qui m'a fait appeler la veille de sa mort pour me dire tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait appris.

— Le misérable !

— Monsieur, reprit Paul, ma mère n'est pas morte d'une pleurésie, comme vous me l'avez dit ; elle est morte des suites d'un coup violent qu'elle reçut dans la poitrine. Vous saviez cela, n'est-ce pas ? »

Livide de colère, Bourquin se souleva à moitié sur son fauteuil et répliqua d'une voix sourde :

« Oui, je savais cela !

— La mère et le fils ont assez expié, je pense, poursuivit le jeune homme avec un calme effrayant.

— Allons ! assez ! assez ! cria Bourquin en se redressant de toute sa taille. Oui, je te hais, je te hais avec fureur, parce que tu es son vivant portrait à lui, et que je ne lui ai pas arraché le cœur de la poitrine. Il y a longtemps que j'aurais pu te chasser de cette maison, mais je t'ai gardé pour te torturer ; j'espérais que le désespoir te prendrait un jour, et que tu te ferais sauter la cervelle..... N'ayant pu te voir râler ton dernier souffle, j'ai voulu te déshonorer en te mariant à une femme perdue, mais belle et sensuelle.... Ah ! c'est cela qui t'aurait fait souffrir, misérable ! »

Un terrible éclat de rire brisa sa voix pendant quelques secondes ; puis il reprit en grinçant des dents :

« Qui, je suis méchant, autant que laid, et je fais peur et je fais pleurer.... Comme les bêtes venimeuses, je mords dans l'ombre. Niais ! va ! tu parles de travailler de tes bras, de sacrifier sa vie ! Pour elle, je me suis écrasé sous la peine comme un bœuf de labour j'ai brûlé mon sang dans les veilles ; tiens, j'aurais cru en Dieu pour elle ... et tu connais l'histoire, toi ... et tu sais ce que fit cette femme, ta mère, ton exécration mère !

— Vous n'avez, plus le droit de la maudire, dit Paul, le bras tendu vers lui ; vous vous êtes fait son juge et son bourreau !

— Finissons-en.... Aussi bien il vaut mieux pour tous les deux que la mine saute aujourd'hui ; et il ajouta entre ses dents : J'aurais pu avoir la main malheureuse à la chasse.... Prends ce qui t'appartient et va-t'en, va-t'en sans tarder !

— Rien ne m'appartient dans cette maison, » répondit Paul.

Comme il allait franchir le seuil de la porte, il hésita et dit d'une voix émue :

« Si amère que vous m'ayez rendue l'existence, je ne puis oublier que vous m'ayez nourri, vêtu, abrité ; si jamais vous étiez pauvre ou malade, enfin, si vous aviez besoin d'aide, n'ayez point de fausse honte avec moi, je suis votre débiteur.

— Rien de toi, rien ! sois maudit comme elle ! Adieu !

— Que Dieu vous fasse miséricorde et vous donne l'oubli, » dit le jeune homme en tirant sur lui le battant de la porte.

On chantait les vêpres comme il longeait l'église pour se rendre chez l'abbé. Il entra dans le temple rustique et posa son front contre un des

piliers de pierre, car la fièvre faisait battre ses artères, et ses yeux éblouis ne voyaient plus.

L'abbé, qui, de sa stalle, l'avait aperçu, vint à lui l'office terminé, et lui prit le bras.

Mais il était comme insensible, et sous ses paupières closes ruisselaient de grosses larmes qui tombaient sur les dalles. Quand ils furent dans la chambre du bon abbé, Paul lui dit en se jetant dans ses bras et en l'embrassant :

« C'est fini à présent entre lui et moi !

— Cela devait arriver tôt ou tard, dit M. Sabourdin en poussant un soupir. Je ne suis pas riche, mon pauvre enfant, mais ma maison et ma bourse sont à votre disposition, jusqu'à ce que nous ayons avisé.

— Merci ! répondit Paul en lui serrant les mains. Mais je n'abuserai pas longtemps de votre hospitalité ; j'irai demain à Dieppe, et quand je devrais me faire patron de barque ...

— Nous trouverons mieux que cela, mon cher enfant ; mais j'y songe, vous deviez dîner aujourd'hui avec votre père chez la baronne de Chalonnes.

— Oui, et comme je ne veux pas me trouver avec M. Bourquin, je vous prie de voir ces dames, et de leur dire que je ne puis accepter maintenant leur invitation.... Cela ne les étonnera pas : comme vous, il y a longtemps qu'elles ont prévu cette rupture.

— Et M. de Montarnal et sa fille, demanda M. Sabourdin, faut-il leur apprendre ?...

— J'irai faire mes adieux à M. de Montarnal, qui m'a témoigné le plus affectueux intérêt.

— Enfin, quelle a été la cause de cette brouille définitive ?

— J'ai refusé d'épouser Mme Armet.

— Ah ! je comprends !

— Et vous m'approuvez ?...

— Dame ! je crois qu'il vaut encore mieux qu'elle reste veuve, répondit l'abbé, et Mlle Antonine partagera cet avis.

— Ah ! dit Paul surpris ... elle vous avait parlé de cela ?

— Oui, le lendemain de notre excursion à Pourville. C'est un cœur généreux, un esprit supérieur ; elle vous a bien jugé, et je suis certain que son amitié pour vous est sincère.

— Oui, dit Paul avec élan, c'est un cœur généreux, une âme noble et fière : que Dieu lui accorde tout le bonheur qu'elle mérite ! »

IX. — Où l'abbé joue les confidents de comédie.

Quand M. Bourquin, qui s'était fait attendre un grand quart d'heure, entra dans la salle à manger, en donnant le bras à la baronne, tous les hôtes de la maison savaient ce qui s'était passé entre le père et le fils.

Mme de Chalonne n'avait jamais eu une grande tendresse pour l'homme d'affaires dont elle rétribuait d'ailleurs largement les services ; elle le recevait plutôt par habitude et parce qu'il se mettait toujours de son bord quand elle entamait quelque discussion orageuse avec Aurore.

M. Bourquin n'était pas un champion de la force de Mme Pourchel, mais les rudes coups de boutoir qu'il détachait à l'occasion exaspéraient l'étoile du matin à la grande jubilation de l'étoile du soir.

En revanche, les deux jumelles témoignaient une amitié presque maternelle à Paul.

Pour couper court à toute réflexion, la baronne annonça à ses convives, en se mettant à table, qu'elle venait de recevoir une lettre d'excuse de M. Bourquin fils, qu'un grand malaise obligeait de garder la chambre. Mais l'homme d'affaires comprit tout de suite qu'ils savaient ce qui s'était passé.

Montarnal et l'abbé firent tous les frais de la conversation ; il n'y eut aucun choc entre les deux étoiles.

Quand ils rentrèrent au salon, Montarnal se mit à l'arpenter de long en large avec une visible impatience. Antonine, qui l'observait, dit tout bas à l'abbé :

« Si vous ne faites pas tout de suite une diversion, l'orage va crever. »

Mais le premier éclair brilla avant que le bon Sabourdin ait pu planter un paratonnerre.

« Vous savez, ma chère Flore, venait de s'écrier le Radieux en s'arrêtant tout à coup devant elle, si notre ami Paul s'ennuie par trop à Saint-Aubin, qu'il vienne me voir à Paris ; je me charge de lui trouver un emploi honorable. »

Un sourire ironique plissa les lèvres de M. Bourquin.

« J'ignorais, dit-il, que mon fils voulût se placer ; quoi qu'il en soit, je dois remercier M. de Montarnal de l'intérêt qu'il lui porte.

Ne prenez pas cette peine, répondit l'ex-garde du corps, c'est une question toute personnelle à M. Paul Bourquin.

— Ce qui veut dire que je n'ai pas le droit de m'en mêler.

— Pardon ! je crois que vous comprenez mal, fit l'abbé en intervenant ... monsieur de Montarnal....

— M. de Montarnal dit ce qu'il veut dire, interrompit sèchement la baronne, et M. Bourquin ne saurait trouver mauvais que l'on s'intéresse à son fils.

— Moi ! par exemple ! mais je serais charmé d'apprendre qu'il a été nommé préfet ou ambassadeur.

— Nous savons que vous avez le cœur tendre, monsieur Bourquin, dit Aurore en appuyant sur le mot tendre.

— Enfin, reprit Montarnal, il sera tout ce que nous pourrons le faire.... Dans tous les cas, continua-t-il sur un ton dégagé et impertinent, si on le juge sur la mine, on le jugera avantageusement ; tout le monde ne porte pas cette recommandation là sur le visage.

— Fort heureusement, répondit Bourquin.

— Fort heureusement, comme vous dites, riposta le Radieux ; s'il n'y avait pas de crapauds dans le monde, on n'admirerait pas les colibris.

— Cela est parfaitement juste, s'écria la baronne. Il faut qu'il y ait des crapauds.

— Je n'entends pas grand chose à l'histoire naturelle, dit M. Bourquin, mais j'ai fait quelques études sur l'espèce humaine, et j'ai remarqué avec peine, monsieur de Montarnal, que neuf fois sur dix la tête d'un bel homme renferme une cervelle d'imbécile. »

Montarnal reprit en riant :

« Cette découverte anthropologique a dû bien vous satisfaire, monsieur Bourquin ; auriez-vous expérimenté sur votre fils ?

— Oui, et depuis longtemps.

— Alors, dit Aurore, vous avez dû être bien heureux de trouver en lui ce dixième précieux formant l'exception de votre règle.

— Une exception, en effet, fit-il à mi-voix, une triste exception.

— M. Bourquin regrette que son fils ne lui ressemble pas, c'est d'un excellent père. »

Une teinte livide s'étendit sur le visage de l'homme d'affaires, qui répondit en scandant toutes ses paroles :

« Oui, monsieur, je regrette que mon fils ne me ressemble pas, et il doit le regretter autant que moi pour le moins ! »

Il garda un moment le silence ; puis il reprit d'une voix claire et ferme :

« Nous avons tout l'air de jouer aux propos interrompus depuis dix minutes : à quoi bon ? vous savez ce qui s'est passé entre mon fils et moi. Comme je ne reconnais à personne le droit de juger ma conduite et d'intervenir dans cette question, je vous prie de ne plus me parler de cet homme. C'est à vous que je m'adresse, madame de Chalonnès, et à vous aussi, madame Pourchel ; j'espère encore que cette rupture ne brisera pas des relations d'amitié qui me sont précieuses ; mais, quelles que soient vos intentions, je vous déclare que je veux conserver toute la plénitude de mon droit. Permettez-moi de prendre congé ; je suis encore sous l'impression d'une scène pénible, et j'ai besoin de solitude et de repos.

Au revoir, monsieur Bourquin, » lui dit la baronne, en lui tendant la main.

Il s'inclina profondément devant les deux jumelles, fit un salut général sur le seuil de la porte et sortit brusquement.

« Ah ! mordienne ! s'écria le Radieux, ça n'est pas par là que je l'aurais fait sortir, si nous avions causé cinq minutes de plus. Comment ! baronne, vous osez dire au revoir à ce plat, cuistre, à ce fieffé coquin, à cette bête sale et puante gonflée de venin !

— C'est précisément parce que c'est une bête venimeuse que je ne veux pas être piquée par elle, dit la baronne ; mais soyez tranquille, nous ne lui donnerons pas souvent l'occasion de ramper ici.

— La baronne a bien fait de le ménager, dit alors Aurore ... plus tard, c'est moi qui me chargerai de souffrir cette chenille. »

Montarnal gesticulait au milieu du salon comme un polichinelle en gaieté.

« Non, s'écriait-il, non ! on l'a fait exprès pour moi ! J'ai rencontré des gens bien déplaisants dans le monde, mais jamais, au grand jamais, je n'ai trouvé quelque chose d'aussi exécrablement complet. J'en rêverai ! Ah Dieu ! qu'il doit être doux de casser un bon rotin sur l'échiné d'un singe de cette espèce ! Un singe ! mais les singes les plus affreux sont des amours en comparaison. »

Antonine et l'abbé, qui causaient près de la fenêtre, vinrent alors le prendre par la main et le forcèrent à s'asseoir.

« J'ai toujours eu les nerfs solides comme des cordes de contre-basse, continua-t-il en étendant ses mains crispées : eh bien, ma parole d'honneur ! je crois que je vais avoir une syncope.

— Une syncope ! s'écria la baronne ; vite, Josquin, mon flacon de sel, l'eau des Carmes..... »

Elle prit un écran sur la cheminée et se mit à l'éventer à tour de bras.

Le vieux beau écarquillait en effet des yeux effarés et le sang affluait violemment à ses joues.

Un verre d'eau sucrée et deux tours de jardin le remirent complètement.

Il marchait entre Flore et Aurore, qui cherchaient à lui persuader qu'il ferait une grosse imprudence en repartant le lendemain pour Paris. Antonine et l'abbé les suivaient à dix pas.

« Tout cela est fort malheureux, disait M. Sabourdin en secouant la tête.

— Regrettez-vous que M. Paul refuse d'être le mari de Mme Armet ? lui répondit Antonine avec une vivacité qui surprit le bonhomme.

— Non, pas le mariage, mais la brouille.

— Écoutez, monsieur l'abbé, répliqua Mlle de Montarnal en s'arrêtant tout à coup et en lui serrant le bras : vous aimez M. Paul, n'est-ce pas ?

— Le brave garçon ! J'espère que vous n'en doutez pas.

— Eh bien ! moi aussi, je l'aime !

— Vous, mademoiselle !

— Je l'aime, reprit-elle avec un accent plein de tendresse et en parlant vite, car elle pensait que leur conversation pouvait être interrompue. Je l'aime parce qu'il est bon, qu'il est brave et qu'il souffre ici comme les martyrs, sans se plaindre et sans maudire. C'est une âme noble et fière, un cœur droit et honnête qui n'a pas marchandé entre l'abandon, la misère et le déshonneur. Il faut qu'il en soit récompensé.

— Je suis certainement de votre avis ... mademoiselle, balbutia l'abbé tout tremblant, mais je ne puis guère avec mon ministère....

— Nous partons demain, reprit-elle ; je ne le verrai plus ... dites-lui, je vous en prie, que je ne veux pas qu'il se fasse marin ; qu'il faut qu'il vienne à Paris ... parce que ... les larmes lui coupèrent tout à coup la voix et elle dit tout bas en mettant sa main sur ses yeux : parce que je serais trop malheureuse de ne plus le voir !

— Malheureuse !... dit l'excellent homme d'une voix émue, mais comment voulez-vous qu'il vive à Paris ?

— Vous êtes mon ami, mon bon ami, monsieur l'abbé, continua-t-elle suppliante ; à présent que vous savez tout ... il faut faire encore ce que je vais vous demander. »

Elle fouilla rapidement dans son corsage et en tira un petit portefeuille de velours, qu'elle lui glissa dans la main en la lui serrant de toute sa force....

« La moitié pour vos pauvres, le reste pour lui ; c'est la vie là-bas. Mais qu'il ne sache pas que c'est moi ; je le connais, il refuserait. Cela ne me gêne nullement, allez, je suis riche et maîtresse de ma fortune.

— Il faudra donc que je mente ? dit le pauvre homme d'un ton désolé.

— Vous direz que c'est une dame riche qui vous a remis cet argent pour aider les bons qui souffrent.

— Ah ! j'aime mieux cela, fit-il en poussant un grand soupir.

— Je vous promets que je ferai tout pour qu'il soit heureux comme il mérite de l'être. Mais qu'il vienne ... bientôt, dans huit jours. Pourquoi ne l'accompagneriez-vous pas ?

— Peut-être, répondit-il ; ma santé est bien chancelante à présent ; je souffre souvent du cœur, et Monseigneur lui-même m'a engagé à consulter un célèbre docteur.

— Il faut suivre son conseil ; nous avons un des premiers médecins de Paris ; il vous guérira, j'en réponds. Il vous a dit qu'il nous ferait ses adieux demain ?

— Il ne pouvait manquer à ce devoir.

— Voyez, reprit-elle en lui montrant un petit galet qu'elle venait de tirer de sa poche, j'emporte un souvenir de nos leçons de géologie, de la plage de Pourville. J'ai ramassé ce petit galet là où nous avons failli mourir tous les trois.

— Que Dieu lui accorde tout le bonheur qu'elle mérite ! me disait-il en parlant de vous. Le vœu des bons est toujours entendu de Dieu !

Merci pour mes pauvres, chère enfant ... je vous ai vue pleurer, la charité me faisait un devoir de vous écouter. Ce n'est pas une confidence mondaine que j'ai reçue, c'est la confession d'une âme chaste et grande. Courage et patience, ma fille ! »

X. — Comment une mauvaise créance et un stick de jonc peuvent conduire un bon garçon sur le terrain.

M. de Montarnal et sa fille étaient de retour à Paris depuis quinze jours.

Le Radieux avait repris ses vieilles habitudes ou, pour mieux dire, ses jeunes habitudes. Il passait ses soirées à l'Opéra, la moitié de ses nuits au cercle, et comme il ne faisait jamais jour dans ses appartements avant deux heures, Antonine ne le voyait guère qu'au dîner, quand il dînait chez lui.

Ils habitaient un vieil hôtel de la rue de Varennes, dont le jardin s'étendait jusqu'à la rue de Babylone.

Cette demeure, bâtie sous Louis XV par un des ancêtres de Mme de Montarnal, n'avait plus que l'ombre de sa splendeur passée. L'herbe verdoyait entre les pavés de la cour d'honneur, et les appartements du rez-de-chaussée, démeublés depuis plusieurs années, demeuraient toujours fermés.

A part un beau salon très-richement décoré et orné de deux grands tableaux de Philippe de Champagne, la chambre et le boudoir de Mademoiselle, également fort bien installés, les autres pièces de l'hôtel ne contenaient que des ameublements démodés et mal conservés.

Homme d'extérieur s'il en fut, Montarnal n'avait jamais attaché d'importance à ce genre de confortable.

Après la mort de sa femme, il avait chargé son valet de chambre de cette direction, et cet excellent serviteur avait déménagé petit à petit les pendules, les meubles et les tentures des petits appartements, pour acheter quelques bons morceaux de terre au pays natal ; placement peu avantageux, mais solide.

M de Montarnal ne s'aperçut de ce pillage que deux ans après le départ de cet homme de précaution ; cela le dégoûta des domestiques mâles, et, pour éviter un Charyble en aiguillettes, il tomba dans un Scylla en bonnet de dentelle et tablier.

Les jolies femmes de chambre de M. de Montarnal eurent pendant un an un succès de curiosité dans le voisinage ; mais Automne quitta le couvent un jour, et Lise ; Brunette et miss Betzy, déguerpirent l'une après l'autre dans les vingt-quatre heures.

Depuis leur retour de la campagne, le Radieux accordait à sa fille cette liberté d'action qui est le partage des jeunes filles anglaises. Elle sortait en voiture avec Germaine pour visiter ses anciennes camarades du couvent, et deux ou trois vieilles amies de sa mère.

Dès le lendemain de son arrivée, elle acheta un stéréoscope et trois douzaines de vues de Dieppe et de ses environs, et transforma son boudoir en atelier, afin de reprendre très-sérieusement ses études de peinture à l'aquarelle et au pastel.

L'atelier terminé, elle commença par ébaucher de mémoire une vue de Pourville (marée haute), et les journées étant fort courtes (on touchait aux derniers jours de décembre), elle employa le reste de son temps à échanger une correspondance intime avec sa tante Aurore et son professeur de géologie.

Comme nous avons grand intérêt à savoir ce qui se passait à Saint-Aubin, nous allons prendre tout de suite communication de la dernière lettre de l'abbé.

Voici ce qu'elle contenait :

« Saint-Aubin, ce 22 décembre 1854.

Ma chère demoiselle,

Je vous ai annoncé dans ma dernière lettre que M. Paul Bourquin avait renoncé, selon votre désir, à chercher un commandement de navire ; quoiqu'il doute beaucoup du mérite que vous voulez bien lui accorder, il acceptera avec la plus profonde reconnaissance la place que M. de Montarnal compte obtenir pour lui dans les bureaux du chemin de fer de l'Ouest, si les événements qui se passent en ce moment à Saint-Aubin le lui permettent toutefois.

Il y a eu un rapprochement entre le père et le fils, mais seulement pour une question d'intérêt. M. Bourquin a eu besoin de la signature de son fils sur un acte de vente, et Paul s'est empressé de la lui donner.

Il lui revenait, à ce qu'il paraît, quelques sacs d'écus de l'héritage de sa mère ; mais il a fait l'abandon de cette somme au profit des créanciers qui poursuivent son père à outrance.

Le papier timbré pleut chez l'homme d'affaires ; et comme il a été sans pitié pour les autres, les gens du pays se réjouissent de sa chute et comptent allumer un feu de joie le jour où l'on vendra tout ce qu'il possède encore. Cela est affreux, mais je perds mon latin à prêcher l'oubli des offenses et le pardon des fautes du pécheur.

Les deux créances pour lesquelles on le traque avec le plus d'acharnement s'élèvent ensemble à la somme de cinquante-deux mille francs. Elles appartiennent à un marchand de grains de Vernon et à un jeune homme qui habite Paris, et l'a reçue dans une part d'héritage ; ce jeune homme est le plus impitoyable des deux. Paul, qui s'afflige profondément de ce désastre, doit aller secrètement à Vernon et à Paris pour tenter d'obtenir du temps et s'engager personnellement, si l'on veut bien accepter sa garantie, ce qui est fort douteux dans sa position.

M. Bourquin ignore cette résolution ; il fait tête à l'orage et parle de se mettre en faillite comme je parlerais d'une promenade d'agrément.... C'est pour lui le port de refuge. Si ce malheur arrivait, je suis certain que Paul ne resterait pas en France, et qu'il prendrait du service sur les bateaux d'un armateur du Havre qui est tout disposé à lui donner un commandement en second.

Vous voyez, ma chère demoiselle, que toutes ces nouvelles sont assez tristes. Mme la baronne de Chalonnès et Mme Pourchel sont en parfaite santé. La trêve est rompue depuis votre départ, mais, comme je suis presque toujours là pour arracher la mèche des bombes et recevoir la mitraille, tout reste dans l'ordre établi.

Je vous prie de présenter mes salutations bien respectueuses à M. de Montarnal et de me rappeler au souvenir de la bonne Mme Germaine.

Votre ami,
l'abbé SABOURDIN. »

« P. S. En faisant de nouvelles fouilles dans le jardin, au-dessus de la carrière de craie, j'ai trouvé un *axis* d'éléphant fossile, mesurant un pied de haut sur dix pouces de large ! Les énormes proportions de cette vertèbre (l'*axis* est la dixième vertèbre cervicale, quelques anatomistes la nomment *epistropheus*) prouvent qu'elle appartenait à un animal ayant environ trente pieds de hauteur sur soixante de longueur. Cette découverte est fort importante, et je compte présenter un rapport sur ce sujet à l'Académie des sciences.

Je souffre toujours un peu du cœur, surtout le matin. Mais comme je n'ai pas le temps de me soigner, je me résigne et j'attends ! »

Antonine avait répondu qu'elle approuvait la démarche de M. Paul auprès des créanciers de son père, mais elle l'engageait à ne les voir qu'après avoir pris conseil de M. Blangy, un avoué fort habile, intime ami de M. de Montarnal.

Paul Bourquin était déjà à Vernon quand M. Sabourdin ouvrit cette lettre.

L'aveu que le bon abbé avait reçu la veille du départ de M. de Montarnal et de sa fille, avait jeté un très-grand trouble dans son esprit : il aimait Paul Bourquin comme il chérissait le fils de sa sœur, un pauvre enfant poitrinaire mort à douze ans. Mais, tout en ayant foi dans la sincérité et la durée de l'affection d'Antonine pour son protégé, il n'entre voyait pas moins tout un monde d'obstacles, d'épreuves et de douleurs, entre le souhait et sa réalisation.

Comment admettre que le bel Alexandre de Montarnal consente jamais à donner sa fille, une héritière de cent vingt mille livres de rente, à M. Paul Bourquin ?

Dans sa haute sagesse et après mûre réflexion, l'abbé se décida à ne rapporter à Paul les paroles d'Antonine que huit jours après son départ, en leur donnant une expression infiniment moins tendre.

A l'émotion du jeune homme il comprit que lui aussi aimait, mais qu'il avait mesuré la profondeur de l'abîme qui les séparait.

Le créancier que Paul allait voir à Vernon, M. Durangel, était un homme tout rond qui faisait plus de tapage que de carnage, comme dit le proverbe.

Il en obtint un long délai, à la condition de payer les frais de procédure et les intérêts de la somme due. Heureux de ce premier succès, Paul reprit le train de Paris le même jour, afin de voir la seconde personne qui faisait poursuivre son père.

Celui-là était un certain M. Léon Delboigne, un de ces gentilshommes du lansquenet qui remuent le carton peint de minuit à quatre heures du matin, dans un cercle de viveurs et de filles.

Ce personnage, qui avait déjà mangé deux héritages, était on ne peut plus mal noté au boulevard Italien : on disait qu'il était de l'école du chevalier Desgrieux en fait de cartes et d'amour, mais on le disait tout bas, car il était de première force à l'épée et d'humeur batailleuse, les soirs où la dame d'atout lui faisait de trop fréquentes infidélités.

Ce chevalier d'aventure n'était jamais visible avant trois heures.

Paul, qui alla sonner à sa porte à onze heures du matin, fut congédié une première fois fort insolemment par un grand escogriffe de laquais, qui lui dit de laisser sa carte et de repasser vers deux heures.

M. Léon Delboigne allait sortir quand Paul Bourquin fut introduit auprès de lui. Après avoir toisé son visiteur des pieds à la tête, il lui dit d'un ton brusque et dégagé :

« Pardieu ! monsieur Bourquin, vous faites bien de m'apporter de l'argent ; j'en ai grand besoin en ce moment.

»

Ce début était fort peu encourageant ; Paul ne se déconcerta pas néanmoins : Mais à la seconde phrase Delboigne l'arrêta tout net.

« Monsieur, dit-il en se croisant les bras et en donnant à son regard mi-clos par de grosses paupières boursoufflées, l'expression la plus impertinente, je veux bien croire que vous n'avez pas eu l'intention de vous moquer de moi ! parce que vous arrivez ... de Saint-Aubin. Mais je trouve votre démarche aussi absurde qu'inutile.

»

Le rouge monta au visage de Paul : il se contint toutefois, comprenant combien sa situation était fausse.

« Monsieur, répondit-il, je vous ai parlé, je crois, avec toute la politesse possible : libre à vous de refuser la proposition que je viens vous faire, mais du moins après m'avoir entendu.

— M'apportez-vous de l'argent ? Non. Alors je n'ai rien à entendre..... Est-ce que vous pensez par hasard que je vais m'amuser à causer avec vous d'affaires contentieuses ? C'est le métier des huissiers, ça.

— Alors, monsieur, permettez-moi de voir votre avoué ou votre huissier.

— Ah ! je vous le conseille ... ils vous recevront bien ... l'huissier surtout ; il a reçu de jolis renseignements sur M. Bourquin.

— Monsieur ! dit Paul en faisant un violent effort pour rester calme.

— Le plus fieffé coquin ... continua Delboigne....

— Monsieur, s'écria Paul en faisant un pas vers lui..., vous insultez mon père !

— Je lui en dirais bien d'autres, s'il était-là. Il m'a volé tout simplement, votre père.

— Vous êtes un menteur et un lâche ! répondit le jeune homme, dont le regard jeta un éclair de fureur.

Delboigne bondit jusqu'à la cheminée, et saisit un petit stick de jonc, mais la réflexion arrêta son bras prêt à frapper.

J'allais faire une école ! dit-il en haussant les épaules : le lâche est celui qui vient insulter l'homme auquel il doit de l'argent ! Sortez de chez moi à l'instant, ou je vous fais jeter dehors par mon domestique.

— Nous nous reverrons ! monsieur, dit Paul tout en regagnant la porte.

— Je ne vous conseille pas de vous trouver sur mon chemin ! repliqua Delboigne en jouant avec le stick qu'il tenait toujours à la main.

— Je vous jure que vous m'y trouverez ! déclara résolument le jeune homme.

— Eh bien, je vous couperai la figure avec cette badine ! » s'écria le chevalier du lansquenet en étendant le bras.

Le bout du jonc effleura l'habit de Paul.

« Je tiens le coup pour reçu ! dit-il d'une voix altérée. Vous me rendrez raison de cette nouvelle insulte, ou je vous cracherai au visage partout où je vous rencontrerai !

— Soit, répondit Delboigne en jetant le stick sur une table : qui touche frappe ! Vous avez le droit de réclamer un coup d'épée. Aussi bien la chose ne compromettra en rien mes intérêts. C'est M. Bourquin père qui est mon débiteur... Je puis faire les choses en conscience avec vous, et je vous promets de soigner mon jeu dans quatre jours. »

Comme Paul faisait un mouvement de surprise, il reprit en pesant sur toutes ses paroles :

« Oui, j'ai dit quatre jours. Je suis attendu demain soir à Orléans pour un rendez-vous convenu depuis un mois ; vous me permettez, je pense, de faire passer mes affaires avant les vôtres. C'est aujourd'hui lundi, jeudi matin je m'occuperai de vous. Mes témoins attendront les vôtres mercredi à midi. »

XI. — De quelle façon le Radieux pratiquait la reconnaissance.

Paul Bourquin se fit aussitôt conduire chez M. de Montarnal. C'était la seule personne qu'il connût à Paris, et qui pût lui servir de témoin.

Il ignorait que ce service est du nombre de ceux qu'on ne rend qu'à ses plus intimes amis.

Le Radieux le reçut très-cordialement, mais, lorsqu'il lui raconta la scène qui venait de se passer chez M. Léon Delboigne, et le service qu'il venait réclamer de lui, l'ex-garde de Noailles fit une grimace des plus significatives en poussant un petit sifflement doux et prolongé.

Il était évident que la mission ne lui convenait nullement.

« Diable ! mon cher, répondit-il, tout en se polissant les ongles avec un grattoir d'ivoire, c'est une grosse affaire ... pardieu ! je comprends que vous ayez relevé l'impertinence de ce monsieur ; et encore, quand je dis que je le comprends.... Enfin, là n'est pas la question. Vous auriez ramassé une querelle au théâtre, à la promenade, avec un rustre quelconque, que l'on aurait pu voir. Mais une question où le papier timbré et les huissiers sont en jeu ... peuh ! Là franchement, mon bon ami, ça n'est pas un service à demander à un galant homme.

— Oui ... en effet ... pardonnez-moi de n'avoir pas songé à cela, dit Paul en courbant la tête.

— Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la marche à suivre ; votre adversaire, qui me paraît en prendre à son aise, vous a demandé quatre jours, c'est bien le diable si vous ne trouvez pas deux témoins dans ce laps de temps. Nous chercherons ensemble.... J'en parlerai à mon ami de Jonchère ... quand il n'aurait seulement que deux caporaux à nous donner ... ces gaillards-là sont toujours solides sur le terrain.... A part la question du pantalon garance, qui pourra paraître un peu singulière aux amis de votre adversaire ... un effronté drôle du reste, mis à l'index de tous les cercles de Paris. Ah ça ! j'espère que vous allez camper un joli coup d'épée à cet Hellène.

— Il est probable que c'est moi qui reviendrai éclopé, si je reviens ! Je n'ai jamais touché un fleuret.

— Comment ! à votre âge ! mais c'est honteux ! mais alors vous allez vous faire embrocher comme un poulet. Vous avez reçu une jolie éducation, je vous en fais mon compliment ! »

Tout en parlant, il s'était approché de Paul et lui avait posé les deux mains sur les épaules, mais le regard à la fois doux et ferme que le jeune homme fixa sur lui l'embarrassa.

« Je ne suis pas trop maladroit, reprit Paul, et si vous consentiez à me donner quelques leçons d'escrime....

— Non, non, pas moi ! répondit Montarnal ; je vous conduirai chez un maître d'armes qui vous enseignera une bonne garde de défense, et deux ou trois attaques que je lui indiquerai. Trouvez-vous à cinq heures au passage de l'Opéra.

— J'y serai.

— Où êtes-vous descendu ?

— A l'*Hôtel de Rouen*, rue d'Amsterdam. »

Comme il allait prendre congé, Montarnal se jeta dans un fauteuil avec un mouvement de colère et en grommelant :

« Que le diable soit de votre visite au Delboigne ! je vous demande un peu quel intérêt vous avez à présent à vous occuper des affaires de M. Bourquin ?

— Je voulais tenter de le sauver de la ruine.

— Bast ! il retombera, toujours sur ses pattes, comme les chats. Vous comprenez bien, mon cher, quel sentiment me fait vous parler ainsi..... Je ne puis oublier que vous avez rendu service à Antonine, quoique, à vrai dire, cette belle équipée de Pourville ne m'ait pas été fort agréable.

— Un accident qu'il était tout à fait impossible de prévoir, dit Paul sur le ton de l'excuse.

— Enfin, Enfin, je ne vous blâme pas. »

La réponse était surprenante, mais Paul était une nature trop simple et trop bonne pour s'en blesser.

M. de Montarnal ne le blâmait pas d'avoir sauvé, sa fille ! Et lui s'excusait de son dévouement ! c'était dans l'ordre de ces deux caractères.

« Je ne sais si ma fille reçoit en ce moment, reprit le vieux beau, mais n'importe, je lui dirai que vous êtes à Paris, et demain vous viendrez dîner avec nous. »

Il allait sonner pour s'informer si sa fille était visible, lorsque Antonine souleva une des portières de la chambre en disant :

« Puis-je entrer, père ? »

A la vue de Paul, un éclair de joie brilla dans ses prunelles.

Paul s'avança rapidement à sa rencontre.

Elle lui tendit la main en lui disant d'une voix affectueuse :

« Je suis heureuse de vous voir, monsieur Paul ; M. l'abbé m'avait écrit que vous viendriez à Paris pour les affaires de monsieur votre père.

— Eh ! mordienne ! il eût mieux fait de rester à Saint-Aubin, s'écria le Radieux.

Je n'ai pas été heureux dans mes négociations, se hâta de dire Paul, en se tournant vers M. de Montarnal et en lui faisant signe de garder le silence.

— Je t'expliquerai cela plus tard, dit-il à sa fille M. Paul viendra dîner demain avec nous ; d'ici là je vais m'occuper de son.... de ses affaires.

— Vous nous quittez déjà ?.... reprit Antonine, ne comprenant rien à ce départ si précipité.

— M. Paul a un rendez-vous important, très-important, à cinq heures, et il ne faut pas qu'il se fasse attendre.

— Mais il est trois heures seulement !

— Trois heures ! déjà trois heures ! palferdine ! s'écria Montarnal. Alors c'est moi qui vais être en retard ; il faut que je passe d'abord chez le général ..., et chez Blangy ensuite. »

Paul comprit que M. de Montarnal prenait un prétexte pour le congédier. Il jeta un regard doux et triste sur Antonine, qui suivait avec un étonnement anxieux tous les mouvements de son père, et il se retira après avoir remercié avec une expansive gratitude M. de Montarnal de son invitation.

Quand la porte du salon se fut refermée sur lui, Antonine se rapprocha vivement de son père en lui prenant les mains, et en le regardant dans les yeux :

« Père, vous me cachez quelque chose ! dit-elle.

— Moi ! Que diable veux-tu que j'aie à te cacher ?

— Vous n'auriez pas congédié si brusquement M. Paul, si vous n'aviez pas craint qu'il ne m'apprît quelque mauvaise nouvelle.... Un malheur ?

— Il n'y a pas d'autre malheur que celui dont il t'a parlé.... Tu es bien gentille d'être venue m'embrasser, mais, je te l'ai dit, je suis en retard.... Avais-tu quelque chose de particulier à me faire savoir ?

Rien, répondit-elle distraitement, et comme une personne qui cherche à rappeler ses souvenirs. Je venais vous dire que Germaine a trouvé dans une chambre de débarras, un beau coffre d'ébène qui me ferait une superbe boîte à aquarelle, si vous consentiez....

— Parfait ! tu n'as pas besoin, je pense, que je te signe un permis pour disposer de ce meuble.

— C'est qu'il est rempli de lettres et de paquets de papiers cachetés.

— Fais jeter toutes ces paperasses dans un carton, je verrai ce que c'est.

— On portera ce soir ce carton dans votre chambre. Merci, père !

— Tiens, je retrouverai peut-être là mon brevet de garde du corps, que j'ai cherché par tout l'hôtel. »

Il fit trois pas vers la porte, s'arrêta, réfléchit une seconde, et revint vers sa fille à laquelle il dit à mi-voix :

« Je ne rentrerai peut-être pas dîner aujourd'hui ; n'en sois pas inquiète ; je vais m'occuper de notre ami Paul. »

Il serra la main de sa fille, qui lui tendait son front, descendit l'escalier en sifflant un air d'opéra, et monta dans son coupé qui l'attendait devant le perron.

« Allons, dit Antonine avec découragement, je ne saurai rien, avant demain.. ».

Après avoir regardé Paul ferrailler pendant une demi-heure à la salle d'armes, Montarnal se fit conduire chez le général de Jonchère, qui l'emmena dîner au *Café Anglais*.

Le Radieux lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait un jeune homme auquel il s'intéressait fort pour une question de duel et de témoins.

« Tu veux que je lui donne deux hommes, lui dit de Jonchère.... Rien de plus facile. Qu'il aille voir demain mon neveu, le capitaine Henri de Jonchère, à la caserne Babylone, il lui trouvera deux gaillards de bonne volonté. Ce soir je préviendrai Henri de cette visite.

— Merci ! répondit Montarnal.

— Est-ce que ce duel te chagrine ? reprit de Jonchère : tu as l'air soucieux.

— Moi ! non. Seulement je suis à peu près certain que mon jeune provincial se fera donner un coup d'épée par son adversaire, qui est un chenapan, et cela m'agace les nerfs.

— Tu sais que sur le terrain les maladroits ne sont pas toujours les plus maltraités.

— Enfin, à la grâce de Dieu ! Je l'ai mis entre les mains de Pons, qui a fait des merveilles en pareille occasion. »

Les deux amis se séparèrent vers neuf heures ; le général entra à l'Opéra-Comique où il devait voir son neveu, et Montarnal alla passer une heure au cercle.

Il était distrait et nerveux, et malgré l'effort qu'il faisait pour chasser de sa pensée le souvenir de Paul, il le voyait toujours l'épée à la main, calme et souriant, comme cet ami auquel il ressemblait tant.

Les fenêtres de l'appartement de Mlle de Montarnal étaient encore éclairées lorsqu'il rentra à l'hôtel.

Il monta chez sa fille.

Assise à l'angle de la cheminée, Antonine, la tête appuyée sur sa main gauche, semblait reposer.

Il s'approcha avec précaution pour ne pas la réveiller en sursaut, mais un léger craquement du parquet lui fit brusquement lever la tête.

A la vue de son père, elle passa rapidement ses deux mains sur son visage, mais il avait vu deux larmes sur ses joues.

« Pourquoi pleures-tu, chère enfant ? » dit-il en l'attirant affectueusement dans ses bras.

Elle ne répondit pas et éclata en sanglots en cachant sa tête sur sa poitrine.

« Es-tu malade ? » reprit Montarnal avec bonté.

Antonine secoua la tête en gardant toujours le silence.

« Alors, pourquoi ce chagrin subit ? Quand je t'ai quittée, je ne t'ai rien dit qui ait pu t'affliger ?

— Oh ! ce n'est pas vous, fit elle tout bas.

— Qui donc alors ? dit-il en jetant un regard autour de la chambre, comme pour y chercher la cause de l'affliction de sa fille.

— Père, reprit-elle d'une voix faible et douce, il ne faut pas me gronder : je ne sais pourquoi, mais je souffre et je suis malheureuse.

— Voyons ! voyons ! dit-il en la faisant asseoir ; cherchons ensemble la cause de ce gros chagrin. »

Il poussa du pied un tabouret, s'assit à côté d'elle et continua en lui prenant la main :

« Désires-tu quelque chose que tu n'oses pas demander ? Tu sais bien que je te laisse complètement libre d'acheter tout ce que tu souhaites. »

Elle releva sur lui ses beaux yeux humides et brillants et répondit :

« Mon père, depuis que je vis auprès de vous, vous avez connu toutes mes pensées et lu dans mon cœur comme dans un livre.

— Regretterais-tu d'en avoir agi ainsi avec moi ?

— C'est parce que j'ai la conscience d'avoir fait ce que je devais que je souffre à présent de manquer de confiance envers vous, depuis notre retour de Saint-Aubin.

— Ah ! fit-il sur un ton sérieux ; ai-je démérité cette confiance, ou crains-tu d'avoir à rougir devant ton père en lui dévoilant ce grand secret qui te trouble si profondément ?

— Je n'ai pas de secret que je ne puisse avouer la tête haute, reprit-elle d'une voix assurée.

— Alors parle franchement ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te rendre heureuse.

— Même s'il s'agissait de renoncer à des idées, à des principes sociaux que vous considérez comme une condition absolue de bonheur ?

— Ma chère enfant, si nous parlons par énigmes, nous n'en sortirons jamais. Dis-moi ce que tu veux, je verrai ce qu'il est possible de t'accorder.

— Eh bien, je voudrais d'abord faire deux parts égales de ma fortune. Je vous donnerais la première en pleine propriété.

— Ce serait un fort joli présent, mais la seconde part me préoccupe plus que la première.

— De celle-là, reprit-elle en fixant sur lui ses grands yeux bleus dont l'expression avait alors une ineffable douceur, de celle-là j'acquitterais une dette sacrée de reconnaissance, en sauvant de l'abandon, de la misère, du désespoir le cœur le plus dévoué que je connaisse, une des plus nobles et des plus belles âmes que Dieu ait créées.

— Et ce cœur si dévoué, cette âme si noble et si belle, c'est ... reprit le Radieux sur un ton un peu ironique.

— M. Paul Bourquin, que j'aime et que je vous supplie de nommer votre fils.

— Moi ! s'écria de Montarnal en se levant si violemment qu'il faillit renverser la table et la lampe placées près de lui. Que je prenne M. Paul Bourquin pour gendre ! le fils de cet être immonde et malfaisant, dont le nom ignoble sera bientôt traîné devant les tribunaux de commerce ; le fils d'un misérable qui sera peut-être jeté demain en prison comme banqueroutier ! Mlle de Montarnal devenir la femme Bourquin ! Ah ! j'aimerais mieux dix fois me faire sauter la cervelle que de voir cela ! Dis-

moi bien vite que tu as eu le vertige, un instant de folie ! Non, c'est impossible ! Pauvre enfant, je comprends, le souvenir de ce péril que tu as couru t'a troublé l'esprit, et dans ton ignorance des choses de la vie, tu as pris un sentiment de reconnaissance pour une affection ... que tu ne peux connaître.

— Mon père, dit Antonine d'une voix calme et accentuée, M. Paul Bourquin n'a déjà que trop souffert pour son père ; il ne serait pas juste de le rendre encore responsable de ses fautes ; je n'ai eu ni folie, ni vertige ; j'aime M. Paul Bourquin, et si je ne puis être sa femme, je ne nie marierai jamais.

— Nous verrons cela plus tard.

— Je me sou mets à votre volonté, mais je vous supplie de me permettre du moins d'empêcher un malheur ! vous ne voulez pas que je paye avec le cœur, c'est votre droit ! mais pour l'honneur de votre nom, ne me laissez pas devenir oublieuse et ingrate ! Vous me disiez que demain peut-être M. Bourquin serait jeté en prison comme banqueroutier. Eh bien ! il faut empêcher que cela arrive. M. Paul n'accepterait pas un don de nous, même pour sauver son père ! c'est un prêt que lui fera un étranger votre ami, M. Blangy ! c'est un-honnête homme, il nous gardera le secret de cette charité.

— Une charité de trois mille livres de rentes ! c'est absurde ! et je m'oppose formellement à un acte de folle prodigalité que nul père ne saurait tolérer.

— Mon père, mon bon père, je vous en supplie ! dit-elle en l'enlaçant de ses bras, j'ai le cœur déchiré ; ne m'enlevez pas cette dernière consolation de faire un peu de bien !

— Mais c'est une fortune que tu veux donner, et à qui ? à un M. Bourquin ! S'il ne fallait que deux ou trois billets de mille francs, ce qui serait déjà énorme, on pourrait encore faire ce sacrifice.

— Que m'importe l'argent à présent ? j'en aurai toujours assez.

— En vérité, tu as une singulière façon de traiter ces questions-là.

— Moi ! je ne vous comprends pas.

— Je n'ai rien à moi ! absolument rien ! ta mère était si jalouse que, pour m'empêcher de me remanier, elle ne m'a pas légué un centime de sa fortune.

— Mais tout ce qui m'appartient est à vous, mon père, tout.

— Tu as fait ce que tu devais, je le reconnais ; mais il faut tout prévoir ; le hasard intervertit parfois les lois de la nature, et il arrive, hélas ! que ce

sont les parents qui ont la douleur d'hériter de leurs enfants ; tu peux mourir avant moi ... et...

— Et, dans ce cas, il vous serait pénible d'avoir trois mille livres de rente de moins ? En effet, ajouta-t-elle avec un sourire amer, je n'avais pas songé à faire ce calcul. C'est un tort ! Qui sait ce que Dieu nous garde ? »

Minuit venait de sonner :

« Tu as besoin de repos, dit le vieux beau en posant ses lèvres sur le front de sa fille, demain nous causerons plus longuement, et comme la nuit porte conseil, j'espère que tu seras tout à fait raisonnable. »

Elle le regarda comme si elle ne comprenait pas bien ses paroles, et se laissa retomber sur son fauteuil dans une complète prostration

« Allons ! bonne nuit, » lui dit-il en lui donnant une petite tape amicale sur la joue.

Il regagna tranquillement son appartement, se fit un verre d'eau sucrée et se dit mentalement tout en commençant à se déshabiller :

« Je ne suis pas fâché de lui avoir prouvé qu'elle ne devait pas engager l'avenir. Que le diable soit de ce voyage Saint-Aubin ! Le brave garçon.... Je ne lui souhaite certes pas de mal, mais le hasard dont je parlais tout à l'heure pourrait bien faire tourner les choses tout autrement que je ne le voudrais. Ce serait un grand désespoir.... Mais enfin on oublie ceux qui ne sont plus.... J'aurais fait tout pour l'aider dans cette affaire, et elle n'aura rien à me reprocher. »

Comme il allait éteindre sa lampe, son regard se fixa sur un grand carton rouge placé sur son bureau.

« Ah ! dit-il, les paperasses dont elle m'a parlé, nous verrons demain ce que c'est. »

Quelques minutes plus tard, il reposait d'un sommeil calme et régulier, mais sa respiration devint bientôt courte et oppressée, et ses bras qui s'agitaient dans le vide, semblaient repousser un être invisible.

Il rêvait que Charles de Maubert et Paul Bourquin, livides et sanglants, une épée plantée dans le cœur, marchaient vers lui en se tenant par la main.

XII. — Où l'on verra que le Radieux ne joue pas trop mal les Machiavel.

Il était huit heures quand M. de Montarnal sonna son valet de chambre Philippe. Il avait les yeux battus et cet alourdissement maladif de l'homme qui a passé une nuit blanche.

Il s'habilla à la hâte et demanda sa voiture, à la grande stupéfaction de M. Philippe qui, depuis cinq ans qu'il était à son service, ne se souvenait pas qu'on eût attelé avant deux heures.

Dans son insomnie, le vieux beau avait beaucoup réfléchi sur la situation présente. Il connaissait trop bien le caractère énergique de sa fille pour compter qu'elle se soumettrait sans combat.

L'assurance calme et résolue avec laquelle elle lui avait fait l'aveu de son amour, affirmait assez une volonté réfléchie, que les obstacles, les impossibilités même, ne feraient pas plier.

Tout en étant plus que jamais décidé à s'opposer à une union qu'il considérait comme ridicule et inacceptable, il craignait de briser physiquement cette nature de sensitive par une violence morale.

Il avait dit tout ce qu'il avait à dire, et si logiques, si puissants que fussent ses nouveaux raisonnements, ils viendraient encore s'anéantir contre la passionne ; une passion honnête et pure inspirée par le plus généreux de tous les sentiments humains : la reconnaissance.

Il ne lui restait qu'une seule ressource, hardie, en dehors des conventions de la société, mais victorieuse, selon toutes les probabilités : tout avouer à Paul et faire appel à sa raison, à sa loyauté.

C'était pour tenter cette démarche qu'il sortait à cette heure indue.

Comme il posait le pied sur l'escalier, Germaine vint à lui, et lui dit presque mystérieusement :

« Mademoiselle est très-souffrante, elle a eu la fièvre toute la nuit, et ce matin elle se plaint de violentes douleurs de tête.

— Une forte migraine, répondit le Radieux ; faites-lui boire une tasse de café noir dans lequel vous exprimerez le jus d'un citron, elle sera sur pied à

midi. Ah ! ne lui dites pas que je suis sorti, si elle se réveille avant mon retour. »

Il monta dans son coupé et se fit conduire à l'hôtel de Rouen.

Assis devant un secrétaire, Paul Bourquin achevait d'écrire une lettre, lorsque M. de Montarnal lui fit passer sa carte par le garçon d'hôtel.

Le jeune homme alla à sa rencontre avec empressement et lui fit les honneurs de sa modes et chambre en lui offrant l'unique fauteuil qui s'y trouvât ; cette visite matinale devait le surprendre, mais son étonnement se changea en inquiétude quand le père d'Antonine lui dit à mi-voix :

« Mon cher monsieur Paul, j'ai à causer avec vous d'une grave question : or, comme je me défie des cloisons et des portes d'hôtel, je viens vous demander s'il vous conviendrait de faire un tour de promenade dans ma voiture.

— Je suis entièrement à vos ordres, monsieur, répondit-il en prenant son chapeau et son pardessus. »

Il suivit M. de Montarnal, qui le fit monter dans son coupé et donna un ordre à voix basse à son cocher.

La voiture gagna rapidement les Champs-Élysées.

Comme le temps était beau et les promeneurs rares, ils descendirent en face du palais de l'Industrie et remontèrent vers l'Arc-de-Triomphe.

« Mon cher ami, dit alors l'ex-garde du corps, qui jusque-là n'avait échangé que quelques phrases banales avec son compagnon de promenade, vous avez bien voulu nous prendre pour confidents, à Saint-Aubin, de vos chagrins et de vos embarras ; je suis très-honoré de cette marque de confiance, et je vous prie de croire que, si j'ai refusé de vous rendre hier le service que vous êtes venu réclamer de moi, c'est uniquement parce que ce genre de service n'est plus de mon âge et de mon caractère.

— Je vous prie d'excuser mon indiscretion, répondit Paul, j'ai compris trop tard la faute que j'avais commise.

— Vous n'avez absolument rien à vous reprocher, mon cher ami, et si je reviens sur cette question, c'est que je ne voudrais pas qu'il restât dans votre esprit une arrière pensée. Je vous ai dit à Saint-Aubin que j'étais prêt à employer mon crédit pour vous servir. Le jour où vous jugerez qu'il est temps d'agir, je me mettrai en campagne.

— Merci ! monsieur de Montarnal, mais je crois qu'avant de tenter aucune démarche, il faut attendre quelques jours.... Je n'en suis encore qu'à

ma première leçon d'escrime, et M. Léon Delboigne m'a promis de ne pas me ménager !

— Si je vous rappelle cet engagement, c'est que je tiens à constater que je n'ai pas oublié le service que vous avez rendu à ma fille.

— Ne m'avez-vous pas dit déjà que vous ne me blâmiez pas de le lui avoir rendu ? répondit-il.

— J'ai mal formulé ma pensée ! Je n'ai pas oublié ce service, dis-je, et ne pouvais l'oublier comme les nobles cœurs, vous êtes resté modestement dans l'ombre, sans jamais en réclamer le prix.

— En tous cas, fit Paul en souriant, nous aurions partagé à deux la prime de sauvetage. L'abbé ne s'est pas épargné ce jour-là....

— Ah ! continua le Radieux en suivant toujours sa pensée, c'est qu'au siècle où nous sommes, on spéculer sur tout, et la reconnaissance n'est pas la mine la moins exploitée. Un jeune homme sans nom, sans fortune, sans position dans le monde, s'est trouvé par hasard sur le passage d'une voiture emportée ; il s'est jeté à la tête des chevaux et a sauvé une charmante héritière. Crac ! le voilà passé en dix minutes à l'état de héros. Or, comme toutes les jeunes filles ont l'imagination romanesque et naïve tout à la fois, le héros en question se présente dans la maison ganté de blanc, et demande, comme récompense honnête, la main de celle qu'il a arrachée à une mort affreuse, et la dot avec bien entendu ! Cela se passe ainsi neuf fois sur dix ; mais il faut dire aussi que neuf fois sur dix, la famille refuse au sauveteur cette honnête récompense.

— Pardon ! monsieur de Montarnal, dit Paul Bourquin en s'arrêtant et en fixant sur le vieux beau un regard sévère, je ne comprends pas dans quel but vous me citez ces tristes exemples, et je cherche vainement en quoi ils peuvent me servir.

— Je vais vous l'apprendre, poursuivit M. de Montarnal sur un ton sérieux. Supposez que ma fille, ma chère Antonine, la seule consolation de ma vieillesse ; supposez, dis-je, que cette enfant ait eu l'esprit frappé par ce danger qu'elle a couru, et qu'elle éprouve aujourd'hui pour vous un sentiment plus tendre que celui de la reconnaissance ... qu'elle vous aime ... et demandez-vous quel serait votre devoir honnête homme. »

Pendant qu'il parlait, les traits de Paul s'étaient profondément altérés, il garda le silence pendant quelques secondes, et répondit d'une voix émue :

« Monsieur de Montarnal, si j'avais eu un nom et une fortune, je vous aurais supplié de m'accorder la main de Mlle de Montarnal !

— Vous l'aimez donc ? demanda l'ex-garde du corps avec une hésitation inquiète.

— Je n'ai pas le droit de parler.... Je ne suis rien, je n'ai rien ! Ce qui eût été le rêve de ma vie, un bonheur sans pareil, devient pour moi un calice d'amertume et de douleur. Ne craignez rien, monsieur, mon devoir est tout tracé, et je le remplirai complètement.

— Merci ! dit le Radieux en lui serrant la main, je n'ai pas hésité à vous parler à cœur ouvert, parce que je savais que je pouvais compter sur votre délicatesse et votre raison.

— Si je ne suis pas tué après-demain, répondit Paul impassible, je chercherai à utiliser mes études en m'embarquant comme second ou même comme simple caboteur.... Enfin, je lâcherai que vous n'entendiez jamais parler de moi.

— Il n'est pas nécessaire de vous expatrier ; nous ne vivons pas dans le même monde, et du moment où vous ne chercherez pas l'occasion de nous voir, il est probable que nous ne nous rencontrerons que fort rarement.

— Pour commencer, reprit Paul ; je vous prie de me permettre de refuser l'invitation que vous aviez bien voulu me faire pour aujourd'hui.

— Ne manquez pas de venir, au contraire, répondit vivement Montarnal ; il ne faut pas que ma fille puisse supposer que j'ai trahi le secret qu'elle m'a confié. Elle était souffrante quand je l'ai quittée ce matin, et le regret de ne pas vous voir augmenterait certainement son malaise. Venez et agissez comme si vous ne saviez rien.

— je vous obéirai, dit Paul en s'inclinant.

— Surtout, n'oubliez pas d'aller prendre votre leçon chez Pons avant de venir. J'aurai vos deux témoins ; ne vous en occupez donc pas. Voulez-vous que je vous reconduise à votre hôtel ?

— Merci ! monsieur, je marcherai encore une heure avant de rentrer. »

Le vieux beau lui serra de nouveau la main en lui disant :

« A sept heures ! »

Il remonta dans sa voiture, qui redescendit les Champs-Élysées au grand trot.

Paul se laissa tomber sur un banc et demeura longtemps absorbé dans ses réflexions. Les cavaliers qui montaient alors au bois galopèrent sur la chaussée.

« Destinée ! murmura Paul en suivant du regard un jeune homme qui causait avec une élégante amazone. Celui-là a une famille, un nom, de

l'argent, il a le droit d'aimer !

N'est-ce pas dans l'ordre des choses de ce monde, et dois-je me plaindre et envier le bonheur des autres ! Elle m'aime ! ah misérable ! trois fois misérable, qui n'ai que la honte et la misère en partage ! La pauvre enfant ! que Dieu lui donne bien vite l'oubli ! »

XIII. — On ne rattache pas toujours les fils brisés.

Antonine n'avait pas une migraine de commande, mais le remède prescrit par son père, et son désir de faire les honneurs de la maison à leur hôte, la mirent sur pied avant midi.

Après avoir donné quelques ordres aux domestiques, elle porta au salon son aquarelle qu'elle comptait terminer dans la journée, et installa sa table de travail près de la fenêtre.

Ces préparatifs achevés, elle s'informa si son père était visible pour aller l'embrasser, et comme on lui répondit que M. de Montarnal était sorti dans la matinée, elle prit ses pinceaux.

Cette sortie matinale l'intriguait bien un peu, mais elle ne pouvait en soupçonner le but.

Que le lecteur ne s'étonne pas de voir Mlle de Montarnal aussi calme après l'explication qui avait eu lieu entre elle et son père, explication qui brisait toutes ses espérances de bonheur.

Trop résolue pour se laisser abattre par cet échec, elle se disait : « C'est un assaut, dix assauts peut-être qu'il faudra donner, mais je finirai un jour par lasser l'ennemi et le forcer à capituler. »

Elle était tellement absorbée dans son travail qu'elle n'entendit pas la voiture de son père rentrer dans la cour de l'hôtel. De son côté, le Radieux, fatigué par une promenade aussi matinale et mal en train pour improviser un prétexte à cette sortie, monta directement à son appartement, endossa une élégante robe de chambre bien ouatée, et s'étendit dans un fauteuil au coin du feu.

Il avait mangé une côtelette à Tortoni avec de Chatenois qu'il avait hélé à l'angle de la rue. Taitbout, et auquel il avait conté ses impressions de voyage à Dieppe. La légende du pied gravé sur la première marche de la maison Olivier Quenouille, légende qu'il ne connaissait pas, fit sangloter pendant un quart d'heure le chevalier du lis de France, qui ne quitta son vieux camarade qu'après s'être solennellement engagé à faire ce pieux pèlerinage aux prochaines roses.

Lorsqu'il eut parcouru quelques journaux et regardé les illustrations de cinq ou six revues hebdomadaires, Montarnal attira à lui le carton qui

renfermait les paperasses précédemment placées dans le coffret d'ébène découvert par Autonine ; il en souleva le couvercle et vida son contenu sur la table.

C'étaient de vieilles lettres, des factures acquittées, la correspondance d'une dame d'Ésparville, amie de Mme de Montarnal, des cahiers de comptes, des notes de médecin ; au bout de cinq minutes d'examen, tous ces vieux papiers jaunis par le temps et devenus presque illisibles étaient condamnés au bûcher. Comme il prenait à pleines mains les cahiers de comptes et la correspondance pour les jeter en tas sur le tapis, une enveloppe cachetée glissa entre les papiers et tomba sur la table.

Cette enveloppe, fermée par quatre cachets de cire rouge, portait cette suscription :

« Mon ami A. de Montarnal brûlera cette enveloppe et les papiers qu'elle renferme, si je me suis pas venu la lui réclamer dans huit jours.

CHARLES DE MAUBERT.

Saint-Germain, ce 10 juin 1827. »

Les yeux de l'ex-garde du corps demeurèrent attachés pendant quelques secondes sur ces lignes tracées d'une écriture ferme et élégante, et un grand soupir souleva sa poitrine.

La veille d'un voyage, dont ses plus intimes n'avaient connu ni le lieu ni le but, Charles de Maubert lui remettait cette enveloppe aussi mystérieuse que son départ. Le Radieux avait si bien serré ce dépôt qu'il lui fut impossible de le retrouver quand M. de Maubert le lui réclama dans le délai convenu. Dix jours plus tard, le bel Alexandre tuait son camarade dans ce duel nocturne de la butte des Moulins.

Sa première pensée fut de brûler cette enveloppe et son contenu, mais comme sa main s'étendait vers la flamme du foyer, il éprouva un tel serrement de cœur qu'il s'arrêta. Il lui semblait qu'une voix intérieure lui disait tout bas : « Ta discrétion va causer un grand malheur, ce n'est pas le hasard qui t'a fait conserver ce papier, mais un décret de la Providence... Il faut lire ! il faut lire ! »

Chaque seconde de retard augmentait son anxiété ; ses mains tremblaient en brisant les cachets de l'enveloppe.

Il en tira trois lettres, toutes froissées, de la même écriture, et une boucle de cheveux noirs roulée dans du papier de soie.

Sa main était agitée d'un frémissement si violent lorsqu'il déplia la dernière lettre, qu'il fut obligé de la poser sur la table pour pouvoir la lire.... Quand il eut achevé la dernière ligne, il dénoua brusquement sa cravate, car l'air manquait à ses poumons, et ces deux mots : « son fils ! » prononcés d'une voix étranglée, s'échappèrent de ses lèvres.

Il savait alors pourquoi Paul Bourquin ressemblait tant au pauvre Charles de Maubert, et la raison de cette haine implacable que l'homme d'affaires de Saint-Aubin avait vouée à l'enfant adultérin ... et aux brillants officiers de la maison du roi.

Il était si troublé par cette découverte, qu'il demeura près d'une heure immobile et muet, la tête dans ses mains. Jamais pareil flot de pensées n'avait battu cette cervelle affolée. Paul était le fils de l'ami qu'il avait tué. Honni, chassé par M. Bourquin, ce pauvre paria de la famille, ce martyr si simple et si grand dans son dévouement et sa résignation, il l'avait, lui, dans son égoïsme paternel, voué au désespoir jusqu'à l'heure où il allait tomber sous l'épée d'un spadassin.

Cette poignante pensée agit comme un ressort sur l'esprit du vieux beau ; il se leva avec un élan juvénile, et, après avoir enfermé dans un tiroir secret de son bureau les trois lettres et les cheveux de la malheureuse femme qui avait si cruellement expié sa faute, il sonna son domestique, lui ordonna de remettre dans le carton les papiers éparpillés sur le tapis, et descendit au salon, où il savait trouver Antonine.

Son plan était tout fait.

Mlle de Montarnal ne remarqua pas l'altération de ses traits sous le sourire qu'il avait pris comme un masque, en entrant.

« Ma chère enfant, dit-il en poussant un fauteuil auprès de sa table de travail, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier sur notre conversation, et je crois comme toi qu'en résumé nous ne devons pas regarder à quelques billets de mille francs pour nous acquitter envers M. Paul Bourquin.

— Cher père, que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi ! dit-elle avec une expansion de tendresse enfantine, en nouant ses deux bras autour de son cou.

— D'autant, continua Montarnal, qu'en voulant arranger les affaires de son père, c'est-à-dire en montrant les meilleurs sentiments pour cet affreux

homme, il s'est mis dans une fort mauvaise passe ; si tu n'avais pas pris l'initiative de ce prêt, j'avoue que j'aurais été fort embarrassé pour le tirer d'affaire, ne possédant pas comme toi, hélas ! le moyen d'être généreux.

— M. Blangy a cent cinquante mille francs à nous en ce moment, n'est-ce pas ? répondit-elle tout en tirant une plume et un encrier d'un petit pupitre de laque.

— Qu'il devait placer dans une affaire industrielle qui donne 16 pour cent d'intérêts à ses actionnaires.

— Eh bien ! je vais vous remettre un reçu des soixante mille francs que vous ; allez lui demander. Nous ne prendrons que quatre-vingt-dix mille francs d'actions, ce qui est déjà un fort joli chiffre. »

Une pensée soudaine vint assombrir le front du Radieux, qui dit :

« M. Paul consentira-t-il à prendre cet argent même à titre de prêt. Tu disais toi-même hier qu'il n'accepterait rien de nous, même pour sauver son père.

— Oui, mais j'ai trouvé depuis le moyen de nous passer de son acceptation.

— Et ce moyen, c'est ?

— C'est de s'adresser directement aux créanciers de M. Bourquin et de leur racheter leurs créances.

— C'est un terme un peu violent !

— En avez-vous un meilleur ?

— Non.

— Alors c'est celui-là qu'il faut prendre et le plus tôt possible, dit-elle en lui tendant la reçu qu'elle venait de signer.

— N'est-ce pas aujourd'hui mardi ?

— Oui. »

Il réfléchit une minute et dit en se parlant à lui-même : je vais traiter aujourd'hui la question d'argent ; demain il sera encore temps de s'occuper de l'autre affaire.

« Quelle affaire ?

— Rien.... un rendez-vous avec de Chatenois et de Jonchère. »

Il sonna pour se faire apporter au salon son chapeau et son pardessus. Quand il fut prêt à sortir, il tendit les deux mains à sa fille et lui dit en la regardant dans les yeux :

« Moi aussi j'aime ce brave garçon, et je ne veux pas qu'il soit malheureux ! »

Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa en pleurant de joie.

« Voyons, soyons raisonnable, petite, et ne casse pas mon faux-col ; si je tardais un peu, reçois notre invité à ma place, et sois gentille et gaie comme si.... je n'avais pas envoyé ta confidence amoureuse à tous les diables.

— Prenez garde, fit-elle avec une petite moue de menace ; prenez garde que je sois si charmante que vous n'osiez plus rien me refuser ! Ne me tentez pas !

— Ah ! ah ! c'est le fameux coffret d'ébène transformé en boîte à couleurs, reprit-il en jetant un coup d'œil sur la table d'aquarelle.

— Regrettez-vous de me l'avoir donné ?

— Je te remercie, au contraire, d'avoir fait cette découverte.

— Vous avez retrouvé votre brevet de garde du corps ?

— Non, mais un papier cent fois plus important.

— Dites-moi bien vite ce que c'est.

— Nous verrons plus tard. Allons, je vais dévaliser Blangy ; à bientôt. »

Quand la porte du salon se fut refermée sur lui, Autonine passa ses mains sur ses yeux, et regarda tout autour d'elle avec cet étonnement anxieux des gens qui viennent de faire un rêve des contes de fées.

Le changement qui s'était opéré en quelques heures dans l'esprit de M. de Montarnal semblait tenir du prodige. Un moment elle se demanda s'il était sincère ; mais ce doute ne fit que traverser sa pensée ; et d'ailleurs dans quel but aurait-il joué ce jeu si dangereux ? Non. Ses paroles étaient l'accent de sa conscience subitement éclairée, la vérité !

Elle avait le cœur si plein de joie en se remettant au travail, qu'elle se sentait capable de terminer son souvenir de voyage avant la nuit ; mais le pinceau lui tombait des doigts à chaque minute, et ses yeux fixés dans le vide suivaient sa pensée, qui voltigeait dans ce parterre tout constellé d'azur et d'or, où Marguerite rêvait à Faust, où Virginie voyait son cher Paul par delà les mers.

M. de Montarnal et Paul Bourquin arrivèrent presque en même temps.

En embrassant sa fille, le Radieux lui dit tout bas :

« J'ai les fonds ! laisse-moi cinq minutes avec lui, afin que je sache le nom et l'adresse des créanciers. »

Après avoir échangé quelques mots avec Paul et son père, elle fit semblant de chercher un trousseau de clefs et prit ce prétexte pour quitter le salon.

« Mon cher ami, dit alors M. de Montarnal en s'approchant de Paul et en lui prenant affectueusement la main, je vous ai refusé hier de vous servir de témoin dans votre duel avec M. Delboigne, et j'ai eu grand tort ; je vous prie d'oublier une réponse un peu brutale. Mon vieux camarade le général de Jonchère et moi vous assisterons dans cette affaire, si vous voulez bien accepter nos services.

— Je vous remercie, monsieur de Montarnal, répondit Paul, dont les yeux jetèrent un éclair de joie. Je ne craignais qu'une seule chose, la honte de me présenter seul sur le terrain ! M. Delboigne est de retour à Paris, je l'ai croisé sur le boulevards en venant ici.

— Parfait ! s'écria Montarnal, nous serons chez lui demain à midi... .Ah ça ! vous savez, mon jeune ami, quels sont les pouvoirs de vos témoins. Dès l'heure où ils sont en rapport avec les amis de votre adversaire, vous ne vous appartenez plus.... Tout ce qu'ils font est article de loi, et vous leur devez une obéissance absolue ! »

Le visage de Paul prit une expression sérieuse.

« Mais vous ne tenterez pas, je pense, d'arranger cette affaire ?

— Je compte parfaitement que M. Delboigne vous fera les plus humbles excuses de sa conduite,

— Et moi, j'espère qu'il s'en tiendra à la rencontre convenue.

— Nous verrons bien : votre homme demeure !...

— Rue de la Victoire, 49.

— La créance qu'il a sur votre père est de ?...

— Dix-huit mille francs avec les intérêts et les frais. »

Montarnal, qui venait de tirer son carnet, inscrivit l'adresse et le numéro.

« Et à l'homme de Vernon, continua-t-il, M... chose ?...

— M. Durangel.

— Oui, combien est-il dû ?

— Trente-quatre mille francs : mais il consent à accorder du temps ; de ce côté, M. Bourquin n'a rien à craindre en ce moment.

— Alors tout est pour le mieux, fit le Radieux en remettant son carnet dans sa poche.

— Monsieur est servi, annonça le maître d'hôtel à la porte du salon. »

Il passèrent dans la salle à manger où ils trouvèrent Antonine qui lisait une lettre.

« C'est une lettre de ma tante Aurore, dit-elle, à son père : il paraît, continua-t-elle, que M. Paul a si complètement oublié ses amis de Saint-

Aubin, qu'on ne sait plus s'il est vivant ou mort, et que l'on songe à demander de ses nouvelles par la voie de la presse.

— J'ai écrit ce matin à Mme Pourchel, répondit Paul, et j'espère qu'elle me pardonnera une faute dont je m'accuse en toute humilité.

— Dînons ! fit Montarnal, j'ai une faim de naufragé. ... Nous aurons tout le temps de causer des absents après le rôti. »

Le Radieux et sa fille témoignèrent à leur hôte des sentiments si affectueux, et le traitèrent avec une si aimable et si gracieuse familiarité tout le temps du dîner, que ce changement si inattendu dans les paroles et les manières de l'ex-garde du corps causèrent une véritable stupéfaction au jeune homme.

M. de Montarnal lui avait dit le matin que sa fille devait toujours ignorer la démarche qu'il venait faire auprès de lui : cet accueil si gracieux pouvait être la conséquence de cette recommandation, une ruse paternelle. Dans le doute, il se tint en garde et s'efforça de dissimuler son embarras, en répondant sans hésitation, simplement et franchement, à toutes les questions de M. de Montarnal : mais Autonine devina bien vite une douloureuse contrainte sous cette politesse glacée, dans ce sourire composé qui ne voilait pas la tristesse morne du regard.

Lorsqu'ils rentrèrent au salon, le Radieux s'étendit sur une causeuse au coin du feu et dit à sa fille :

« Montre donc à notre ami ta superbe vue de Pourville faite de souvenir. »

Elle n'avait pas attendu cette invitation pour prendre l'aquarelle sur son pupitre, mais au moment de la présenter à Paul, elle hésita une seconde, et dit :

« Il faut d'abord que M. Paul me promette d'être indulgent ; et puis on ne peut se rendre compte de la couleur d'une aquarelle à la clarté des lampes ; les tons changent de valeur... le cobalt devient violet, le vert tourne au bleu.

— Et l'artiste passe au cramoisi, se dit mentalement Montarnal qui l'observait. »

Paul avait pris l'aquarelle et il la contemplait avec une muette admiration.

Ce ciel plombé sur lequel se détachait en lumière l'arête déchirée des falaises, ces vagues d'un vert sombre s'écrasant sur le galet en faisant jaillir des gerbes d'écume, ce tableau grandiose et terrible qu'ils avaient admiré

ensemble, était reproduit avec une vérité et une vigueur de pinceau extraordinaires.

L'artiste a-t-il mérité une médaille d'encouragement ? lui demanda-t-elle enfin pour le tirer de la rêverie où il semblait plongé.

— Mademoiselle, répondit-il en fixant sur elle ses prunelles brillantes alors, il faut que vous aimiez bien la mer pour avoir fait ce petit chef-d'œuvre de souvenir.

— C'est assez bien enlevé pour une écolière, dit l'ex-garde du corps.

— Oui, monsieur Paul, reprit Antonine d'une voix émue, vous avez deviné le secret de l'artiste : j'aime la mer !

— Ce qui prouve que tu n'as pas de rancune, continua le vieux beau ; quant à moi, votre noyade de Pour ville a diablement refroidi mon admiration.

— La mer, reprit Paul avec un mouvement d'enthousiasme, c'est le refuge des déshérités de ce monde, la consolatrice de toutes les douleurs humaines. Entre l'étoile et la vague, l'âme s'élève plus forte et plus pure vers Dieu ; la créature comprend sa faiblesse en face de l'immensité, et toutes les passions qui la déchiraient, toutes les chaînes qui la rattachaient à la terre, tombent comme des branches mortes, se brisent comme des fils ! Sur cette plaine mouvante, la loi divine et humaine n'a pas eu besoin d'inscrire plus de huit mots dans ses tables : foi, amour du prochain, honneur, travail et obéissance !

« Vous avez raison d'aimer la mer, elle vaut mieux que la terre ! La terre ne fait nourrir nos vices, élever notre orgueil et amollir notre âme.

— Ah ça ! s'écria Montarnal, est-ce que par hasard vous songeriez encore à vous embarquer ?

— Oui, dit-il. Dans huit jours je commanderai en second *le Sébastien*, en charge au Havre pour le Brésil.

— Vous avez signé un engagement ! dit Antonine en pâlisant.

— Je dois le remettre, après-demain, à l'agent de la Compagnie.

— Alors vous ne partirez pas ! s'écria le Radieux en se levant brusquement.

— Pardon ! monsieur de Montarnal, répondit Paul avec fermeté, vous m'avez tracé vous-même la conduite que je devais suivre en me montrant les dangers de ma position ; j'ai compris ce qu'il me restait à faire et je n'ai pas hésité ! Vous avez fait votre devoir, je ferai le mien !

— Du diable si je me souviens de ce que je vous ai conté ; ce que je sais, c'est que nous ne voulons pas que vous nous quittiez.

— Ma résolution est immuable !

— Et si je vous demandais d'attendre encore avant de prendre un parti qui ressemble à un acte de désespoir, seriez-vous inflexible ? lui dit Antonine avec l'accent de la prière.

— Vous achèveriez de me briser le cœur, mais je ne pourrais vous obéir, reprit-il en courbant la tête.

— Brave garçon ! murmura le Radieux, eh bien ! reprit-il à haute voix, puisque rien ne peut vous arrêter, signez cet engagement, partez à la découverte d'un monde meilleur que le nôtre. Mais souvenez-vous ! souvenez-vous que vous ne vous appartenez pas avant deux jours ! vous avez dit après demain ; j'ai le droit de vous demander votre parole que d'ici-là vous garderez votre liberté absolue.

— Soit ! j'attendrai ! »

Cette résolution si énergiquement formulée par le jeune homme suspendit un instant la conversation. Antonine, les sourcils contractés, le regard fixe, semblait faire un violent effort intellectuel pour deviner quels dangers son père avait pu signaler à Paul, et quel devoir celui-ci devait accomplir.

Montarnal et Paul se sentaient aussi embarrassés l'un que l'autre, le premier, parce qu'il allait être forcé d'avouer à sa fille sa mystérieuse visite du matin, et lui exposer cette belle théorie du devoir des sauveteurs d'héritières ; le second, parce qu'il croyait que l'ex-garde du corps jouait une hypocrite comédie devant sa fille, au lieu de l'aider franchement dans son œuvre d'abnégation et de dévouement. Cette conduite, qui révoltait sa conscience, avait donné à ses réponses un accent de brutalité qui l'affligeait alors.

Après avoir échangé encore quelques mots avec le père et la fille, il se leva et prit congé d'eux.

« Ne sortez pas demain avant d'avoir reçu de mes nouvelles, » dit Montarnal en le quittant.

Quand il rentra au salon, Antonine alla rapidement à lui et lui serrant le bras :

« M. Paul avait renoncé à se faire marin, dit-elle. L'abbé m'écrivait encore, il y a huit jours, qu'il était décidé à se fixer à Paris et à accepter l'emploi que nous devons lui procurer. Pourquoi ce changement subit,

inexplicable ; de quel devoir veut-il parler, et quels sont ces dangers qui l'ont décidé à prendre une résolution désespérée ?

— Tu veux le savoir ? eh bien, je l'ai vu ce matin, et je lui ai dit que je croyais que ce diable de souvenir de Pour ville, la reconnaissance, l'imagination d'une jeune fille, enfin que je croyais que tu l'aimais.

— Et c'est là ce qui le fait partir ?

— C'est que ... j'ai ajouté quelques réflexions.

— Ah ! je comprends, dit-elle avec des larmes dans la voix ; vous avez fait une nouvelle et mortelle blessure à ce pauvre cœur ulcéré ! Ah ! maintenant vous pouvez être tranquille ; vous avez élevé une infranchissable barrière entre lui et moi ?

— Eh ! morbleu ! est-ce que je pouvais deviner.... » Et passant sa main sur ses yeux comme pour écarter une pensée pénible, il se mit à arpenter le salon à grands pas en gesticulant et en se parlant à lui-même.

Antonine suffoquait, et pour lui cacher ses sanglots prêts à éclater, elle sortit sans bruit et remonta dans sa chambre.

Il était si agité qu'il ne s'aperçut pas de sa disparition.

« Le fils de Charles, disait-il d'une voix brève ; avant tout il faut que j'empêche ce duel.... Mais comment ? Que le diable soit des enfants et des amoureux !

Voilà pourquoi cet affreux Bourquin exècre les gardes.... C'est lui qui serait heureux de le voir tuer !... Eh bien, palferdine ! il n'aura pas cette joie là ... quand je devrais plutôt !... Pauvre Maubert, ah ! si je n'avais pas une fille, je n'hésiterais certes pas ... pardi u non ! Ah ! je me souviendrai de notre voyage d'agrément à Saint-Aubin ! »

XIV. — Duo de Rapières.

De Jonchère achevait sa toilette, lorsque Montarnal entra dans sa chambre.

« J'ai tes deux hommes, lui cria de loin le général.

— Tes deux hommes resteront à leur caserne, répliqua le Radieux sur un ton presque solennel : tu vas m'accompagner avec Blangy chez l'adversaire de mon jeune ami.

— Pour quoi faire ?

— Mais pour recevoir les excuses de ce drôle.

— Puisque Blangy est témoin avec toi, je ne vois pas trop ce que j'irai faire là, moi ; à moins que tu n'aies la prétention d'exiger que ce monsieur fasse amende honorable par-devant la robe et l'épée.

— Je vois que tu ne veux pas me comprendre, fit Montarnal avec un geste d'impatience. D'abord, quoi qu'il arrive, mon ami ne doit plus être en question dans cette affaire. »

Et comme de Jonchère le regardait fixement sans lui répondre :

« Suppose un instant, reprit-il, que ce soit mon fils naturel, et que cet enfant qui ne sait pas tenir une épée ait pour adversaire un impitoyable coquin de première force à l'escrime et au pistolet.

— Diable ! la question serait grave.

— Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai besoin de toi ?

— Mais, si ton homme refuse tout accommodement ?

— Je me charge de le convaincre.

— Comment, scélérat, tu avais un fils et tu ne me l'as jamais présenté !

— Je ne le connais que depuis hier...

— Une grosse surprise ! Eh bien, mais nous ferons connaissance avec ce joli garçon-là, car il doit être joli garçon.

— Il ne sait rien et ne doit rien savoir ! si je t'ai parlé de cela, c'est que je crois que je peux compter sur ta discrétion.

— Parbleu ... c'est égal, reçois mon compliment ; je voudrais bien qu'il m'arrivât y pareille aventure, si le garçon était un honnête et brave cœur, s'entend. Je suis trop coriace pour songer au mariage à présent, et ça n'est pas drôle de vivre tout seul comme un loup.

— Et ton neveu ?

— Mon neveu est soldat comme moi, et nous ne nous rencontrons que tous les deux ou trois ans ... et puis ce n'est que mon neveu. Enfin ; il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure ; Blangy est prévenu ?

— Oui, nous le prendrons en passant.

— Ah ça ! reprit le général au moment de sortir, pas de sottise là-bas, si ton monsieur ne désarme pas. Quel est l'agresseur ?

— Lui, pardieu ! puisque je vais lui demander des excuses.

— C'est juste, et tu dis que c'est une mauvaise pratique.

— Oh ! j'en ai mis de plus crânes au pas.

— Montarnal, je te fais un pari, si tu veux.

— Quel pari ?

— Dix louis que tu vas attraper un duel en voulant arranger celui de ton fils.

— Par exemple ... me crois-tu fou ?

— C'est précisément parce que la chose est absurde que j'ai dix chances contre une de gagner mon pari.

— Tu veux te faire voler ton argent, soit ! »

L'avoué Blangy les attendait dans un petit salon tendu de coutil rayé, et figurant l'intérieur d'une tente de général : un véritable arsenal d'épées, de pistolets, de haches et de piques d'abordage, étincelait sur les panneaux.

Les mains dans les poches d'un pantalon à la hussarde, et boutonné jusqu'au menton, Blangy arpentait sa tente avec une impatience farouche. Ses petits yeux gris-fauve brillaient comme des lucioles.

Il était si belliqueux d'aspect que de Jonchère ne put retenir un éclat de rire.

Tu sais, Blangy, lui dit-il mystérieusement, en lui serrant la main, c'est un duel Louis XIII : quatre contre quatre, à cheval, au pistolet et à l'épée, sans quartier ni merci.

— Hélas ! soupira l'avoué, c'était un fier temps que celui-là !

— Tu sais ce dont il s'agit ?

— Rien du tout, si ce n'est que Montarnal m'a prié de l'accompagner et au besoin de servir de témoin à un de ses amis.

— Nous allons voir de curieuses choses tout à l'heure.

— Penses-tu que l'on se battra ?

— J'ai parié dix louis contre Montarnal qu'il dégaînerait.

— Qui, lui, Montarnal ! Alors je n'y suis plus du tout.

— Partons, dit le Radieux, il ne faut pas manquer notre homme. »

Un quart d'heure plus tard, les trois amis faisaient passer leur carte à M. Léon Delboigne, qui les reçut immédiatement.

« Messieurs, leur dit-il en leur offrant des sièges, je devine le motif de votre visite, vous êtes les témoins de M. Paul Bourquin ?

— Oui, monsieur, répliqua Montarnal, mais avant de parler de l'affaire de notre ami, je dois régler un petit compte d'intérêt avec vous ; M. Bourquin vous doit dix-huit mille francs, intérêts et frais de justice ... dans une heure, M. Blangy, avoué auquel j'ai remis ladite somme, la versera entre les mains de qui de droit ... en échange des pièces.

— Monsieur Blangy, dit Delboigne en s'inclinant, vous n'attendrez pas longtemps la visite de votre collègue, M. Trochard, mon huissier.

— Pardon ! monsieur, répliqua vertement Blangy, les avoués ne sont pas les collègues des huissiers.

— Ah !... j'ignorais.

— Eh bien, maintenant que vous le savez, tâchez de ne pas l'oublier. »

Delboigne le regarda avec un étonnement curieux et ironique à la fois.

« Cette question vidée, reprit le Radieux, nous venons vous demander si vous avez réfléchi sur ce qui s'est passé entre vous et M. Paul Bourquin, et si vous êtes disposé à reconnaître vos torts envers ce jeune homme...

— Et à lui faire des excuses..... » interrompit Delboigne.

Montarnal et ses deux amis firent un signe d'acquiescement.

« Je n'ai pas plus réfléchi après qu'avant, reprit Delboigne en scandant ses mots, et comme je n'ai jamais fait d'excuses à personne, je n'irai pas commencer avec M. Paul Bourquin.

— Cependant vous êtes dans votre tort, fit observer Blangy.

— Complètement, maître Blangy ; si complètement, qu'en justice je perdrais dix fois mon procès ; mais nous ne sommes pas devant un tribunal.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit de Jonchère, du moment où des gens d'honneur discutent une question où la vie de deux hommes est en jeu, ils constituent un tribunal aussi respectable que celui de la justice.

— Soit, mais il ne me convient pas de reconnaître cette juridiction-là..... Le pécheur est libre de vivre et de mourir dans l'impénitence finale.

— Monsieur, reprit Montarnal très-calme, il est de ces insultes que les gens de notre monde réprouvent absolument, et qui justifient toutes les violences. A mon avis, M. Bourquin, qui est beaucoup plus fort que vous, était en droit de vous assommer sur la place.

— Et vous regrettez sans doute qu'il n'ait pas procédé ainsi ?

— Après ce que vous venez de nous dire, je n'ai aucun scrupule à le déclarer.

— Prenez garde, monsieur, vous allez oublier votre qualité de témoin, et cette étourderie-là n'est plus de votre âge, » ajouta-t-il avec un sourire narquois.

Le Radieux fit un soubressaut comme s'il venait d'être cinglé d'un coup de cravache.

Delboigne avait piqué la fibre sensible.

Alors vous tenez absolument à vous battre, reprit Montarnal.

— Avec votre jeune ami, » répondit Delboigne en appuyant sur le mot jeune.

Un soupir gonfla la poitrine de l'ex-garde de Noailles qui dit en se tournant vers le général :

« Je crois que je vais perdre mon pari.

— Ah ! fit Delboigne, auriez-vous parié que je ne me battrais pas ?

— J'ai parié que je resterais calme en face de vous : or, comme je sens que l'impatience me gagne, j'en conclus que mon ami de Jonchère aura gagné son pari avant cinq minutes.

— Il est midi dix minutes, répliqua Delboigne en tirant sa montre.

— J'ai dit cinq minutes, continua le Radieux imperturbable. Au quart vous saurez pourquoi nous sommes venus vous demander de faire des excuses à votre adversaire. Suivez bien l'aiguille des minutes — on affirme que vous avez eu certain soir des distractions fâcheuses les cartes à la main au cercle de***.

— Monsieur !....

— Attendez donc, cela ne fait encore que cinq secondes ! Ces messieurs vous ont pris par les épaules et vous ont jeté dans l'escalier en oubliant de vous rendre vos cartes restées sur le tapis. Or, cette *étourderie* a eu cela d'heureux, que la bibliothèque du cercle s'est enrichie d'une pièce des plus intéressantes, d'un monument du style grec le plus pur. Or....

— Sortez, messieurs, sortez à l'instant ! s'écria Delboigne, blême de colère. Vous avez pris une fausse qualité pour vous introduire chez moi et m'insulter.... Je ne vous accepte pas comme les témoins de ce paysan que j'ai traité comme un laquais, et qui, aujourd'hui, a peur !

— De se battre avec un escroc, » interrompit Montarnal d'une voix claire et mordante.

A la grande stupéfaction des deux amis de l'ex-garde du corps, M. Delboigne demeura immobile, les bras croisés sur la poitrine, le visage livide, l'œil atone et les lèvres crispées par cet insolent sourire qu'il était impossible de regarder de sang froid.

« C'est un petit guet-apens tout simplement, dit-il enfin en promenant un regard acéré et provoquant sur les trois hommes.

— Vous dites ? s'écria le général en faisant un pas en avant.

— Je dis, messieurs, que vous jouez une étrange partie en ce moment, et que je m'étonne que des gens qui osent parler de cartes ... trop heureuses, se servent de dés pipés. Vous venez me demander des excuses, et quand je refuse de commettre cette lâcheté, vous me crachez des injures à la face. Voyons, soyez au moins logiques : si votre ami est un poltron, qu'il garde pour lui le coup de canne qu'il a reçu et retourne dans sa province, battu et content.

— Vous n'avez donc pas entendu ce que vous a dit M. de Montarnal ? reprit Blangy en le regardant en pleine face.

— Je n'en ai pas perdu un mot, maître Blangy. M. Bourquin ne doit pas se battre avec un escroc ! Eh bien, alors, pourquoi, vous, monsieur de Montarnal, qui êtes un raffiné d'honneur, venez-vous insulter chez lui un homme avec lequel on ne peut croiser le fer ! C'est moi, messieurs, entendez-vous, qui serais en droit d'exiger de vous des excuses !

— Ah ! pardieu ! cela serait curieux, dit Montarnal.

— Ce que je vais ajouter vous semblera plus curieux encore : vous voulez, dans un intérêt que je ne comprends pas, arranger, coûte que coûte, l'affaire de M. Paul Bourquin. Comme je refuse de me prêter à ce petit commerce-là, M. de Montarnal m'insulte afin de se battre au lieu et place de son ami. Eh bien ! messieurs, j'accepte sa proposition.

— Vous avez mis le temps à vous décider.

— J'accepte, non pour venger une injure que je considère comme un acte de folie, mais parce que je trouve mon intérêt à ce changement d'adversaire. Suivez bien mon raisonnement : il faut de toute manière que je me batte demain, soit avec M. Bourquin, si je persiste à vous refuser des excuses ; soit avec M. de Montarnal, si je consens à reconnaître mes torts envers mon premier adversaire.

Or, messieurs, j'ai tout à gagner à vous donner la singulière satisfaction que vous venez chercher, aux conditions que voici : Monsieur de Montarnal, vous me rendrez raison de votre insulte ; j'ai le choix des armes,

nous nous battons à l'épée demain à dix heures, dans les prés qui sont à gauche de la station de Montgeron ; la place est excellente, je la connais. Monsieur le général de Jonchère voudra bien me faire l'honneur d'être mon témoin.

— Moi ! s'écria le général stupéfait. Ah ! par exemple, voilà une impudence....

— Vous serez mon témoin, général, ou celui de M. Bourquin, à votre choix.

— Mais pourquoi me choisissez-vous ? je ne vous connais pas, moi !

— Votre ami M. de Montarnal ne vous a-t-il pas dit que j'étais un escroc ! » répliqua Delboigne, dont le visage livide avait alors une expression hideuse.

Les joues de M. de Jonchère, ordinairement rouges, prirent la teinte du vin de barrière ; il fit un mouvement si brusque que Blangy se jeta devant lui, croyant qu'il allait charger le misérable à coups de canne.

« Un peu de patience, général, continua Delboigne, je ne risque rien à l'aventure, moi ; je n'ai d'ailleurs aucune raison de vous cacher le motif qui me fait vous demander ce service qui vous étonne si fort. J'ai une très-mauvaise réputation ! Je ne discute pas le fait, je le constate. Je n'avais pas de rentes sur le grand livre ni de terres au soleil ; on ne m'avait rien appris et le travail me faisait horreur. J'aurais eu dix-neuf chances sur vingt de mourir de faim, si je ne m'étais pas créé certaines ressources par mon industrie !

— Pardon ! monsieur, interrompit Blangy, est-ce que vous auriez l'intention de nous faire subir le récit de votre histoire, par hasard ?

— Je veux seulement que vous sachiez pourquoi je suis si accommodant avec vous. Je disais donc que j'avais dû me créer certaines ressources pour vivre.

Or, ces ressources n'étant pas admises par la société, je n'ai pu les mettre en pratique qu'en risquant ce que risque la bête de proie en chasse. Au siècle où nous vivons, on joue sur tout ; j'ai joué sur la lâcheté humaine, et mes actions ont fait prime. J'ai tondu ou plumé, selon l'occasion, et comme on sait à présent que j'ai les serres tranchantes, les tondus et les plumés n'osent plus crier !

Il me faut un duel tous les deux ou trois ans, pour maintenir mon crédit sur la place ! J'ai mon duel. Les Français, ce peuple de braves, aiment les vaillants, et ma renommée de duelliste m'ouvre de fort belles relations en

donnant aux faits accomplis une couleur toute différente. Le monde est ainsi fait qu'on ne peut croire qu'un homme qui risque sa peau pour un mot mal sonnant, soit un coquin. Les préjugés gouverneront éternellement les civilisés.

— Je commence à comprendre son jeu, dit le général à ses deux amis : c'est un duel-réclame que désire ce monsieur.

— Vous avez trouvé le mot, général, répliqua Delboigne en le saluant ; c'est un duel-réclame. Or, j'aime mieux placer mon annonce dans un grand journal de Paris, qu'à la dernière page d'une infime revue de province. »

Le Radieux se pencha vers son vieux camarade des gardes, et lui dit à voix basse, en lui serrant le bras :

« Je t'en supplie, de Jonchère, accepte !

— Pardieu ! fit ce dernier, et s'adressant à Delboigne : C'est convenu, monsieur, je vous servirai de témoin. Vous pourrez le faire tambouriner sur la place publique, si cela vous convient ; je suis assez haut placé dans l'estime du monde pour qu'il me pardonne cette équipée-là. Que votre second témoin se rende directement sur le terrain ; je n'ai nul besoin de le voir avant, puisque vous avez pris vous-même le soin de régler toutes les conditions de la rencontre.

— Je suis trop heureux de vous obéir, général. Maintenant que c'est chose convenue, je, vous prie, messieurs, de dire à M. Paul Bourquin que je regrette vivement un mouvement d'emportement tout à fait involontaire, et dont je lui fais les plus humbles excuses. »

Leur mission terminée, Montarnal, de Jonchère et Blangy se retirèrent aussitôt.

« Sacrebleu ! s'écria le général lorsqu'ils furent remontés dans leur voiture, nous venons de faire là un joli métier ; il faut, ma parole d'honneur, que ce satané Montarnal ait le diable au corps ! Je ne te pardonnerai de m'avoir fourré dans ce traquenard que si tu jettes cet effronté drôle sur le pré. Donne-moi mes dix louis en attendant. »

Le Radieux prit deux billets de cent francs dans son portefeuille et les lui remit en grommelant :

« Tu as toujours eu une chance insolente, toi ! ce qui me console un peu, c'est que c'est pour moi seul que j'irai sur le terrain.

— Comment pour toi seul ? fit l'avoué qui n'avait pas encore compris.

— Pardieu ! est-ce que je pouvais tolérer que ce polisson plaisante sur mon âge. »

De Jonchère et Blangy se regardèrent en se mordant les lèvres.

L'égoïste *moi* rayonnait toujours avec le même éclat, dans l'âme du Radieux.

En rentrant à son hôtel, il écrivit ces quelques lignes qu'il fit porter à l'hôtel de Rouen :

« Mon cher Paul,

Votre affaire est encore retardée d'un jour ; venez me voir demain à quatre heures, tout sera arrangé.

A. DE MONTARNAL. »

Le lendemain, à dix heures du matin, les deux adversaires, leurs témoins et un chirurgien de régiment amené par le général, s'arrêtaient à la station de Montgeron.

Montarnal était sérieux, mais résolu. Au moment où de Chatenois, qui accompagnait Blangy, lui remit son épée, il leur dit :

« Si je suis tué, dites à ma fille qu'elle peut épouser M. Paul Bourquin. Le nom est affreux, mais c'est un honnête garçon. »

Les combattants étaient à peu près d'égale force. Montarnal tirait avec l'élégance d'un maître faisant assaut public, et Delboigne, qui avait la garde italienne, c'est-à-dire fort basse, glissait sous son épée comme un reptile.

Enfin le Radieux lui détacha un terrible coupé qui lui traversa la poitrine ; mais avant qu'il ait eu le temps de rompre, Delboigne lui perçait la cuisse droite.

Le chirurgien tenta vainement de sauver le bretteur ; les deux poumons étaient traversés et l'hémorragie interne l'étouffa en quelques minutes.

Montarnal, le dos appuyé contre un saule, la jambe roide, faisait une atroce grimace.

« Votre blessure n'a aucune gravité, lui dit le chirurgien après avoir examiné la plaie et posé une compresse, mais il pourra bien vous rester une légère claudication.

— Claudication ? répéta le blessé, qui ignorait la signification de ce mot technique.

— Oui, vous boiterez peut-être un peu de la jambe droite.

— Boiteux ! s'écria le Radieux d'une voix vibrante comme un éclat de trompette. Boiteux ! et vous me dites cela tout tranquillement, vous ! Mais je me brûlerai la cervelle, le jour où je me dodelinerai comme un battant de cloche en marchant ! Montarnal boiteux ! jamais, monsieur, jamais ! »

XV. — Éclopé, mais de belle humeur nonobstant.

Ce beau feu de belliqueuse jeunesse qui enflammait Montarnal depuis vingt-quatre heures s'éteignit sous une avalanche de neige, à la minute où le chirurgien déclara qu'il pourrait bien rester boiteux. Tout ce qu'il avait fait lui parut absurde au premier chef, et lorsque ses amis le guindèrent avec toutes sortes de précautions dans sa voiture, il envoya à tous les diables M. Paul Bourquin, les gens de Saint-Aubin, feu Delboigne, Antonine et son aquarelle !

Non-seulement il avait la perspective désolante de demeurer estropié toute sa vie, mais la justice allait lui demander un compte sévère de sa conduite.

Pendant le trajet, il raconta en quelques mots à ses amis la découverte qu'il avait faite dans le coffret d'ébène, et cet aveu leur donna l'explication de sa conduite.

De Jonchère et Blangy avaient été les amis de Charles de Maubert. Le récit de Montarnal les impressionna profondément, et l'avoué déclara qu'il voulait faire aussi quelque chose pour le fils de son pauvre Charles, qui lui avait légué toute sa fortune avant de mourir. Mais cet élan de tendresse ne réconforta pas le Radieux, qui continua à maugréer contre l'univers entier.

Antonine était sortie lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel ; Blangy, qu'elle aimait beaucoup, se chargea de lui apprendre l'événement, avec tous les ménagements possibles.

Le général alla immédiatement chercher un des plus célèbres chirurgiens de Paris, car Montarnal ne voulait plus voir le major qui, en faisant le premier pansement, avait eu l'impertinence de lui prédire une légère claudication.

De Jonchère ramena le docteur A. G ..., que Montarnal connaissait un peu.

« Docteur, lui cria le vieux beau dès qu'il l'aperçut, je suis résolu à subir toutes les opérations possibles, mais je ne veux pas être boiteux ! Arrangez-vous. »

Prévenu par de Jonchère, le docteur lui répondit en souriant :

« Nous ferons pour le mieux ! »

Il examina la blessure, palpa les muscles de la cuisse, et dit :

« Dans quinze ou vingt jours vous pourrez poser les deux pieds sur le tapis, et faire le tour de votre chambre sur deux béquilles.

— Des béquilles ! clama Montarnal, des béquilles ! mais j'aurai l'air d'un quinze-vingt ! c'est encore plus affreux que de boiter !

— Vous les garderez quarante jours, et après, vous vous appuierez sur un martinet pendant deux ou trois mois.

— Et je ne boiterez pas ? interrogea-t-il avec anxiété.

— Vous marcherez aussi droit et aussi ferme que le général.

— Vous me sauvez la vie, docteur.... Dans vingt jours j'irai m'établir à Saint-Aubin avec Antonine et mes ... béquilles. Ça m'est égal de me promener par là en infirme. Blangy, tu iras me commander une canne d'épine noire avec martinet d'écaille et collier d'or ... quelque chose qui ait du chic, tu comprends ? Merci ! docteur. »

Et se tournant vers le général :

« Tu vois bien que ton major est un âne bête. »

Quand le docteur fut parti, il tourna la tête du côté de la ruelle, et dit entre deux bâillements :

« A présent je suis fâché d'avoir tué ce pauvre diable ! C'est Paul qui n'y comprendra plus rien.... Pas un mot de son père, surtout ! Ça n'est pas pour toi que je parle, de Jonchère, mais pour Blangy, qui bavarde comme une pie.

— Merci ! répliqua l'avoué.

— Dors une heure ou deux, lui dit le général, je reviendrai te voir ce soir.

— J'y compte, répondit-il en commençant à s'assoupir.

— A présent, dit le général quand ils eurent quitté la chambre du blessé, il s'agit, mon pauvre Blangy, d'avaler la plus grosse pilule. Allons confesser nos péchés à M. le juge d'instruction.

— Il va bien nos recevoir ! dit l'avoué en se laissant tomber sur un fauteuil, la tête sur la poitrine, les bras ballants ... moi surtout ! Et d'abord, pour peloter en attendant partie, je vais être rayé tout net du tableau des avoués ! Tu es militaire, toi ; ils te ménageront.... *Cedant arma togæ* ! ils en feront des lanières, de ma toge, pour me fustiger avec ; je serai étrillé de la belle façon, surtout si c'est le substitut Thorin qui porte la parole. Mme Blangy et ses filles seront contentes ! »

Antonine entra au salon comme il exhalait ses lamentations.

« Ma chère demoiselle, balbutia de Jonchère tout à fait déconcerté par cette apparition, je vous demande bien pardon de vous quitter aussi brusquement, mais j'ai un rendez-vous des plus importants, affaire de service ... et je suis en retard d'une grande demi-heure.... M. Blangy a d'ailleurs à causer avec vous.... N'est-ce pas, cher ami ? »

Et il lui dit à voix basse, en lui serrant la main :

« Je t'attends à cent pas de l'hôtel ; explique-lui la chose en deux temps.
»

Il s'inclina assez gauchement devant la jeune fille, et sortit si rapidement qu'elle n'eut pas le temps de lui répondre un mot.

« Le général a quelque chose qui l'inquiète bien certainement, dit-elle en se retournant vers l'avoué : savez-vous pourquoi il s'enfuit aussi vite ?

— Mademoiselle, répliqua Blangy avec un sourire de commande, et du ton d'un avocat beau parleur qui pose ses conclusions, le général est un peu troublé par un événement qui pourra peut-être vous sembler triste au premier abord, mais (un de ces *mais* articulés à pleine bouche et ouverts à deux battants qui n'appartiennent qu'aux gens de robe), mais dont les résultats sont des plus heureux. Votre excellent père, qui porte le plus grand intérêt à ce jeune homme de province....

— M. Paul Bourquin !

— M. Paul Bourquin a été assez heureux ce matin pour lui sauver la vie.

— Le sauver, lui ! s'écria-t-elle en pâlisant.

— Oui, en l'empêchant de se battre avec un spadassin qui avait juré de le tuer.

— Ah ! monsieur Blangy, que je suis heureuse ! mon père est si bon ! dit-elle tellement émue qu'on aurait pu compter les battements de son cœur au travers de son corsage.

— Oui, si bon et si brave, reprit Blangy, qu'il n'a pas hésité à intervenir dans la question, et que, n'ayant qu'un seul moyen efficace, victorieux, pour arriver à son but, il l'a employé sans hésiter.

— Et ce moyen... ?

— Aux grands maux les grands remèdes ! reprit l'avoué à pleine voix. Montarnal a encore la tête chaude, voyez-vous ! Enfin, comme on n'est pas toujours maître de ses coups, l'épée à la main....

— Il s'est battu ! s'écria Antonine en chancelant.

— Un peu, et le spadassin en question ne fera plus de victimes....

— Mais lui, lui n'est pas blessé ?

— Blessé ! par exemple !... une toute petite piqure à la jambe.

— Je veux le voir et l'embrasser, mon cher bien-aimé père ! et elle s'élança vers la porte.

— Il repose en ce moment, fit Blangy en la retenant doucement par le bras. Ne le réveillez pas, je vous en prie ; attendez qu'il vous fasse demander, et surtout évitez de lui causer une émotion trop vive.

— Alors sa blessure est grave ?

— Est-ce que je vous parlerais avec ce calme ? répondit-il en souriant : n'est-il pas mon meilleur ami ?

— C'est vrai, dit-elle en relevant sur lui ses beaux yeux voilés de larmes ; j'attendrai !

— Je reviendrai ce soir avec le général. Au revoir, chère enfant.... Ah ! votre père a dit qu'il comptait partir très-prochainement pour Saint-Aubin. C'est une idée qui lui est poussée tout à coup, mais qu'il ne mettra probablement pas à exécution ; dans tous les cas, ne le contrariez pas, et abondez dans son sens.

— Je ferai tout ce qui lui plaira. »

Quand Blangy l'eut quittée, elle monta sans bruit à la chambre de son père, et ouvrit doucement la porte.

Il dormait profondément, et son visage, éclairé par un petit rayon de soleil qui passait à travers les rideaux, était légèrement coloré, mais n'exprimait aucune souffrance.

Elle redescendit au salon pour attendre son réveil, après avoir ordonné à Philippe de se tenir dans le petit cabinet attenant à la chambre de M. de Montarnal, afin de veiller sur lui et de la prévenir au moindre signe alarmant.

Deux heures s'écoulèrent, deux heures d'une longueur mortelle pour la pauvre enfant. Enfin, le valet de chambre vint la prévenir que M. de Montarnal la priait de monter chez lui.

Du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria d'une voix claire :

« Fais bien attention de ne pas toucher ma jambe ! »

Elle noua ses bras autour de son col et l'embrassa avec une effusion de tendresse qui lui causa un petit mouvement d'attendrissement.

« Assez d'embrassades, dit-il bientôt en la repoussant doucement ; qu'on me donne un verre d'orangeade et assieds-toi là à côté de moi. Il reprit après qu'il eut bu : — Eh bien, crois-tu que nous soyons quittes maintenant envers M. Paul ? »

Elle courba la tête et murmura d'une voix faible :

« A quel prix, hélas !

— Oui, dit-il sur un ton sérieux, l'affaire a tourné autrement que je l'aurais voulu. Enfin je risquais le même enjeu que ce malheureux, et il a fait de son mieux pour gagner la partie. Du diable si je touche jamais la garde d'une épée à présent.

— Votre blessure n'est pas grave, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai la jambe lourde comme plomb. Tu sais, nous irons habiter Saint-Aubin tout le temps que je marcherai sur des béquilles, comme un gueux de Callot.

— Oui, M. Blangy m'a dit que vous comptiez faire bientôt ce voyage.

— Tu comprends bien que je n'irai pas me montrer sur les boulevards, étayé comme une vieille mesure ! là-bas personne ne me connaît et tes deux tantes, qui sont de braves femmes après tout, me dorloteront à qui mieux mieux.

— Et M. l'abbé vous apprendra la géologie pour vous distraire.

— Ah ! non, par exemple ! J'aime encore mieux le trie trac de la tante Aurore que ses vieilles écailles d'huître.... Bast ! nous trouverons bien le moyen de nous, occuper... A propos, et lui, qu'est-ce que nous allons en faire ?

— Il faut d'abord qu'il renonce à cet engagement qu'on lui propose.

— Tiens, c'est vrai ! Après ça, si c'est décidément une vocation....

— Vous savez bien que non, mon père.

— Je sais, je sais que ce diable de garçon me cause plus de tourments depuis quarante-huit heures que je n'en ai eu en un lustre. Je lui ai donné rendez-vous ici à quatre heures.

— Il ne peut tarder à arriver ; je vous en prie, faites un dernier effort pour le décider à rester.

— Est-ce que tu vas encore me conjuguer le verbe aimer ?

— J'attendrai que vous me le permettiez, dit-elle en relevant sur lui ses beaux yeux de saphir, qui disaient alors tout ce que ses lèvres n'osaient prononcer.

— Allons ! fit Montarnal, je vois qu'il faut que je me résigne à te voir porter un jour cet abominable nom de Bourquin, Madame Paul Bourquin ! Comme cela sonnera bien à l'oreille dans un salon ! »

XVI. — Où Lucifer boit le fil en six comme un postillon, et apporte au dossier une pièce de conviction fort importante.

C'était au lendemain de l'arrivée de Montarnal et de sa fille à Saint-Aubin.

Assis dans une vaste bergère, la jambe étendue sur un tabouret, ses béquilles à portée de sa main, le Radieux causait avec la Baronne de Chalonnès des événements qui s'étaient accomplis depuis son dernier voyage.

« Oui, chère amie, disait-il, si je ne m'étais pas fait larder la jambe comme un roast-beef, je n'aurais jamais pu convaincre mon futur gendre de ma bonne foi. Il est vrai que je lui avais donné quelque sujet de se défier de mes protestations d'amitié. Enfin la digue est rompue et c'est plaisir de voir l'expansion de tendresse de ce cœur si longtemps cadenassé. Du diable si je me doutais, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois en costume de chasse au bord de la rivière, qu'il serait un jour mon gendre ! mais voyez-vous, baronne, la vie est une véritable boîte à surprise ; on viendrait me dire que je vais être nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg que cela ne me surprendrait médiocrement. Ces deux enfants s'adorent, je fais leur bonheur, quoi de plus naturel ? Ne me suis-je pas sacrifié toute ma vie au bonheur des autres ! Antonine l'a si bien compris, qu'elle veut régulariser ma situation de fortune avant son mariage, et me reconnaître trente mille livres de rentes. Je ne pouvais pas vivre à la charge de mes enfants !... Et puis je ne suis pas encore un Cassandre ; je me ferai une existence agréable et douce.

— Dans les coulisses de l'Opéra, acheva la baronne..... Je m'explique parfaitement à présent les considérants de l'affaire. Il n'y a plus que M. Bourquin qui m'inquiète un peu ; je sais bien que ma nièce a payé ses grosses dettes, mais avec un homme de cette espèce on ne doit jamais compter sur un bon mouvement. Il est capable de refuser son consentement.

— J'espère qu'il nous accordera cette satisfaction. Je veux bien accepter le fils, mais il me sérail, impossible de supporter vingt-quatre heures le

père. Je serais désolé qu'il ne nous donnât pas ce prétexte de rompre pour l'éternité.

— Enfin, comme il faut toujours observer les convenances, nous lui dépêcherons l'abbé quand le moment sera venu. Maintenant expliquez-moi donc cette histoire d'héritage à laquelle je ne comprends absolument rien.

— L'affaire Blangy ?

— Oui, ces cent mille francs qui tombent subitement sur la tête de mon futur neveu, comme une huile d'or, et que votre ami lui a comptés en beaux écus sonnants, la veille de son retour à Saint-Aubin.

— C'est pourtant bien facile à comprendre : Mme Bourquin, qui prévoyait ce qui se passerait après sa mort, avait placé sur la tête de son fils, qui n'avait alors que deux ans, une certaine somme chez le prédécesseur de Blangy. D'après l'ordre de la donatrice, cet argent ne devait être remis à Paul qu'à sa majorité et dans des conditions dont je ne connais pas exactement la teneur. En vingt six ans, la somme a plus que doublé avec les intérêts capitalisés. »

Cette histoire, que le Radieux débitait avec un aplomb imperturbable, était de l'invention de Blangy qui ayant hérité de tous les biens de son ami Charles de Maubert, ne voulut plus considérer cette fortune que comme un dépôt, le jour où Montarnal lui apprit pour quel motif Pierre Bourquin avait voué une implacable haine à ce fils qui portait son nom sans être de son sang.

« Le proverbe dit qu'il vient toujours un moment où la bonne chance heurte à la porte d'un pauvre homme, déclara Mme de Chalonnès ; je suis ravie de lui voir enfoncer aujourd'hui la porte de mon ami Paul. Que compte-t-il faire une fois marié ? reprit-elle après un instant de silence ; j'espère qu'il n'a pas l'intention de demeurer toute sa vie dans la contemplation de sa femme !

— Pardonnez-moi, madame la baronne, répondit une voix franche et enjouée à cinq pas derrière elle. Je compte adorer ma femme toute ma vie : mais rassurez-vous, cela ne m'empêchera pas de travailler. »

La baronne tressauta sur sa chaise.

Paul, Antonine et l'abbé entraient au salon comme elle faisait la réflexion à laquelle son futur neveu venait de répondre.

Les deux jeunes gens, après avoir posé leurs lèvres sur ses mains qu'elle leur tendait, vinrent s'asseoir à côté d'elle sur le canapé, pendant que l'abbé allait prendre un volume sur un rayon de la bibliothèque.

Une véritable transformation s'était opérée dans toute la personne de Paul ; son visage rayonnait de bonheur, et il portait ; avec l'aisance d'un parfait gentleman une toilette simple, mais distinguée, qui faisait valoir toute l'élégance de sa taille.

Il était si joli, cavalier que la baronne, qui se connaissait en beaux hommes, échangea un petit signe avec Montarnal, et lui dit à mi-voix :

« L'élève fait honneur au maître.

— Je ne suis pas trop mécontent de lui, répliqua le Radieux, avec un clignement impertinent.

— Madame la baronne, reprit gaiement Paul, croyez-vous aux génies et aux fées ?

— Mais certainement ; et vous, l'abbé ? »

Le bon Sabourdin, qui m'était pas à la question et croyait qu'elle lui parlait du volume qu'il venait de consulter, répondit :

« Je vous remercie, madame la baronne, j'ai trouvé le renseignement à l'article *Prèadamites*, ou hommes antédiluviens.

— Voilà où il en est aujourd'hui, dit Mme de Chalonnès à Montarnal, qui riait aux éclats.

— Eh bien ! continua Paul, comme dans les contes des *Mille et une Nuits*, je suis le filleul d'un bon génie et d'une charmante fée qui me comblent de tous les dons. Je leur dois la vie, la fortune, un bonheur si grand, qu'il y a des instants où je doute que je sois bien éveillé. Quand je songe à ce que j'étais et à ce qu'ils ont fait de moi, je suis ébloui, et le vertige me prend. Avant je n'osais pas, je ne pouvais parler, et a présent je ne trouve plus de mots assez tendres pour leur exprimer ma reconnaissance et mon amour !

— De mon temps, dit la baronne, les amoureux étaient moins timides, mais ils avaient de bonnes raisons pour cela ; Napoléon ne leur laissait guère le loisir de faire leur cour, et ils étaient bien forcés de mettre les bouchées doubles. »

Paul reprit : « Je comptais vous parler aujourd'hui d'un projet que M. de Montarnal et Mlle Antonine approuvent complètement.

— Oui, dit le Radieux, notre ami Blangy a eu l'idée de l'associer à son beau-frère, M. Stanislas Roubaud, un des plus riches armateurs de Rouen.

— Excellente idée, fit la baronne ; il faut que la jeunesse travaille.

— Certainement, appuya le Radieux.... Moi, j'ai toujours regretté de n'avoir pas choisi une autre carrière que celle de l'épée. Enfin, on ne fait

pas toujours ce que l'on veut.

— Ne regrettez rien, cher père, dit Antonine en allant l'embrasser. Vous viendrez vous fixer auprès de nous, et vous donnerez des conseils à mon mari pour ses affaires.

— Que j'habite Rouen, une ville où il pleut neuf jours sur dix....

— Il fera toujours si beau temps à la maison que vous n'aurez pas envie de sortir, répondit Paul en riant.

— Je vous donnerai un mois que nous passerons à Saint-Aubin, à Dieppe ... ou à Bade.

— Nous ferons tout ce qu'il vous plaira, reprit Paul.

— Eh bien ! avancez-moi le guéridon et prenez le damier. L'abbé m'a déjà gagné vingt-cinq francs pour ses pauvres, et, s'il continue ainsi, il aura bientôt en caisse de quoi fonder un hôpital. Allons, l'abbé, livrons bataille !
»

M. Sabourdin, qui sommeillait les pieds sur les chenets, se réveilla en sursaut et vint s'asseoir à sa gauche sur un tabouret.

La baronne avait sonné Josquin pour remettre des bûches, car il faisait un froid noir et pénétrant, et le vent qui soufflait par rafales hurlait au dehors.

Les deux fiancés se promenaient en causant à voix basse et en riant ; mais bientôt l'étoile du soir laissa tomber sur ses genoux le journal qu'elle parcourait et dit :

« Antonine, ma chère belle, joue-nous donc cet air que j'aime tant ... tu sais, cette chose de Weber ... qui est si sentimentale.

— La *Dernière pensée*, » dit-elle, en allant s'asseoir devant un vieux clavecin dont le son aigre et strident horripilait Aurore : mais, comme elle posait les doigts sur les touches, la tante Lucifer fit irruption dans le salon.

Elle était emmitouflée dans une pelisse garnie de fourrures, et son nez, qui pointait de son capuchon, virait au rouge sombre.

« j'arrive à temps pour chanter la romance, cria-t-elle en se précipitant vers la cheminée ; attends-moi, petite.

— Comment ! vous étiez dehors par cet affreux temps ! lui dit Paul sur un ton affectueux.

— Et d'où diable sortez-vous ? cria Montarnal.

— Du café.

— Du café ! répétèrent la baronne et Antonine.

— Où j'ai *consommé*, continua Lucifer, un café et un petit verre de *fil en six*, en compagnie de trois hommes. L'abbé, bouchez-vous les oreilles, je

vais raconter des choses volumineuses.

— Bigre ! fit Montarnal.

— Figurez-vous, reprit Aurore, que c'est aujourd'hui jour de marché : or...

— Voilà l'explication du café, dit le vieux beau, elle avait un veau à vendre.

— Non, mais des poulets à acheter, attendu que Mme la baronne de Chalonnès, ma très-chère sœur, est beaucoup trop grande dame, pour s'occuper de ces détails....

— Et je m'en vante.

— Or, continua la bossue, comme ce glorieux dédain aurait des conséquences désastreuses pour nos hôtes, je ... m'encanille sans vergogne, par dévouement pour l'estomac de mon ami Alexandre et de ma tendre nièce.... Bref, je suis l'officier de bouche du château.... Donc, tout en achetant mes poulets contre le *Café du Commerce*, j'aperçois le père Plantier (vous savez, Montarnal, l'homme au cabriolet), le père Plantier qui causait avec deux notables de Saint-Aubin, en sabots et en blouse. On parlait de la belle Mme Armet, qui a quitté le pays depuis un mois, et l'on disait ... l'abbé, c'est l'instant de prendre la fuite ... et l'on disait qu'elle était au dernier mieux avec... Montarnal, voilez vous la face ... avec votre ami le comte Duplessier !

— Ah bah ! comment ! ce vieux drôle....

— Alors, j'ai planté là Catherine et ses provisions, et je suis entrée pour causer avec ces messieurs, à la bonne franquette ; nous avons trinqué avec le *fil en six*, et cinq minutes après j'avais tous les détails de l'événement. Ils sont curieux.

— Comment ! vous avez osé ! clama la baronne fulgurante ; veuve Pourchel, vous n'avez pas plus de dignité qu'une gardeuse d'oies.

— Ce n'est qu'un des côtés de la question ; ce qui vous intéresse, c'est de savoir que ladite Mme Armet-Duplessier a écrit ceci à M. Bourquin père ; » et, tirant un papier tout froissé de sa poche, elle lut à haute voix ce qui suit :

« Gardez-vous de refuser votre consentement au mariage de votre fils. Nous serons bien vengés de lui, allez ! Je ne veux pas paraître en ce moment à Saint-Aubin ; j'irai demain à Puy, à la ferme Gaillot ; ne manquez pas de vous y trouver entre six et sept heures du soir.

V. A. »

« Ah ! pardieu ! s'écria. Montarnal, si je n'étais pas cloué dans mon fauteuil, j'irais arracher les dents de cette vipère.

— Je m'en charge, moi, dit Paul les sourcils contractés, les lèvres pâles de colère.

— Non, non, je vous en supplie ! fit Antonine en lui serrant le bras.

— Mais comment cette lettre est-elle entrée vos mains ! demanda l'abbé.

— Oui, comment ? dit la baronne.

— Elle était placée entre les feuillets d'un dossier quel le père Plantier a été reprendre ce matin chez l'homme d'affaires. Comme elle était plus intéressante pour nous que pour lui, il m'a donné cette jolie pièce de conviction en me disant : Arrangez-vous, madame Pourchel. Je n'ai rien vu, rien lu, rien dit ; si les affaires s'embrouillent, ne me citez point comme témoin, je ne parlerais point. Vous avez trouvé la lettre dans la rue ; aussi bien elle pouvait tomber de ces sales paperasses qui me coûtent, ma fine, un petit écu par ligne.

— La ferme Gaillot.... » répétaient tout bas Paul et l'abbé, absorbés dans la même pensée, mais animés de sentiments bien différents.

XVII. — La falaise de l'est.

Un brouillard roussâtre enveloppait les hautes falaises qui s'étendent à l'est de Dieppe. La mer, que l'on ne distinguait pas dans ces ténèbres diurnes, hurlait lugubrement en frappant ce rempart de marne et de silex qu'elle rongeaient avec le furieux acharnement d'une bête fauve.

On entendait par intervalles les tintements de la cloche que le gardien de la jetée sonnait pour guider les navires dans la passe, et de sourdes détonations répercutées par les anfractuosités de la côte.

Dans une chambre du rez-de-chaussée de la ferme Gaillot, un homme de petite taille enveloppé dans un caban de gros drap, se tenait debout devant l'âtre où brûlaient des brassées de sarments dont la flamme éclairait son visage maigre et osseux, de lueurs fantastiques : c'était Bourquin.

Assise le dos tourné au foyer, et la tête couverte d'une élégante capeline de velours noir, Mme Armet le regardait fixement tout en prêtant l'oreille. Un bruit de pas résonna bientôt dans la cour en se perdant au dehors ; elle dit alors à mi-voix :

« J'ai dû avancer notre rendez-vous de deux heures, et je vois que mon messenger a pu vous prévenir à temps. Le père Gaillot est à présent en sentinelle sur la route ; la *maîtresse* et sa fille ne rentreront pas avant une heure ; nous pouvons causer en toute sûreté.

— Je vous écoute, madame Armet, » répondit Bourquin, tout en examinant avec une curiosité narquoise l'élégante toilette de la belle veuve.

D'un regard elle lut dans sa pensée :

« Dame ! mon cher monsieur Bourquin, dit-elle tout en serrant les tirettes de ses gants, en chassant le lièvre, on tue quelquefois un chevreuil. Le vieux bois s'enflamme plus vite et brûle plus longtemps que la futaie. Le comte est un fin connaisseur, lui, seulement le goût s'était émoussé avec l'âge ; les pêches et les ananas de serre-chaude n'avaient plus de saveur pour lui ; il lui fallait quelque chose de plus montant ; je lui ai donné des pickles qu'il ne connaissait pas.

Quand je l'ai pris, c'était encore un homme ; la rougeur lui montait aux joues lorsqu'il songeait à son titre et à sa famille, et qu'il se disait : Si on savait que j'ai un caprice pour une fermière !... » A présent, la fermière

commande seule au Val-Joli et le seigneur n'est plus qu'une manière de satire hébété, qu'elle fait rouler à ses pieds d'un geste, d'un regard. Le jour où il me plaira d'être comtesse Duplessier, je n'aurais qu'à faire semblant de boucler ma malle !... Mais je ne suis pas si pressée.

— Je comprends, dit l'homme d'affaires avec un petit rire impertinent, vous attendez que la souris ne puisse plus courir pour la croquer... Savez-vous, madame Armet, que c'est bienheureux pour vous que Paul ait refusé de vous épouser ? »

Un éclair passa dans ses prunelles noires et elle releva brusquement la tête :

« Monsieur Bourquin, reprit-elle lentement et à voix presque basse, il y a deux mois, je ne m'expliquais pas le motif de cette haine que vous avez vouée à votre fils ; aujourd'hui je sais pourquoi vous l'exécerez, comme vous exécerez la mémoire de sa mère.

Vous vouliez me le donner à dévorer comme on jette une proie à un loup affamé ; je vous le livre à mon tour afin que vous lui égrugiez le cœur. Je suis jalouse et je veux me venger d'eux.... Je veux qu'entre leur bonheur se dresse un fantôme sanglant, et qu'il ait horreur de cet homme qu'il aime et révère. Je veux que le lendemain de son mariage il sache que M. de Montarnal a tué sans pitié, dans un duel qui fut presque un assassinat, Charles de Maubert !

— Son père ! son père ! s'écria Bourquin avec un éclat de rire sauvage.... Ah ! ah ! c'est lui qui a tué cet infâme ! Justice divine, tu me devais bien cette satisfaction-là ! Voilà assez longtemps que je l'attendais !

— Cette fortune dont il a hérité et qu'il croit tenir de sa mère, continua Mme Armet, est une aumône que lui font les amis de son père ! Un don honteux, comprenez-vous bien, honteux et infâme, une tâche de plus ajoutée à cet héritage de fange ! Le bâtard héritant de l'amant de sa mère !

— Oh ! les misérables ! les misérables ! reprit Bourquin en levant vers le ciel ses poings crispés.

— Vous devinez, n'est-ce pas, comment j'ai appris cette histoire ?

— Oui le comte Duplessier était leur compagnon, vous l'avez fait parler.

— Comme il a fait parler il y a huit jours à Rouen M. Blangy, son fidèle Argonaute. Maintenant que je vous ai donné l'arme, prenez votre temps et ne les manquez pas. Je ne vous demande pas de secret de cette confession, reprit-elle en accentuant ses paroles, parce que je vous tiens par certains chiffons de papier, et que vôtre intérêt est d'être prudent. Au revoir, maître

Bourquin ! Peu m'importe que vous portiez le coup avant ou après le mariage.... C'est votre affaire, et je suis bien tranquille. Je sais que le diable vous soufflera la meilleure inspiration quand le moment sera venu ! »

Elle se leva, et serra sa main froide et humide comme la peau d'un reptile.

Elle était venue à Puy dans une voiture louée à Dieppe, qui stationnait à mi-côte de la route.

Bourquin l'entendit traverser rapidement la cour de la ferme et parler au maître. Quand ce dernier rentra, il trouva l'homme d'affaires les pieds sur les barres du hâtier, la tête dans ses mains, l'œil fixe, et si absorbé dans ses réflexions qu'il ne répondit pas, lorsqu'il lui adressa la parole.

« Est-ce que vous dormez les yeux ouverts, monsieur l'avocat ? » lui cria le bonhomme.

Bourquin tressaillit et releva sur lui ses prunelles, qui brillaient comme des charbons ardents sous ses lunettes.

« Ah ! c'est vous, père Gaillot ? »

— M'est avis, monsieur l'avocat, reprit le fermier, que vous feriez mieux de souper et de coucher à la ferme, que de vous en retourner à Dieppe par ce temps de chien ; il est tout près de six heures et la terre est si détrempée qu'on recule d'un pas en en faisant trois.

— Merci de votre bonté, répliqua Bourquin, mais je veux rentrer ce soir à Saint-Aubin. La mer est basse à présent, je prendrai la sente de la grève ; les roches découvrent au loin, et si le chemin est plus rude sur le galet, il est aussi plus sûr.

— Si c'est votre idée, je ne veux point vous contrarier ; seulement, faut laisser votre bâton dans un coin et prendre mon fusil.

— Votre fusil, pourquoi faire ?

— Parce qu'il y a une nichée de mauvais gars qui perchent avec les hirondelles de mer dans les cavernes de la falaise, tout contre la jetée du Pollet, et qu'ils rôdent sur la grève pour chercher à faire quelque mauvais coup. Il n'y a pas un mois que le fils au père Trubert, qui revenait de Dieppe par ce chemin-là, a été ramassé roide comme un échalas, la tête ouverte.

« On a dit qu'il avait pris par la sente d'en haut, et déboulé ; mais le gas avait le pied assuré comme une chèvre sauvage.... C'est les bohémiens qu'ont fait le coup, voyez-vous ; ça, c'est sûr. »

Tout en parlant, le maître décrochait un vieux fusil dont la crosse était raccommodée avec du fil de fer, et il le chargeait avec des chevrotines à

loup.

« Eh bien ! dit Bourquin en prenant l'arme, si vos hirondelles de mer viennent voler trop près de moi ce soir, elles recevront du plomb dans les ailes ; merci ! maître Gaillot, je vous renverrai jeudi votre fusil par le messager. »

Le fermier le conduisit jusqu'à la plage, presque à tâtons, tant le brouillard était épais, et le quitta à l'entrée du sentier, que surplombait la falaise haute de cent mètres.

« Que Dieu vous garde des mauvaises rencontres, monsieur l'avocat ! lui dit-il en forme d'adieu. Il est encore temps de rentrer à la ferme ; faudrait mieux pas vous obstiner.

— Au revoir, maître Gaillot, » répondit l'homme d'affaires qui était déjà à dix pas de lui.

Il marchait à longues enjambées, tantôt sur le galet, tantôt sur les roches entre lesquelles la mer avait laissé des flaques d'eau. A sa droite, l'Océan faisait entendre un grondement sourd, et des stries d'une blancheur électrique rayaient l'horizon : l'écume des vagues.

Deux ou trois fois le bruit sec du silex, qui se détachait et roulait du sommet de la falaise, lui fit tourner la tête.

Au bout d'un quart d'heure de marche, les rides de galet devinrent si roides, qu'il remonta vers la falaise pour reprendre le sentier qu'il n'avait quitté que parce qu'il glissait sur ce terrain détrempé et gras.

Il crut entendre parler devant lui à cinquante pas tout au plus, et s'arrêta pour écouter et observer.

Les voix se rapprochaient et le galet roulait sous les pas de deux ombres qui coupaient obliquement pour regagner comme lui le sentier.

Bourquin arma les deux coups de son fusil, et, se glissant sans bruit derrière un bloc détaché, il resta immobile comme un chasseur à l'affût.

Les deux ombres passèrent tout près de lui en causant à mi-voix.

Il étouffa un cri de rage, et sa mâchoire, convulsivement serrée, grinça affreusement.

Il venait de reconnaître à la voix les deux hommes qui passaient à ses pieds : Paul et l'abbé Sabourdin.

Hâtez le pas, disait Paul, ou nous arriverons trop tard à la ferme Gaillot.

— Franchement, je le souhaite à présent, répondit l'abbé, voyons, mon cher enfant, je vous en supplie, calmez-vous ; vous auriez dû me laisser venir seul ; qu'allez-vous dire, qu'allez-vous faire ? votre exaltation croît à

mesure que nous approchons du terme de notre voyage, et elle m'épouvante.

— Je ne dirai, je ne ferai que ce qu'il est de mon devoir de dire et de faire, répliqua Paul d'une voix brève. Ne craignez rien, je n'oublierai pas le respect que je lui dois, à lui, mais il faudra qu'elle parle, elle, l'infâme créature !

— Vous savez bien qu'elle mentira.... Pourquoi chercher alors une occasion de scandale et de trouble ... La nature humaine est faible ; qui sait ? peut-être que ses paroles ... jetteront le doute dans votre âme ; pourquoi jouer avec le danger ?

— Par le Dieu qui nous entend ! s'écria le jeune homme avec un éclat de farouche énergie, je les défie de rompre maintenant la chaîne qui m'unit à celle qui est à présent tout pour moi sur la terre !... »

Deux flammes jaillirent du flanc de la falaise, et deux détonations éclatèrent dans la nuit, répercutées par tous les échos de la grève.

Un gémissement de douleur leur répondit à vingt pas de là, et la plus petite des deux ombres s'effaça subitement et tomba sur le sol.

A la même seconde, un coup sourd, profond, énorme comme l'explosion d'une mine, fit trembler la terre, et, au milieu d'une trombe de poussière, jaillit une pluie de silex qui crépita sur le banc de galet.

La commotion fut si violente que Paul, effleuré seulement par le plomb, tomba sur les genoux auprès de l'abbé blessé et sanglant.

Entre eux et la place où l'assassin était embusqué, s'élevait alors une véritable montagne, déchirée comme le flanc d'un volcan qui s'avancait en promontoire sur la plage. Le corps mutilé, écrasé du misérable, gisait sous l'éboulement provoqué par la double détonation de son fusil.

En le frappant subitement comme Ananias, Dieu l'avait couché dans le tombeau d'un Titan.

XVIII. — Correspondance pouvant servir d'épilogue

De l'abbé Sabourdin, professeur à l'université de Gand (section de géologie), à Paul Montarnal, de la maison Stanislas Roubaud et Montarnal de Rouen.

« Gand, ce 14 août 1855.

Mon cher ami,

Ma malheureuse polémique, au sujet de la prétendue mâchoire fossile trouvée dans les tourbières de Boves, qui a attiré sur ma pauvre tête toutes les foudres de l'Église et motivé mon interdiction, a eu un grand retentissement en Belgique.

Ma première leçon a soulevé une véritable tempête, mais je suis sorti vainqueur de l'arène ; malgré mes protestations et mes supplications, mes élèves m'ont porté en triomphe jusqu'à mon logis. — Je ne sais ce que Dieu me réserve, mais j'espère qu'il me permettra de faire encore un peu de bien sur cette terre d'exil. J'ai déjà quelques clients patentés : des infirmes, des orphelins, et à ce propos je dois constater que les pauvres ont ici plus de conscience que chez nous : ils travaillent l'été dans les campagnes et on ne les rencontre que lorsque la glace couvre les canaux.

J'ai reçu une excellente lettre de vos tantes de Saint-Aubin, qui ont toujours été si bonnes pour moi, et qui, dans ces derniers temps, ont bravement lutté pour me sauver de la proscription. — Je lis dans un journal que le procès de M. de Montarnal vient d'être jugé, et qu'il a été acquitté ainsi que ses témoins. Veuillez lui exprimer toute ma satisfaction ; je n'étais pas complètement tranquille sur cette affaire.

Tout ce que vous me dites du bonheur de votre intérieur et de la réussite de vos affaires ne me surprend nullement. C'était écrit ! disent ces païens d'Arabes, moins païens que ce pauvre Sabourdin, ex-curé de Saint-Aubin. Vous méritiez tous les deux ce paradis que vous me dépeignez si bien.

M. de Montarnal doit être bien heureux aussi d'avoir obtenu du grand chancelier l'autorisation de vous transmettre son nom ; la fusillade de la falaise de l'Est était une bonne apostille à sa demande ! Je souffre encore un peu de ma blessure quand le temps va changer, mais cela est très-supportable. C'est une manière de baromètre qui m'évite de recevoir des ondées en m'avertissant que je dois prendre un parapluie pour franchir les ponts de la *Venise du Nord*.

Je vous embrasse comme je vous aime, à plein cœur.

DOMINIQUE SABOURDIN. »

De M. Alexandre de Montarnal à Mlle Jeanne (née Zobélie Tricoche), artiste du théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

« Rouen, 16 août 1855.

Ma chère Blondinette,

Les enfants veulent me garder huit jours encore, mais je partirai après-demain soir pour Paris, par le train de huit heures quarante. Ton directeur m'a enfin répondu ; il t'accorde un congé de quinze jours seulement. Nous n'irons pas à Dieppe, où je pourrais rencontrer mon gendre, qui y vient souvent pour ses affaires, mais à Trouville, où l'on s'amuse beaucoup.

Tu me demandes de t'apporter comme souvenir de Rouen une bague en émail bleu avec ton chiffre en brillants : je n'ai pas assez de confiance dans le goût des Bœhmer rouennais pour leur confier ce travail. Colomb te montera ce souvenir dans le dernier style, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je te rappellerai que tu me parais un peu oublier que je n'ai que trente mille livres de rente. Je veux bien te rendre service à l'occasion et t'offrir de temps en temps un présent convenable, mais il ne faudrait pas t'habituer à me mettre en coupe réglée. Je ne suis pas encore d'âge et d'humeur à *jouer* uniquement les fermiers généraux.

Sur ce, je dépose deux baisers sur ta chevelure de Cérès.

A. DE M. »

« P. S. Le comte Duplessier est mort avant-hier d'une congestion cérébrale. Rien d'étonnant avec l'existence qu'il menait. C'était un pauvre sire et un faux argonaute ! Je porterai son deuil en cravate bleue Louise et en gants jaunes. »

FIN.

1 Pêcheuse de salicoques.

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE
DES MERVEILLES

DIRIGÉE

PAR ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES

ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES VIGNETTES

Prix de chaque volume broché: 2 francs

La reliure en percaline, tranchés rouges, se paie en sus 1 franc

Nous appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-même.

Depuis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés à contempler, à ad-

mirer, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature !

Depuis les premières observations de quelques hommes de génie dans l'antiquité, les Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées hier sous nos yeux et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de l'électricité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance ! Qui pourrait, sans être ému, sans être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des sciences qui va s'élargissant sans cesse, et, de siècle en siècle, tend de tous les points de sa circonférence vers l'infini !

Dans l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la puissance humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre dans ces fournaies éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations nécessaires à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens d'action !

Et quelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture sculpture architecture musique ou poésie

source de surprises si charmantes et de si doux ravissements !

D'autre part, les grands enseignements de la vie humaine ne sont pas moins dignes de captiver notre attention. L'histoire surprend notre âme par ses vicissitudes, l'élève et l'enthousiasme par l'exemple de ses héroïsmes, en même temps que cette âme elle-même nous attire et nous étonne par ses instincts étranges, par ses facultés parfois si extraordinaires, par ses passions si généreuses ou si terribles.

Qu'il serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait froid et impuissant à admirer !

L'admiration pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos facultés et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se satisfaire, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui abaissent ou altèrent la dignité de notre nature.

Il n'y a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se trouve point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à celle des êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on veuille leur donner, très-probablement n'admirent guère ; ou l'orgueil d'un esprit aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence. à l'immassi-

rien est une marque de supériorité, et que ne point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous aident à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petite grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédon's à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons ! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir¹. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi des méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre,

qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication ; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre ; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de l'estime publique. Chacun de ces petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques mil-

facile de les tenir incessamment au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longes intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile : le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

ÉDOUARD CHARTON

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS

- Les Ballons**, par CAMILLE FLAMMARION. 1 vol. illustré de 20 vignettes, par P. SELLIER.
- La Chaleur**, par M. le professeur CAZIN. 1 vol. illustré de 90 vignettes, par JAHANDIER.
- Les Chemins de fer**, par ANÉDÉE GUILLEMIN. 1 vol. illustré de 141 vignettes.
- Éclairs et Tonnerres**, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 58 vignettes par É. BAYARD et H. CLERGET.
- Les Grandes Chasses**, par VICTOR MEUNIER. 1 vol. illustré de 50 vignettes par LANÇON.
- Grottes et Cavernes** par BADIN. 1 vol. illustré de 30 vignettes par CAMILLE SAGLIO.
- Les Merveilles de l'Art naval**, par L. RENARD. 1 vol. illustré de 50 vignettes sur bois, par MOREL-FATIO.
- Les Merveilles célestes**, lectures du soir par C. FLAMMARION. 1 vol. illustré de 50 planches.
- Les Merveilles de l'Architecture**, par ANDRÉ LEFÈVRE. 1 vol. illustré de 40 vignettes par THÉROND.
- Les Merveilles de la Céramique**, par JACQUEMART. 1 vol. illustré de 55 vignettes par H. CATENACCI.
- Les Merveilles de l'Électricité**, par M. BAILLÉ. 1 vol. illustré par JAHANDIER.
- Les Merveilles de la Météorologie**, par MM. ZÜRCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 25 vignettes par LEDRETON.
- Les Merveilles du Monde Invisible**, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 100 figures sur bois.
- Les Merveilles de l'Optique**, par F. MARION. 1 vol. illustré de 60 vignettes par A. DE NEUVILLE et JAHANDIER.
- Les Merveilles de la Végétation**, par F. MARION. 1 vol. illustré

- Les Métamorphoses des Insectes**, par M. GIMARD, vice-président de la Société entomologique de France 1 vol. illustré de 300 figures sur bois
- Les Parcs et les Jardins**, par ANDRÉ LEFÈVRE. 1 vol. illustré de 26 vignettes par DE BAR.
- Les Plages de France**, par ARMAND LANDRIN. 1 vol. illustré de 140 vignettes par MESNEL.
- Volcans et Tremblements de terre**, par MM. ZÜRCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 62 vignettes par E. LIOU.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

- Les Merveilles de l'Intelligence des animaux**, par ERNEST MENAULT. 1 vol. illustré.
- La Verrerie**, par SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot au Louvre. 1 vol. illustré.
- La Vie des Plantes**, par BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Saint-Louis. 1 vol. illustré.
- Le Son**, par R. RADEAU. 1 vol. illustré.
- Les Armes**, par LACONBE, ancien élève de l'École des chartes. 1 v. ill.
- Les Colosses**, par ARTHUR RHONÉ. 1 vol. illustré.
- L'Eau**, par G. TISSANDIER 1 vol. illustré.
- Les Glaciers**, par ZÜRCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré.
- Les Grandes Pêches**, par VICTOR MEUNIER. 1 vol. illustré.
- Les Machines**, par GEORGES RENAUD. 1 vol. illustré.
- Les Monstres marins**, par A. LANDRIN. 1 vol. illustré.
- Les Pharos**, par L. RENARD; bibliothécaire au dépôt des cartes de la marine. 1 vol. illustré.
- Les Ruines et les Tombeaux**, par MICHEL MASSON 1 vol. illustré.
- L'Or et l'Argent**, par V. MEUNIER, fils 1 vol. illustré.

NOUVELLE COLLECTION DE ROMANS

FORMAT IN-18 JÉSUS

A 3 FRANCS LE VOLUME

- Achard (A.).** La Chasse à l'idéal. 1 v.
— Les Coups d'épée de M. de la Guerche. 2 vol.
— Le Duc de Carlepont. 1 vol.
— Les Fourches caudines. 1 vol.
— Madame de Sarens. 1 vol.
— Maxence Humbert. 1 vol.
— Yetta S'ovoda. 1 vol.
Barbara. Ary Zang. 1 vol.
Bell (Georges). Ethel. 1 vol.
Berthet (Élie). Les Catacombes de Paris. 2 vol.
— Le Juré. 1 vol.
— Les Houilleux de Polignies. 1 v.
Braddon (Miss M. C.). Œuvres traduites de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne (*Aurora Floyd* est traduite par M^{me} Bernard-Derosne). 15 vol.
Chaque roman se vend séparément :
Aurora Floyd. 2 vol.
Henry Dunbar. 2 vol.
Lady Lisle. 1 vol.
La Trace du Serpent. 2 vol.
Le Capitaine du *Vauvour*. 1 vol.
Le Secret de lady Audley. 2 vol.
Le Testament de John Marchmont. 2 vol.
Le Triomphe d'Eleanor. 2 vol.
Ralph, l'intendant. 1 vol.
Chancel (Ausone de). Le Livre des Blondes. 1 vol.
Deslys (Charles). L'Héritage de Charlemagne. 2 vol.
— La Majorité de Mademoiselle Bridot; la Fille du rebouteur. 1 vol.
— Le Rachat du passé. 1 vol.
— Le Roy d'Yvetot. 2 vol.
Dickens (Charles). Les Grandes Espérances, trad. de l'anglais. 2 vol.
Douglas-Jerrol. Sous les Rideaux, traduit de l'anglais. 1 vol.
Enault (Louis). En Province. 1 vol.
— Irène : — Le mariage imprévu; Deux Villes mortes. 1 vol.
— Olga. 1 vol.
— Un Drame intime. 1 vol.
Fabre (Ferdinand). Mademoiselle de Malavieille. 1 vol.
Féval (P.). Les Habits noirs. 2 vol.
— Cœur d'acier. 2 vol.
— Le Mari embaumé. 2 vol.
— Annette Laïs. 2^e édit. 1 vol.
— Roger Bontemps. 1 vol.
— Les Gens de la noce. 1 vol.
Forgues (E. D.). Scènes de la Vie aristocratique en Angleterre et en Russie. 1 vol.
— Sandra Belloni. 1 vol.
Frémy (Arnould). Les Batailles d'Adrienne. 1 vol.
Gaskell (Mrs.). Cousine Phillis; — l'Œuvre d'une nuit de mai; — le Héros du Fossoyeur. 1 vol.
— Les Amoureux de Sylvia. 1 vol.
Gautier (Th.). Caprices et zigzags. 3^e édit. 1 vol.
Gonzales (Emm.). L'Épée de Suzanne. 1 vol.
Hawthorne (Nathaniel). La Maison aux sept pignons. 1 vol.
James (Constantin). Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et conseils à une Parisienne sur les cosmétiques. 2^e édit. 1 vol.
Janin (Jules). Les Oiseaux bleus. 1 v.
— Le Talisman. 1 vol.
La Beaume (Jules). Colette. 1 vol.
Masson (Michel). Les Drames de la conscience. 1 vol.
Mouy (Charles de). Le Roman d'un homme sérieux. 1 vol.
Reybaud (M^{me} Ch.). Valdepeiras. 1 v.
— Les deux Marguerite. 1 vol.
Robert (Adrien). Le Combat de l'honneur. 2^e édit. 1 vol.
— Le Radieux. 1 vol.
Saintine (X.-B.). Jonathan le Visionnaire. 1 vol.
Serrét (Ernest). Neuf Filles et un Garçon. 1 vol.
— Le Prestige de l'Uniforme. 1 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Radieux, par Adrien Robert (C. Basset)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5610599k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr